

trevoir au sujet de mon mari, & le danger même qu'il avoit couru, étoient l'unique source de sa mélancolie; tandis qu'il se

DE LA RAISON.

219

LES EGAREMENS

222



LETTRE LV.

Du Comte de Valmont à Madame de Veymur.

TEndre & fidelle amie, je réclame tous vos soins en faveur de mon pere. Je fais ce que peut sur lui la religion; mais dans l'état d'infirmité où il est, il a besoin des grands ménagemens. Il faudra bien-

46704/B

DE LA RAISON.

amusemens qu'on lui proposoit, afin de réussir à nous amuser nous-mêmes, renfermoit au dedans tout ce qu'elle souffroit, & redoubloit à notre égard ses pressemens & ses caresses, pour nous empêcher de dérober la violence qu'elle se faisoit. Déjà la joie éclatoit dans les yeux du chevalier; mon mari étoit suspendu entre l'espérance & la crainte: & moi je tremblois, ne sachant que trop de quels effets Julie étoit capable.

Je la suivois dans toutes ses démarches le matin, cédant à ses premiers vœux.

NOSOLOGIE

MÉTHODIQUE.

63/3
Kia
20/4/12

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Wellcome Library

NOSOLOGIE MÉTHODIQUE,

O U

DISTRIBUTION DES MALADIES

EN CLASSES, EN GENRES ET EN ESPECES,

*Suivant l'Esprit de SYDENHAM, & la
Méthode des BOTANISTES.*

PAR FRANÇOIS BOISSIER DE SAUVAGES,
Conseiller & Médecin du Roi, & ancien Pro-
fesseur de Botanique dans l'Université de Mont-
pellier, des Académies de Montpellier, de Lon-
dres, d'Upsal, de Berlin, de Florence, &c.

*TRADUITE sur la dernière édition latine, par
M. GOUVION, Docteur en Médecine.*

ON a joint à cet Ouvrage celui du Chev. VON
LINNÉ, intitulé *Genera Morborum*, avec la
Traduction françoise à côté.

T O M E S E P T I E M E.



A L Y O N,

Chez JEAN-MARIE BRUYSET, Imprimeur-Libraire.

M. D C C. L X X I I.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

210105-19-24
[Faint, illegible text follows]





SOMMAIRE

DE LA HUITIEME CLASSE.

V E S A N I Æ ;

Maladies qui troublent la raison.

CARACTERE. Ce sont des maladies de l'ame, lesquelles consistent dans une dépravation de l'imagination, de l'appétit ou du jugement, ou dans une hallucination, une bizarrerie ou un délire.

ORDRE I. *HALLUCINATIONS*,
ou erreurs de l'ame, occasionnées
par le vice des organes situés
hors du cerveau, ce qui fait que
l'imagination est séduite.

I. *V*ertigo (Vertige) tournoient
apparent des objets extérieurs.

Tome VII.

A

- II. *Suffusio* (Berlue) vision imaginaire des objets qui n'existent point.
- III. *Dyplopia* (Bévue) hallucination qui fait paroître le même objet double ou multiplié.
- IV. *Syrigmus* (Tintouin) bruit imaginaire qu'on entend dans l'oreille, quoiqu'il n'existe pas au dehors.
- V. *Hypochondriasis* (Hypocondrie) maladie chronique, accompagnée de rapports, de palpitation, & d'autres accidens légers, qui font craindre le malade pour sa vie.
- VI. *Somnambulismus* (Maladie des noctambules) hallucination, qui fait que ceux qui dorment se levent en rêvant, & s'exposent à divers dangers.

ORDRE II. *MOROSITATES* (*Bizarreries*) *désirs ou aversions* *dépravées.*

- VII. *Pica* (Goût dépravé) appétit des alimens incapables de nourrir, & aversion pour ceux auxquels on est accoutumé.
- VIII. *Bulimia* (Faim canine) maladie qui fait qu'on mange plus qu'on ne sauroit digérer.

- IX. *Polydipsia* (Soif immodérée) appétit qui porte à boire au-delà de ce qui est nécessaire pour éteindre la soif.
- X. *Antipathia* (Antipathie) aversion si grande pour certains objets, que leur vue, leur odeur cause des symptomes fâcheux au malade.
- XI. *Nostalgia* (Maladie du pays) maladie qui consiste dans un désir si violent de revoir ses parens & sa patrie, que l'on tombe malade lorsqu'on ne peut le satisfaire.
- XII. *Panophobia* (Terreur panique) frayeur qu'on éprouve en dormant, sans aucune cause évidente.
- XIII. *Satyriasis* (Satyriase) désir impudent & effréné pour les femmes, accompagné d'une érection continue de la verge.
- XIV. *Nymphomania* (Fureur utérine) appétit effréné du coït dans les femmes.
- XV. *Tarantismus* (Tarantisme) désir immodéré pour la danse.
- XVI. *Hydrophobia* (Rage) crainte excessive de l'eau, produite le plus souvent par la morsure d'un animal enragé.

ORDRE III. *DELIRIA* (Délires)
aliénation d'esprit causée par le
vice du cerveau.

XVII. *Paraphrosine* (Transport, aliénation) délire passager, causé par le poison, ou par quelque maladie.

XVIII. *Amentia* (Démence) délire universel, doux & sans fureur, compliqué de tristesse & d'une maladie chronique.

XIX. *Melancholia* (Mélancolie) délire particulier, doux, compliqué de tristesse & d'une maladie chronique.

XX. *Mania* (Folie) délire universel, compliqué de fureur ou d'audace, & d'une maladie chronique.

XXI. *Dæmonomania* (Démonomanie) délire mélancolique, que l'on attribue communément à la puissance du démon.

ORDRE IV. *FOLIES ANOMALES* (*Anomalæ vesaniæ*)
Maladies qui ont de l'affinité avec
les premières.

XXII. *Amnesia* (Oubli) perte totale de la mémoire.

XXIII. *Agripnia* (Insomnie) privation du sommeil, veille immodérée.




NOSOLOGIE MÉTHODIQUE.

THÉORIE DE LA HUITIÈME CLASSE.

FOLIE, DÉLIRE,

Transport, Aliénation d'esprit, &c.

1.  ES maladies de cette classe que les Latins appellent *Morbi vesani*, ou *Vesaniæ*, sont celles dont le principal symptôme est une erreur, une aliénation, un délire, ou une démence de l'ame, ou une dépravation de l'ima-

gination , du jugement , du désir ou de la volonté.

2. Les Grecs les appellent *Paraphronici* de *paraphrosyne* , qui signifie délire , ou de *phrene* , qui signifie l'esprit , l'ame , ou de *parafero* , je transporte , de même que les François appellent le délire *transport*. *Hesychius* leur donne le nom d'*Apologismi*.

Félix Platerus les appelle aliénations d'esprit , (*mentis alienationes*) maladies de l'ame , ou maladies spirituelles , (*morbi animi vel spirituales*) nov. class.

Les Grecs appellent ceux qui en sont atteints *paraphronountas* , *parleiros* , *parapaiontas* , *parapaisantas* , *paracopsantas* , *maniacos* ; les Latins , *mente captos* , *deliros* , *insanos* , *stultos* , *dementes* , *desipientes*.

3. Si le principal symptôme gît dans l'imagination , c'est une *hallucination* , que les Grecs appellent *leros* ; si c'est un délire , *paraphrosyne* ; si c'est une dépravation du jugement , *paraphronia* , ou *dementia* , *stultitia* , *insania* ; si c'est une stupidité , *morosis* , chez les Latins *amentia* ; si c'est un désir ou une aversion dépravée , *furor* , *morositas* ; en François ,

THÉORIE DE LA FOLIE, &c. 7
*tic, manie, folie, caprice, & en général,
délire, transport, aliénation d'esprit.*

T H É O R I E.

4. L'Etre Suprême a accordé à l'ame trois principales facultés, favoir, de connoître, de désirer & d'agir.

5. Ces facultés sont communes à l'homme & aux animaux, mais l'homme les possède dans un degré fort supérieur aux derniers. La faculté de connoître inférieure, ou *l'instinct*, est la puissance de se former des idées confuses des objets; & la supérieure, ou *l'entendement*, celle de se former des idées distinctes des objets, & de connoître les genres & les especes.

6. On divise l'instinct en sens & en imagination. Les *sens* sont au nombre de cinq, la vue, l'ouïe, le toucher, l'odorat & le goût. Ils nous représentent les idées des objets sensibles ou qui frappent les sens.

7. L'*imagination* nous représente les objets absens que nous avons connus par l'entremise des sens, de même que les choses actuelles, présentes & futu-

res ; & elle comprend la mémoire , la prévoyance ou le pronostic.

8. L'entendement compare ces idées, les combine ; & faisant usage de l'attention , de l'abstraction , de l'esprit & de la raison , il en forme des idées plus sublimes , comme le syllogisme & le raisonnement , qui lui apprend à distinguer le vrai du faux , & le mal réel de celui qui n'est qu'apparent.

9. Le *bien* est ce qui nous rend plus parfaits & qui améliore notre état : le *plaisir* consiste dans la perception intuitive de notre perfection. La *félicité* consiste dans le plaisir constant que nous causent les biens réunis , savoir , ceux de l'ame , du corps & de la fortune ; & comme Dieu nous a créés pour que nous travaillions à nous rendre parfaits & à devenir heureux , on ne doit pas être surpris que nous naissions avec un désir pour le bien & une aversion pour le mal.

10. La faculté que nous avons de désirer le bien & de fuir le mal est de deux especes ; l'une *supérieure* , c'est la volonté , ou cette inclination de l'ame pour les objets , à cause du bien intellectuel

qu'elle y apperçoit distinctement; l'aversion raisonnable s'appelle non-volonté (*noluntas*).

L'*inférieure*, ou l'appétit sensitif, est une inclination de l'ame pour un objet, à cause du bien qu'elle y apperçoit confusément, ou par l'entremise des sens; l'aversion sensitive nous détourne du mal sensible. L'appétit sensitif se nomme *cupidité*, & elle est opposée à la volonté ou à l'appétit raisonnable. La cupidité a sa source dans les sens & l'imagination, & la volonté dans la raison & l'entendement.

11. Les choses qui paroissent bonnes aux sens sont souvent mauvaises, comme les douceurs à ceux qui ont des vers; celles au contraire qui leur paroissent mauvaises sont souvent bonnes, comme l'amputation d'un membre sphacélé; d'où il suit qu'il n'appartient qu'à l'entendement & à la raison de distinguer le bien du mal, & d'en porter un jugement.

12. Comme il nous importe extrêmement, pour être véritablement heureux, de nous procurer les biens & de nous garantir des maux, autant que cela dépend de nous, il est de notre de-

voir de perfectionner notre entendement le plus qu'il nous est possible, d'obéir à la raison, & de faire ce qu'elle prescrit.

13. La dernière faculté supérieure, qui est celle d'agir ou de se mouvoir, s'appelle *liberté*. C'est cette puissance qui nous fait exécuter ce qui est conforme à la raison, & qui s'accorde avec notre volonté. La liberté s'étend non-seulement sur les actions corporelles, comme le mouvement, la parole, &c. mais encore sur celles de l'ame, comme l'attention, l'abstraction, la réminiscence, l'appétit, &c.

14. La faculté inférieure est ce qu'on appelle *nature*. C'est elle qui nous fait exécuter ce qui paroît un bien aux sens & à l'imagination, & par conséquent ce que le désir ou l'aversion sensitive nous dictent. Elle saisit sans délibération, & par la seule force de l'habitude, les biens qui se présentent, & elle détourne les maux sensibles. Lorsque nous nous brûlons, ou que nous sommes sur le point de faire une chute, guidés par un instinct naturel, nous retirons aussi-tôt le membre qui est sur le point de se brû-

ler ou de tomber, & qui eût infailliblement éprouvé cet accident, si nous eussions délibéré avant de le faire.

15. Les efforts violens que fait la nature pour se procurer les biens & se garantir des maux conséquemment à son désir ou à son aversion sensitive, s'appellent *Passions de l'ame*. L'empire que la liberté exerce sur elle, soit pour les réprimer ou les modérer, est d'autant plus grand, qu'on a pris plus de soin de cultiver sa raison & de se rendre parfaits. Lorsque l'homme est tel qu'il doit être, & qu'il est parfait, il y a un accord parfait entre la volonté & les désirs, entre les actions libres & naturelles; & il ne désire que ce qui est bon, utile, décent, juste & convenable. Plus l'homme est imparfait, plus il approche de la condition des brutes, moins il a soin de cultiver sa raison par l'étude de la religion & de la philosophie, plus il y a de dissention entre les actions qui paroissent agréables aux sens, & mauvaises à l'entendement, entre celles que la raison approuve & que l'instinct désapprouve; & telle est la source des maux tant moraux que physiques, & je ne traite ici que des derniers.

16. L'égarément de notre esprit ne vient que de ce que nous nous livrons aveuglément à nos desirs, de ce que nous ne savons ni réfréner nos passions, ni les modérer. De là ces délires amoureux, ces antipathies, ces goûts dépravés, cette mélancolie que cause le chagrin, ces emportemens que produit en nous un refus, ces excès dans le boire, le manger; ces incommodités, ces vices corporels qui causent la folie, qui est la pire de toutes les maladies, vu qu'elle réduit l'homme à l'état des brutes, ainsi qu'on en a des exemples dans la manie, la lycanthropie & la rage.

17. On peut diviser les erreurs en théoriques & en pratiques. Par exemple, lorsque nous tenons pour vrai ce qui est faux, comme que le soleil se meut, que la terre est immobile, c'est là une erreur théorique, dont il ne résulte aucune maladie. Lors au contraire que l'erreur que nous commettons en croyant vrai ce qui est faux, occasionne des maladies graves, c'est une erreur pratique. Tel est le cas d'un maniaque mélancolique, qui prend ses amis pour des ennemis, & qui craint qu'ils ne le

tuent & ne l'empoisonnent ; d'un homme sujet aux vertiges , qui croyant que sa maison panche sur la droite , se penche , crainte de tomber , sur la gauche.

18. La premiere erreur s'appelle *hallucination* , en grec *leros* ; elle a lieu dans le syrigme ou tintouin , la suffusion ; l'autre s'appelle *délire* , en grec *paraphronia* , toutes les fois que la maladie ne nuit qu'à celui qui l'a , comme dans la nostalgie , le tarentisme , l'affection hypocondriaque , la terreur panique ; mais on l'appelle *fureur* , lorsqu'elle porte le malade à attenter sur sa vie ou sur celle d'autrui , ou à faire quelque dommage considérable comme dans la manie , la mélancolie , la rage , la nymphomanie , la démonomanie , &c.

19. On doit mettre au rang des hallucinations les especes de folies causées par un vice des organes externes , qui n'influent point sur le jugement , ni sur le cerveau , comme la boulimie , la cacositie , la polydipsie , & suivant quelques-uns , le vertige.

20. Ceux qui font consister la raison & la folie dans l'accord ou la dissonnance des fibres du cerveau , & qui

prétendent que la liberté n'a aucun empire sur les actions de l'ame, fournissent sans le savoir des armes aux matérialistes. Si la cause de nos égaremens étoit purement mécanique, il n'y a point d'action, quelque criminelle qu'elle fût, qu'on pût imputer aux hommes, & il faudroit n'admettre ni philosophie morale ni jurisprudence; ainsi que font les impies Spinosistes, qui regardent la moralité des actions comme une vraie fable.

21. L'erreur provient non seulement d'un vice corporel, comme la suffusion de l'obstruction de la rétine, le tintouin d'un vice du labyrinthe, &c. mais encore du mépris que nous faisons de nos facultés & du peu de soin que nous avons de rechercher la vérité, & de cultiver notre jugement, ce qui nous met dans l'incapacité d'user de notre liberté & de corriger nos erreurs. Par exemple, un payfan qui a une suffusion, croit réellement voir voler des mouches devant ses yeux; un philosophe connoît son erreur, & s'en délivre. Un homme ivre croit voir deux chandelles là où il n'y en a qu'une; celui qui a un strabisme, & dont l'esprit est

cultivé, reconnoît aussitôt son erreur, & s'habitue à n'en voir qu'une. J'ai connu une hydrophobe, qui s'étoit fait une habitude de soumettre ses passions à la religion & à la raison, boire l'eau qu'on lui présentoit, & ne faire aucun mal à qui que ce fût. M. *De Sault* observe qu'il n'y a que les animaux & les hommes grossiers qui mordent lorsqu'ils sont atteints de la rage, & qu'on n'a rien de pareil à craindre de ceux qui ont cultivé leur raison.

22. Il est infiniment plus facile de corriger les erreurs qui naissent d'un vice des organes externes, que celles qui naissent de celui du cerveau. On corrige les erreurs, 1°. avec les secours mutuels des sens & de l'imagination; 2°. avec le secours de l'attention, de l'abstraction & du jugement; la vue & le toucher corrigent les erreurs de l'ouïe; l'ouïe & le tact celles de la vue, comme cela paroît par l'histoire de cet adulte à qui *Cheselden* avoit abattu une cataracte qu'il avoit apportée en naissant, & auquel il rendit la vue. D'abord, il ne pouvoit distinguer avec la vue seule les distances, ni les figures

des objets , mais il vint ensuite à bout de le faire avec le secours de l'ouïe & du toucher. Il est plus aisé de corriger une erreur lorsqu'il n'y a qu'un seul organe affecté , que lorsque tout le corps l'est , & que l'affection se communique aux fibres nerveuses de plusieurs organes. D'ailleurs, lorsque le cerveau est lésé, l'ame en est plus affectée , que lorsque c'est un organe moins nécessaire à la vie ; par exemple, l'œil. L'attention qu'elle y donne , l'empêche de faire ce qui est nécessaire pour dissiper l'erreur , lorsque les hallucinations sont passagères. Un homme qui a un vertige , craint dans le premier instant , mais il reconnoît son erreur le moment d'après , au lieu qu'un phrénétique & un maniaque y persistent , & ne la reconnoissent jamais.

23. Plus l'objet qui cause notre erreur paroît intéresser notre vie ou notre bonheur , plus les passions qu'il fait naître sont violentes. Presque tous les maniaques se croient obsédés d'ennemis armés de glaives ou de poisons ; & sans cette crainte , ils n'entreroient jamais en fureur. Les mélancoliques qui se

pendent ou qui se noient, s'imaginent être destinés à un sort pire que la mort qu'ils se procurent, & sont infiniment plus tourmentés de leur état présent que de leur état futur. Les hydrophobes se figurent voir tous les hommes armés de verres & de bouteilles pour les forcer à boire, & comme ils craignent extrêmement l'eau, on ne doit pas être surpris s'ils hurlent après eux, & s'ils les accablent de menaces, de coups & de crachats.

24. Quoique la plûpart des maniaques soient affectés d'un vice primitif dans les organes ou dans le cerveau, il s'en trouve cependant qui ne doivent leurs maladies qu'à un vice que l'ame a contracté. On fait que des enfans qui couroient la nuit tous seuls dans leurs maisons sans aucune crainte, n'ont pas plutôt entendu les contes que des servantes ou de vieilles femmes leur font des larves, des vampires & des revenans, qu'ils deviennent extrêmement peureux; ils sont tourmentés de frayeurs nocturnes; ils se représentent mille objets fâcheux pendant leur sommeil & dans l'obscurité,

& tombent dans la mélancolie & dans plusieurs autres maladies fâcheuses.

25. *Felix Platerus* observe que les bouffons , qu'un vil intérêt conduit chez les Princes , pour les divertir & les faire rire , & qui feignent d'être fous , le deviennent à la fin effectivement. Ovide assure que plusieurs personnes qui feignoient d'aimer pour se divertir , sont devenues à la fin amoureuses jusqu'à la rage. Quantité de jeunes filles , qui abhorroient le plâtre , & qui en ont mangé pour complaire à leurs amies , deviennent sujettes au pica ; & il y a peu de gens qui ne doivent la passion qu'ils ont pour le tabac à la même cause. Ajoutez à cela que les délires des fébricitans , de même que les rêves de ceux qui dorment ne roulent que sur les objets qui les ont occupés lorsqu'ils étoient éveillés , & qu'il dépendoit d'eux d'en bannir l'idée ; au lieu que les fébricitans , non plus que ceux qui dorment ne le peuvent point , parce qu'ils ne sont point maîtres de leurs sens. On voit donc par là que le principe de ces maladies n'est pas toujours un vice corporel , comme

Boerhaave le donne à entendre, & que les *Spinofistes* le prétendent.

26. Quantité de personnes, pour ne pas dire toutes, ne tombent dans la folie que pour s'être trop occupées de l'objet pour lequel elles ont conçu de l'amour ou de l'averfion. Il ne faut pour les rendre folles que l'idée d'un *bien spirituel*, tel que le salut, les honneurs, les places éminentes auxquelles elles aspirent, ou qu'elles craignent de perdre; celle d'un *bien corporel*, tel que la santé, la beauté; celle des *biens de la fortune*, tel que les richesses auxquelles elles aspirent, ou dont elles craignent d'être privées.

27. Plusieurs personnes ne deviennent mélancoliques que parce qu'elles défefperent de leur salut, & cette mélancolie dégénere à la fin en folie; d'autres deviennent folles, parce qu'elles se figurent d'être pourfuivies par les Juges, les Magistrats, les foldats, & qu'elles craignent pour leur vie ou leur réputation. Il y a des femmes qui le deviennent en vieilliffant par le chagrin que leur cause la perte de leur beauté; des marchands qui perdent

l'esprit avec leur fortune ; des plaideurs , à qui la perte d'un procès fait tourner la tête ; des jeunes gens à qui la mort ou la perte d'une maîtresse fait tourner l'esprit ; en un mot tout ce qu'on nous dit des démoniaques , des vampires , des maléficiés , des magiciens & des magiciennes , a sa source dans quelque passion violente , comme on le verra lorsque nous en ferons au dénombrement des especes.

28. L'observation nous apprend que lorsqu'on nous lit l'histoire d'un fait , dans laquelle on a omis de déterminer le temps , le lieu & les circonstances , nous les feignons à notre gré telles que nous voulons qu'elles se soient passées ; car telle est la loi des sensations que l'idée d'un objet excite en nous celle de toutes les circonstances qui ont coutume de l'accompagner.

29. Il est faux que les fibres médullaires du cerveau soient tendues , élastiques , vu que les nerfs étant coupés , ils ne se retirent point. C'est encore sans fondement que l'on compare le système de ces fibres aux cordes d'un clavecin , dont il suffit de toucher une

corde , pour que celles qui font à l'unisson ou à l'octave résonnent. En effet , rien ne nous persuade que les fibres qui nous représentent la couleur, la figure & les autres qualités d'un sujet, de même que celles de ses habits, soient à l'unisson entr'elles & non point avec les autres ; car si cela étoit , lorsqu'on entend nommer un homme , elles devroient toutes résonner , tandis que les autres se taisent. Il s'ensuit donc qu'on ne peut attribuer cette liaison d'idées accessoires aux lois mécaniques de la musique , mais à la difficulté de concevoir une chose abstractivement , & à la facilité que l'on trouve à la concevoir en total , & par conséquent à l'habitude qu'on a prise.

30. Lors donc qu'à l'occasion d'un engorgement ou d'une pression que souffrent certaines fibres médullaires du cerveau , il s'élève dans l'ame des idées qui l'affectent , telles par exemple que celles de la crainte , l'ame y fait d'autant plus d'attention , que les autres l'intéressent moins , ou qu'elle croit avoir un plus grand sujet de craindre , de maniere qu'elle joint à cette

idée simple toutes celles qui sont propres à la nourrir ou à l'augmenter. Par exemple , un homme qui se figure en dormant qu'on l'accuse d'un crime , associe aussitôt à cette idée celle des Satellites , des Juges , des bourreaux , du gibet. Ces idées le tourmentent , il sue , il a la fièvre , & il ne revient de son erreur que lorsqu'il s'éveille , & qu'il compare les circonstances de tout ce qui s'est passé.

31. Il n'en est pas de même de celui , qui à cause d'un vice constant & permanent des fibres du cerveau , tel qu'un engorgement inflammatoire , une sécheresse , une rigidité fixe , n'est plus maître de bannir sa première crainte. Supposé même que le sang s'appaise dans la rémission de la fièvre , & qu'il revienne à lui , il tombe de nouveau dans le délire dès que la fièvre reprend sa force. L'objet même de son délire ne se dissipe que lorsqu'une autre partie du cerveau , qui est plus engorgée ou plus échauffée , vient à être plus fortement affectée que la première.

32. Au reste , tant que l'objet du délire reste le même , ce qui arrive quel-

quefois durant tout le cours de la maladie, tout ce que le malade dit & fait est conforme à l'idée qu'il a conçue & en est une suite; & quoique l'ame s'efforce continuellement de changer son état, & qu'il nous soit impossible de nous occuper pendant deux minutes de la même idée simple, sans revenir à celles qui lui sont accessoire, il n'arrive cependant pas toujours que nous abandonnions le premier objet qui nous a occupés; de sorte que, quoique celui qui est dans le délire semble extravaguer & ajouter plusieurs choses à son texte, il arrive pourtant assez souvent qu'il raisonne & qu'il agit conséquemment pendant des jours entiers.

33. *Pitcairn* a donc raison de définir le délire *un songe d'un homme qui veille*. En effet dans le délire de même que dans nos songes nous ignorons les sensations qui nous affectent, nous n'apercevons point les choses présentes, & nous ne sommes occupés que des absentes, en un mot, nous n'avons que des sensations obscures. Nous ne sommes occupés que des phantômes qui se présentent à nous, sans que no-

tre jugement en souffre , & la preuve en est que ceux qui sont dans le délire jugent sainement des choses selon l'idée imaginaire qu'ils s'en forment , & y conforment leurs désirs.

34. Comme ceux qui sont dans le délire n'apperçoivent les objets présens que d'une maniere obscure , ou ne les apperçoivent point du tout, leurs raisonnemens ne sont point déterminés par les objets extérieurs; je veux dire, que leurs désirs , ni leurs paroles , ni leurs actions ne se rapportent point aux circonstances , mais seulement à l'imagination , qui est déterminée par la disposition intérieure du cerveau. *Boerhaave* a donc raison de dire que les idées qu'on a dans le délire , ne répondent point aux objets extérieurs , mais à la disposition intérieure du cerveau , & que ce sont ces idées qui causent le délire , parce que l'ame s'en occupe entièrement , & ne fait aucune attention à ce qui se passe.

35. Cependant , dans le paroxysme de la manie , & lorsque le cerveau est extrêmement agité , il s'élève tant d'idées différentes , qu'elles n'ont aucune

cune connexion entr'elles; & comme nous ne jugeons de la raison d'un homme que par la liaison qu'il y a entre ses actions & ses raisonnemens, il n'est pas étonnant dans ce cas que le jugement d'un maniaque nous paroisse dépravé; & il y a de très-bons Auteurs qui ne mettent d'autre différence entre la manie & la mélancolie, sinon que les mélancoliques raisonnent conséquemment à l'idée qu'ils ont conçue, au lieu que les maniaques ne tiennent aucun raisonnement suivi; mais à dire vrai, il est extrêmement difficile d'assigner des limites entre ces deux maladies, vu qu'elles different à peine d'un degré dans certains individus.

P R A T I Q U E.

36. Comme les hallucinations, telles que le vertige, le tintouin, le strabisme, &c. ne reconnoissent aucun vice du cerveau pour leur principe, non plus que la plupart des desirs & des aversions, telles que la boulimie, la cacoxisie, la polydipsie, &c. il faut pour les guérir corriger le vice de l'organe

déterminé ; par exemple , celui de l'estomac dans la boulimie , celui de l'oreille dans le tintouin , celui des yeux dans le strabisme ; & par conséquent la méthode curative de ces maladies n'a rien de commun avec celle des autres , sinon qu'il faut employer les remèdes qui conviennent à chaque organe , & les varier selon la diversité des principes qui les causent. Cependant , comme tout ce qui amortit les sensations est également propre à calmer les passions , il convient d'employer les narcotiques & les sédatifs , vu qu'ils satisfont à l'indication générale.

37. A l'égard des maniaques , des mélancoliques & des autres , dont le cerveau paroît être affecté , il faut non-seulement employer les topiques , mais encore les remèdes qui paroissent propres à corriger les vices du sang & des solides , qui semblent occasionner leur maladie , tels que les humectans , les laxatifs , les délayans ; de même que ceux qui émoussent les sensations , tels que les narcotiques. Enfin , lorsque la maladie sera calmée , & que le malade

fera revenu à lui, il fera bon d'employer aussi les secours que la morale fournit; car la plupart de ces délires ne sont causés & entretenus que par la crainte de la pauvreté, de l'infamie, de la mort, de la perte de ce qu'on possède. Lors donc que la raison a quelque empire sur eux, & elle en a au commencement de la maladie, il est aisé de détruire ces sortes de préjugés par des raisonnemens solides; & la Philosophie fournit au Médecin assez de secours pour y réussir.

38. Il convient à un homme sage, qui aspire à être heureux, de se proposer le bonheur pour fin, & d'employer les moyens nécessaires pour l'obtenir. Les biens nous y conduisent; & de là vient que nous les recherchons avec tant d'empressement, mais non pas avec la sagesse qu'il faudroit. Nous devons préférer ceux qui sont les plus avantageux, qui ne dépendent point de la fortune, & qui peuvent seuls satisfaire les desirs de l'ame. Tels sont les biens de l'ame, qu'il faut préférer à ceux du corps; ceux de la fortune ne sont rien auprès d'eux; & s'il

est doux d'en jouir, il y a encore plus de sagesse à savoir s'en passer. Les insensés courent après des biens passagers & périssables, ils s'y attachent. Par exemple, on voit tous les jours des jeunes gens qui ne rougissent point de mentir, & qui sont cependant si choqués d'un démenti qu'on leur donne, qu'ils vengent cet affront dans le sang de leur adversaire; ou, qui ne pouvant s'en venger, deviennent malades ou mélancoliques. Ils devraient faire attention qu'un pareil emportement leur fait plus de honte dans l'esprit des personnes sages, que la vengeance qu'ils tirent ne leur fait d'honneur. Qu'un homme est malheureux, lorsque son bonheur dépend du caprice d'autrui !

39. C'est ainsi qu'on peut rappeler à la raison ceux à qui de faux principes de Philosophie morale l'ont fait perdre, pourvu qu'ils veuillent examiner avec nous quels sont les vrais biens, quels sont ceux qu'on doit préférer aux autres, & qui nous mettent en état de nous passer de ceux qui nous manquent. Le plaisir est le plus grand de

THÉORIE DE LA FOLIE, &c. 29

tous les biens ; mais pour être tel , il doit être constant , inébranlable , vrai , sincere , & à l'abri de tout ce qui peut le détruire.

*Nam quid velle potest homo , ni vult esse
beatus ?*

Hoc unum variis quærunt in motibus omnes ;

Vos per delicias & lenimenta dolorum ,

In quibus ut vento fluviique fugacibus undis

*Nil stabile est , ubi se veri spes conscia
fundet ;*

*Quos bona nulla movent , nisi quæ infinita
putentur ,*

*In virtute Deum , atque Deum in mercede
requirunt.*

40. Outre les secours moraux , il y en a aussi de physiques , qui deviennent souvent inutiles lorsque le mal est invétéré , à moins que le délire ne soit causé par une fièvre passagere. Personne n'ignore que la manie , la mélancolie , & les autres maladies chroniques semblables , sont extrêmement difficiles à guérir ; & que l'affection hypocondriaque , quoiqu'accompagnée d'un moindre délire , passe pour l'opprobre de la Médecine. Comme ces

fortes de maladies sont pour l'ordinaire entretenues par la tension des fibres , la viscosité & la sécheresse du sang , on ne peut mieux faire que de recourir aux délayans , aux rafraîchissans , & sur-tout aux bains.

41 Rien n'est meilleur pour guérir la mélancolie & l'affection hypocondriaque , que de voyager & d'aller à cheval. Comme il importe extrêmement de dissiper les idées morbifiques qui chagrinent les malades , rien n'est plus propre à produire cet effet que de distraire l'ame des idées qui l'occupent ; or l'observation nous apprend qu'un homme qui voyage ou qui va à cheval , voit tous les jours de nouveaux objets qui le distraient , & qui font perdre à l'ame les premières idées qui l'occupaient. A quoi l'on peut ajouter que l'air pur qu'on respire , & le mouvement modéré qu'on procure aux muscles , atténuent la viscosité du sang , facilitent la perspiration , rétablissent l'appétit & la digestion , & procurent un sommeil doux & paisible.



CLASSE HUITIEME.

MALADIES

QUI TROUBLENT LA RAISON.

FOLIES.

L'AME se ressent des maladies du corps pendant tout le temps qu'elle lui est unie. Est-il affecté de la fièvre ? elle éprouve les alternatives du froid & du chaud, & un sentiment désagréable de foiblesse ; & la même chose lui arrive dans les *maladies inflammatoires*, & elle participe aux douleurs qu'il éprouve. Sa faculté motrice s'altère dans les *spasmes* & les *essoufflemens*,

elle languit dans les *débilités*, elle perd le sentiment dans les *coma* & les *dysésthésies*, le sentiment du tact augmente & devient plus vif dans les douleurs. Indépendamment des facultés de se mouvoir & de sentir que ces maladies affectent; il y en a d'autres qui sont principalement affectées dans les différentes especes de folies, & l'imagination ou la faculté de se représenter les objets absens, par l'entremise de laquelle l'ame conserve & se rappelle les idées du bien & du mal, se ressent elle-même quelquefois du vice des organes, & de là cette erreur de l'imagination, ou l'hallucination qu'on éprouve dans le *vertige* & le *tintouin*. La faculté supérieure qui compare les idées entr'elles, ou le jugement, est induit en erreur par un effet de cette hallucination, lors sur-tout que le cerveau qui est le principal organe du raisonnement, se trouve lésé; d'où s'ensuit le *délire*. Enfin, ses desirs ou ses aversions pour les biens & les maux physiques, pour la conservation du corps, & la propagation de l'espece, se ressentent pareillement des vices des organes &

du cerveau; & de là résultent ces volontés & ces désirs dépravés, auxquels on donne vulgairement le nom de *bizarries*.

Je comprends ici sous le nom classique de folie (*vesania*), les maladies dont le principal symptôme est une *hallucination*, un *délire* ou une *bizarrie*. Nous appelons fous (*vesanos*) ceux qui sont actuellement privés de la raison, ou qui persistent dans quelque erreur notable, & c'est cette erreur constante de l'ame, qui se manifeste dans son imagination, dans ses jugemens & dans ses désirs, qui constitue le caractère de cette classe. Il est vrai qu'il ne tombe point directement sous les sens, mais les personnes dont la raison est saine, ont tant de facilité à le connoître, qu'il n'est pas jusqu'aux bergers qui ne le distinguent dans celles de leurs brebis qui sont atteintes de pareilles maladies, ou d'autres qui leur ressemblent.

La rectitude des actions de l'homme consiste dans la fin qu'il se propose, & elle est d'autant plus parfaite, que cette fin est bonne & louable. Lorsqu'un

homme agit conformément aux lumières de la saine raison ; il suffit de faire attention à ses gestes , à ses mouvemens , à ses desirs , à ses discours & à ses raisonnemens , pour découvrir la liaison que ses actions ont entr'elles , & le but où elles tendent. Il n'est même pas besoin pour connoître l'hallucination ou le délire dont il est atteint , qu'il fasse de faux syllogismes ; on s'appërçoit aisément de son erreur & de son hallucination par la discordance qu'il y a entre ses actions & la conduite que tiennent les autres hommes.

L'entendement a été donné à l'homme pour le mettre en état de distinguer le vrai du faux , & le bien & le mal réel de celui qui est faux & imaginaire. Tout homme qui veut faire un bon usage de ses facultés , ne doit point abuser de sa liberté , mais au contraire , tenir une conduite réglée , ménager sa santé , & s'appliquer constamment à la recherche du bon & du vrai. Ceux qui tiennent une conduite contraire , ne doivent s'en prendre qu'à eux s'ils perdent la santé de l'ame & du corps ; si par un effet de leurs erreurs & de leurs préjugés , ils

embrassent le mensonge pour la vérité ; si séduits par leurs désirs & leurs aversions dérégées , & si faute d'écouter la voix de la raison , ils ne suivent que leur bizarrerie & leurs caprices , ou prennent pour de véritables biens des choses qui sont de vrais maux , & pour des maux , celles qui sont des biens effectifs.

Ce sont là les deux sources des hallucinations & des délires. Les personnes qui vivent dans la crapule , altèrent si fort leurs organes , qu'elles deviennent sujettes au vertige , à la bévue , à l'assoupissement , à l'aliénation & au transport ; d'où s'ensuivent la dépravation de l'entendement , l'oubli , la démence , la manie , lesquelles sont les effets des vices corporels qu'elles ont contractés par leur mauvaise conduite. Les personnes adonnées à la boisson , en viennent au point de sacrifier leur raison au plaisir physique passager que le vin leur procure , & ne trouvent point de plus grand bien que de passer les nuits dans la débauche. Cette erreur influe sur les autres facultés de l'ame , pervertit leur jugement & leur volonté ,

plonge leur corps & leur ame dans une infinité de maladies , dont la folie est ordinairement la suite.

C'est ce qui fait que les hommes qui se livrent sans réserve à leurs passions , que les Américains , par exemple , les gens sans étude , les femmes , les débauchés sont infiniment plus sujets que les Européens , que les gens de lettres , que les hommes , que les philosophes , à ces erreurs de l'ame & à ces dépravations de la volonté.

Il est bon cependant d'observer que ceux qui cultivent le plus leur raison , & qui s'étudient le plus à réfréner & à modérer leurs passions , sont infiniment plus sujets que les autres aux maladies de l'ame. Il en est de même de ceux qui se livrent trop à l'étude , qui entreprennent des travaux d'esprit au-dessus de leurs forces ; car comme les musiciens & les libertins sont sujets à des maux de poitrine , & des parties génitales ; de même ceux qui exercent trop leur imagination , leur jugement & les autres facultés supérieures , sont plus sujets que les autres aux maladies de l'ame.

Il faut cependant convenir que rien ne fortifie plus ces facultés que d'en user modérément & de les exercer avec retenue ; & il en est à cet égard comme de ceux qui se font une habitude modérée de la danse & des instrumens ; ils dansent avec bien plus de facilité , & jouent des instrumens avec bien plus d'adresse , que ceux qui n'y sont point exercés , & qui ne s'en sont jamais fait une étude.

Deux sortes d'état de l'ame & du corps peuvent contribuer à la folie ; savoir sa trop grande sensibilité & sa trop grande vivacité, ou la trop grande lenteur ou la trop grande inertie des idées , de l'imagination , du jugement & des appétits. Ces deux sortes de vices dépendent ou de principes moraux , ou de principes physiques.

Comme le mauvais usage de la liberté tient le premier rang entre les principes moraux , & qu'il faut absolument la rectifier pour recouvrer la santé de l'ame & du corps , il n'est pas étonnant qu'il y ait des folies aussi rebelles & aussi opiniâtres , & qu'on ait tant de peine à les guérir ; & la raison en est.

que les malades agissent contre leurs propres intérêts, ou parce qu'ils ignorent leur maladie, ou parce qu'ils s'y plaisent.

Il n'appartient point à un Médecin stupide & ignorant de vouloir guérir les maladies de l'ame ; il faut pour y réussir, une profonde connoissance de la psychologie, de la morale & de la physique, & être en état de distinguer les cas où la maladie est causée par l'irritabilité ou la trop grande sensibilité du genre nerveux, & ceux où elle est causée par son engourdissement & son atonie.

Il convient en premier lieu de faire choix d'un Médecin en qui le malade ait confiance, & c'est ici qu'a lieu ce dicton commun, qu'il vaut mieux avoir pour Médecin un ami qu'un inconnu ; autrement, le malade se méfie de lui, s'emporte, se refuse à ses conseils, & aux secours qu'il tente de lui procurer.

Les personnes insensées, de même que les hystériques & les hypocondriaques, ont ordinairement beaucoup de sagacité & de pénétration d'esprit ; elles savent très-bien distinguer si les

discours qu'on leur tient sont sensés ou non, elles méprisent la plupart des fausses théories dont les Médecins du commun se repaissent, & elles s'en moquent; & en effet ne faut il pas être imbécille pour adopter l'opinion des Médecins qui attribuent toutes les maladies aux saburres de l'estomac, ou à l'épaississement & à l'acrimonie des humeurs?

Il faut être Philosophe pour pouvoir guérir les maladies de l'ame. Car, comme l'origine de ces maladies n'est autre chose qu'un désir violent pour une chose que le malade envisage comme un bien, il est du devoir du Médecin de lui prouver par des raisons solides que ce qu'il désire avec tant d'ardeur, est un bien apparent & un mal réel, afin de le faire revenir de son erreur.

Le Médecin doit avoir un caractère doux & liant, pour pouvoir s'accommoder aux différens esprits des malades qu'il traite, & gagner leur confiance; car il n'y a pas des gens plus revêches & plus difficiles à manier que les fous, ce qui n'est pas surprenant, vu que la maladie influe sur les personnes les plus

fages , les aigrit , & les met de mauvaise humeur. Il doit sur-tout choisir un temps favorable pour les aider de ses conseils & de ses secours. A-t-il affaire à des malades difficiles , chagrins , & qui désespèrent de leur guérison , il doit affecter avec eux un air gai & content. Le malade est-il triste & pensif , si vous ne tenez devant lui aucun propos qui puisse le faire rire , il vous fera mauvais gré de votre conduite ; & vous regardera comme un importun. Voulez-vous dissiper sa crainte , son chagrin , & le tirer de son erreur , parlez-lui , comme dit *Kloeckhoff* , d'une manière douce & amicale , proposez-lui vos raisons d'une façon claire , distincte & le plus brièvement que vous pourrez , & ne lui proposez que des choses auxquelles sa raison ne puisse se refuser ; car s'il s'apperçoit que vous lui en imposiez , c'en est fait de vos soins & de vos peines , & vous ne devez plus espérer de le guérir.

Il faut sur-tout beaucoup de patience , & ne point se rebuter , quand même les diverses tentatives qu'on a faites ne réussiroient point , & se résoudre à supporter la mauvaise humeur du malade ,

ses caprices & ses bizarreries, plutôt que d'abandonner une cure dont son salut dépend.

Le Médecin doit principalement s'attacher à découvrir le principe de son erreur. Le malade est souvent honteux de l'avouer, il a peine à convenir que sa maladie vient d'une injure qu'il a soufferte, d'une perte qu'il a faite, d'une atteinte qu'on a portée à son honneur & à sa réputation; cependant comment guérir un homme de sa folie, si l'on ignore ce qui l'a causée ! Une femme éperdument éprise de son mari, & qui s'étoit flattée jusqu'alors d'être payée de retour, ayant appris qu'il lui étoit infidèle, prit la funeste résolution de se tuer, & ne fit part de son dessein à qui que ce fût. Elle en fut d'abord détournée par des motifs de religion, par l'horreur du suicide, par la tendresse qu'elle avoit pour sa famille & pour ses enfans; mais sa première résolution l'emporta sur ces motifs, & elle se tua. Si le mari eût pu prévoir ce malheur, il devoit ne point s'éloigner d'un pas de sa femme, la faire voyager, lui proposer des parties de plaisir capables de

diffiper fa triftelfie & fa jaloufie. On fit appeller le Médecin qui lui prefcrivit différens remedes ; mais, comme il ignoroit la caufe de fon mal, ils ne produifirent aucun effet , & la malade termina fa vie par une catastrophe funefte. *Nichols.*

On peut voir par-là quelle étoit l'erreur des anciens Médecins , qui attribuant les différentes efpeces de folie à la bile noire , s'efforçoient de l'évacuer à quelque prix que ce fût avec l'ellébore & les cathartiques les plus violens. On doit employer des remedes âcres ou anodins , felon que le principe de la maladie eft une atonie ou un éréthifme ; mais je n'en connois point qui l'emportent fur les fecours moraux. On peut voir les traitemens qui conviennent à ces fortes de maladies dans l'excellent ouvrage que *Corn. Kloeckhoff* vient de publier depuis peu , & qui a pour titre *de morbis animi ab infirmato tenore medullæ cerebri*. J'emploierai dans l'occafion les expreffions de cet Auteur.



ORDRE PREMIER.

HALLUCINATIONS.

C E sont des maladies dont le principal symptôme est une imagination dépravée & erronée. Ceux-là se trompent & s'abusent qui rêvent étant éveillés , je veux dire , dans qui les sensations passent pour des imaginations , & celles-ci pour des sensations , ainsi que nous l'apprend le savant *Delius*. Lorsque l'esprit est en bon état, les idées agissent sur nos sens , je veux dire , que les objets se présentent à nous tels qu'ils sont effectivement , & font impression sur nos organes , & par le moyen de la réminiscence , l'imagination est en état de nous représenter les idées universelles des attributs qui conviennent à ces objets , de manière qu'en comparant le sujet & l'attribut ensemble , nous nous assurons que tel attribut convient à tel sujet , par exemple , que le sucre est doux , l'absinthe amère. Lors donc que nous tenons du

sucre dans la bouche , nous appercevons une douceur que nous savons être une sensation ; lors au contraire que n'ayant point de sucre dans la bouche , nous nous en formons une idée , ce n'est alors qu'une imagination , ou une perception imaginaire du sucre que nous savons ne point avoir dans la bouche , tant à cause que nous n'appercevons point les mouvemens qu'il faut faire pour l'y mettre , qu'à cause que cette perception imaginaire est beaucoup plus foible que la sensation qu'il doit nécessairement produire en nous. Jusques-là il n'y a aucune erreur ni dans le sentiment , ni dans l'imagination ; mais si , comme il arrive dans le sommeil , les sensations deviennent extrêmement obscures , de maniere que nous n'appercevions point les objets qui sont présens , & que l'ame n'étant point distraite par les objets extérieurs , s'occupe entièrement de perceptions imaginaires , elle appercevra les mouvemens que le flux & le reflux du fluide nerveux , le mouvement du sang & des arteres excitent dans les organes , lesquels nous

affectent trop foiblement lorsque nous veillons , pour que nous puissions les appercevoir , étant affoiblis par des impressions beaucoup plus fortes. Alors dis-je , l'ame aura des idées aussi fortes que si c'étoient des sensations , quoiqu'elles ne soient qu'imaginaires , & regardera comme présens des objets qui sont absens ; & c'est là proprement une erreur à laquelle on donne le nom d'*hallucination* ; car l'ame , ainsi qu'il arrive dans ceux qui rêvent , ne sentira point les impressions des objets externes qui sont présens , & rapportera les impressions de ce qui se passe en elle aux objets qu'elles ont coutume de représenter , quoiqu'ils soient absens. Par exemple , un enfant qui dort songera qu'il a du sucre dans la bouche , & qu'il le suce si la salive , le sang , ou le fluide nerveux excitent dans les houppes nerveuses de sa langue un mouvement pareil à l'impression que le sucre fait sur elles ; & comme une idée ne sauroit se présenter à l'esprit , que l'imagination ne lui représente celles avec lesquelles elle est ordinairement associée , (voyez pag. 20. §. 28.) l'idée

seule de la douceur, de la viscosité, ou de la friabilité du sucre, lui fera appercevoir toutes ses autres qualités, comme sa blancheur, la facilité qu'il a de se dissoudre dans l'eau, sa douceur; ce qui s'appelle appercevoir un objet en total, & non point séparément, ou l'appercevoir déterminé de toutes parts, de sorte qu'il n'est pas étonnant que cette imagination passe pour une sensation.

L'ame n'est point sujette à cette erreur lorsqu'elle est éveillée; car par le moyen du tact, de la vue, de l'ouïe, de la mémoire, de la réflexion, elle distingue toutes les circonstances qui l'assurent de la présence ou de l'absence de l'objet, ce qui la met en état de juger sainement de la sensation & de l'imagination: car la vue corrige les erreurs du goût, si l'ouïe se trompe, une autre faculté la rectifie; il n'en est pas de même lorsqu'on dort, & de là vient que ces sortes d'erreurs sont familières à ceux qui sont plongés dans le sommeil. Ces sortes d'erreurs ont pareillement lieu dans ceux qui veillent, & les impressions que les artères,

le sang & les autres fluides font sur l'organe font si vives , qu'elles font presque égales aux sensations. Par exemple, c'est la pulsation violente des vaisseaux du cerveau , des oreilles & des yeux dans les fièvres , qui cause ces tintemens , ces herlues étincelantes & autres semblables phantômes qui nous affectent si fort.

On est extrêmement sujet à tomber dans l'erreur , lorsque l'esprit est fortement occupé d'une idée qui absorbe une grande partie de son attention ; l'ame en devient moins propre à recevoir & à examiner les autres idées qui se présentent à elles ; & c'est ce qui fait que les personnes voluptueuses & adonnées aux femmes , éprouvent en dormant , pour peu que la semence les chatouille , le même plaisir dont cet acte est accompagné , & que cette même idée les affecte si fort étant éveillés , qu'ils négligent leurs affaires & leurs études les plus sérieuses , & ne soupirent qu'après les plaisirs vénériens.

L'hallucination dépend donc de deux principes , savoir , 1^o du reflux spontané trop vif & trop fort du fluide ner-

veux , fans que la présence d'aucun objet externe y contribue , ou du mouvement qu'une cause intrinseque excite dans les fibres des organes , dans les arteres & dans les fluides. C'est ainsi que l'agitation de la rétine est suivie d'une berlue étincelante , l'irritation du nerf auditif , de sons imaginaires. On doit donc attribuer ces effets à la trop grande sensibilité des fibres nerveuses , ou au mouvement trop rapide du fluide nerveux ; plutôt qu'à l'agitation excessive du sang , & à la trop grande activité des humeurs : 2^o. du peu d'attention que l'on donne aux circonstances qui peuvent dissiper l'erreur , ce qui vient , ou de ce que les organes des sens n'agissent plus , ainsi qu'il arrive dans le sommeil , les anesthésies , les paralysies de certains organes , ou de ce que l'ame occupée de quelque passion , ou de quelque désir , ne peut ou ne veut réfléchir aux autres idées ni les examiner.

C'est sur cette théorie qu'est fondée la pratique des hallucinations ; car pour les guérir , il faut , 1^o. corriger le vice de l'organe ; & c'est ainsi qu'après
qu'on

qu'on a détruit la tache qui s'étoit formée sur la cornée , & l'obstruction de la rétine , les erreurs de la vision qu'elles occasionnoient se dissipent. En diminuant l'ardeur & l'impétuosité du sang , on apaise ces songes effrayans qui étoient causés par la pléthore , ou par la chaleur de ce fluide. Il y a d'autres secours moraux lesquels sont fondés sur le libre arbitre & sur l'usage des autres facultés. Par exemple , les Physiciens , pour éviter l'erreur dans leurs recherches , font usage de leur attention , de leurs connoissances , de leur méditation & des instrumens qu'ils jugent les plus propres à aiguïser la vue & l'ouïe ; ils se servent de mesures exactes , & évitent par ce moyen les erreurs dans lesquelles tombent les étourdis , les ignorans , les voluptueux , les personnes livrées à leurs passions , faute d'exercer leurs facultés.

Les hallucinations de la vue & de l'ouïe sont les plus fréquentes de toutes , le tact n'en est pas exempt , témoin la douleur qu'on croit sentir dans les membres amputés. Et l'on fait que les fièvres font naître des hallucinations

de l'odorat & du goût. *Morgagni*, par exemple, *epist.* 14. 28, a observé dans une épileptique une perception imaginaire d'odeur fétide, toutes ces hallucinations ne sont pas par elles-mêmes des maladies, mais des symptomes accidentels d'autres maladies.

I. *VERTIGO*; en Grec, *Dinos*, *Scotodinos*, *Scotoma*; en François, *Vertige*, *Tournoiement de tête*.

C'est une hallucination qui fait que les objets qui sont en repos paroissent se mouvoir & tourner autour de nous.

La cause du vertige n'est autre qu'une impression dans la rétine, pareille à celle qu'y exciteroient les objets, si leur image se peignoit successivement dans différens points de cette membrane. On ne doit pas s'imaginer que dans tous les vertiges les objets de la vision se présentent à l'ame avec la couleur & les autres qualités qui leur sont attachées, car le vertige peut avoir

lieu quoiqu'on ait les yeux fermés, & alors, quoiqu'on n'apperçoive point la couleur des objets que l'on touche, ils nous paroissent se mouvoir, quoiqu'ils soient actuellement en repos. Par exemple, un homme qui est attaqué d'un vertige étant couché, s'imagine que son lit vacille, tantôt à droite, tantôt à gauche, & craint à tout moment de tomber. Il y a donc un vertige du tact, comme il y en a un de la vue, & tous deux ont leur principe dans les mêmes organes, les nerfs de la vision pouvant produire les sensations du tact, lorsqu'ils ne nous représentent point les objets de la première.

Le vertige a pour principe tout ce qui agit successivement sur les différens points de la rétine, comme le feroient les rayons émanés d'un objet qui tourneroit ou qui changeroit de place : le vertige n'a pas lieu lorsqu'un objet se mouvant de droite à gauche, peint son image dans la rétine qui change continuellement de place, ou lorsque nous parcourons des yeux un objet qui est en repos, dont l'image se peint dans les différens points de l'œil, parce que

nous avons une notion, du moins confuse, de notre œil, & que nous connoissons que l'objet se meut; mais si nous ignorons que notre œil se meuve, & que nous croyons qu'un objet, par exemple une muraille, est immobile, pour lors, dis-je, si appercevant le mouvement de l'objet, nous nous imaginons qu'il se meut effectivement, ce faux jugement est une simple hallucination, & non point un délire, parce que nous corrigeons sur le champ notre erreur par le moyen du jugement & des autres sens, ce qui n'empêche pas que dans le paroxysme cette hallucination ne nous fasse craindre la chute de la maison & celle de nous-mêmes, au point que nous sommes saisis d'un tremblement & d'une palpitation du cœur.

Dans le cas même où le globe de l'œil & le mur sont immobiles, l'objet paroîtra se mouvoir, 1°. si le cristallin, dont nous n'appercevons point le mouvement, panche vers la droite ou vers la gauche; ce qui arrive, lorsque les fibres de la couronne ciliaire, qui, dans le temps que l'œil est sain,

font équilibre de part & d'autre , se contractent à l'occasion d'un spasme , comme dans le vertige hystérique & hypocondriaque ; 2^e. si les globules sanguins circulent plus vîte qu'à l'ordinaire dans les vaisseaux réticulaires de la rétine. Nous sommes si accoutumés à ce mouvement progressif du sang dans ces vaisseaux , que nous ne nous en appercevons pas plus que du battement des arteres du labyrinthe , & qu'un meunier du bruit que fait le traquet d'un moulin ; mais lorsque le sang parcourt ces arteres d'un mouvement retrograde , alors cette action à laquelle nous ne sommes point habitués , excitera en nous une nouvelle sensation.

Ce mouvement retrograde du sang dans les arteres capillaires peut être occasionné par la plus légère altération morbifique , & il est connu de ceux qui s'attachent à observer la circulation du sang dans les pattes , le mésentere des grenouilles , dans la queue d'un poisson , &c. à l'aide du microscope. J'ai moi-même observé cent fois ce mouvement retrograde , & l'ai fait voir à d'autres ; M. *Haller* l'a observé plu-

sièurs fois depuis. Voyez *sès comment. sur la circulation du sang*, sect. 4. expér. 64. à 82. Lausanne 1756.

Le sang circulant avec une extrême facilité des troncs des arteres dans les dernieres ramifications, s'il vient à rencontrer le moindre obstacle dans celles-ci, il réflue pendant quelque temps dans les artérioles & de celles-ci dans les troncs, après quoi il se porte de nouveau dans les veines, d'où il retrograde dans les arteres. Cet obstacle peut venir ou de l'épaississement du sang, ou de la pléthore, ou du froid, ou d'une ligature, ou d'un spasme, qui intercepte la circulation dans les vaisseaux capillaires, & ce sont là tout autant de principes de vertige. Lors donc que le sang vient ainsi à retrograder en plein jour & dans le temps que nous avons les yeux ouverts, il affecte successivement les différens points de la rétine, de même que si nous regardions un objet qui changeât de place, & il en résulte un vertige de la vue, parce qu'on l'attribue aux objets visibles. Si au contraire ce mouvement retrograde arrive dans la rétine lorsque

nous sommes dans l'obscurité, ou que nous avons les yeux fermés, pour lors nous ne voyons point à la vérité, mais nous sentons, ou nous appercevons confusément au tact que les objets changent de place. Par exemple, un aveugle qui est assis, s'imagine que sa chaise se renverse, parce que l'impression que souffre la rétine, quoiqu'elle ne soit pas visible, est la même que si la chaise se renversoit effectivement, & que si sans la voir, on s'en appercevoit au tact.

Ce qui fait que ce mouvement retrograde est plus sensible dans la rétine que dans les autres organes, c'est que la rétine est entièrement nerveuse, & par conséquent extrêmement sensible. Secondement, parce que n'ayant point des veinules, comme cela paroît par la théorie de la suffusion réticulaire, elle n'est point accoutumée à ces sortes de mouvemens retrogrades, au lieu que les autres parties nerveuses, qui ont de petites veines contiguës aux artérioles, ne se sentent point de ce mouvement retrograde du sang dans leurs veines capillaires. L'expérience nous apprend que les impressions qu'un ob-

jet visible cause sur la rétine , continuent pendant quelques secondes , après qu'il est absent ; témoin ce cercle de feu que nous voyons lorsqu'on agite en rond devant nos yeux un tison allumé. Si après avoir pirouetté quelque temps sur un pied , nous venons tout-à-coup à nous arrêter , nous ferons saisis d'un vertige passager , parce que l'impression que les objets qui tournoyoient autour de nous ont faite sur la rétine , subsiste pendant quelque temps dans cette membrane.

Il arrive la même chose lorsque nous regardons attentivement d'un lieu élevé un torrent extrêmement rapide , ou que nous fixons la vue sur une roue qui se meut rapidement , ou sur tel autre objet , sur-tout lorsqu'il nous inspire de la crainte ou de la frayeur. Nous avons beau fermer les yeux , ou détourner nos regards ailleurs , il nous paroît que les objets continuent de se mouvoir , quoiqu'ils soient en repos. La raison en est , que la crainte resserrant les vaisseaux capillaires & les membranes de la rétine , y excite , de même que dans les autres organes , un

mouvement retrograde , qui entretient cette hallucination.

C'est ce même mouvement retrograde qui cause le tintement & le sifflement d'oreille , & il n'est pas étonnant que le vertige soit souvent accompagné d'un tintement d'oreille , vu que le même principe occasionne cette rétrogradation du sang dans les oreilles , de même que dans la rétine.

Ceux qui attribuent le vertige aux trop fortes oscillations des artérioles de la rétine , paroissent ignorer que ces oscillations , de même que le gonflement des artérioles ne peuvent causer tout au plus qu'une suffusion réticulaire , ou une berlue pareille à celle que l'on excite par une expérience singulière. *Voyez le mot berlue.*

L'erreur que cause le vertige , est proprement une hallucination & non point un délire. Celui-ci est une erreur constante , qui ne peut être corrigée par les autres facultés de l'ame , & qui dépend d'un vice du sens commun , comme dans la manie & la mélancolie. L'hallucination est une erreur passagère , produite par le seul vice des

organes externes , & que l'on corrige aisément à l'aide du jugement & de la réflexion , & telle est celle d'un homme qui touchant un corps sphérique avec l'index & le doigt du milieu croisés l'un sur l'autre , croit en toucher deux , ou qui se pressant l'œil avec le doigt , s'imagine qu'il y a deux bougies allumées , là où il n'y en a qu'une.

Quoiqu'il y ait deux sortes de vertiges , l'un du tact , & l'autre de la vue , il suffit que j'aye donné l'étiologie du dernier ; ce que j'en dirai , pourra aisément s'appliquer à l'autre , en changeant simplement d'organes.

Le vertige de la vue est celui dans lequel les objets paroissent tourner , quoiqu'ils soient en repos , ou qu'ils ayent un mouvement contraire.

Les objets nous paroissent se mouvoir , ou parce qu'ils se meuvent effectivement , ou , parce qu'étant en repos , nos yeux , ou quelques-unes de leurs parties , se meuvent à notre insu , pour examiner les différentes parties d'un objet.

Lorsque l'image qui se peint dans la rétine , est directement opposée à

l'objet, les parties qui sont à droite, se peignent dans le côté gauche de la rétine; celles qui sont au haut, au bas, & réciproquement. Si donc nous éprouvons dans l'œil la même impression successive de droite à gauche, que l'objet qui se meut à une certaine distance de nos yeux a coutume d'y produire, il nous semblera que l'objet se meut effectivement de gauche à droite.

Si l'image de l'objet qui se meut dans la même direction que l'axe de l'œil, devient successivement plus éclairé, plus distinct & plus grand; il paroîtra s'approcher de nous ou s'en éloigner, si ces conditions changent.

L'accès du vertige est passager, quoiqu'il revienne quelquefois par intervalle, & à différentes reprises; il dure rarement plus d'une minute, & souvent il cesse au bout de quinze ou de vingt secondes.

Le pôle optique est cette partie de l'œil qui est directement vis-à-vis de la prunelle: il n'est pas fort éloigné de l'insertion du nerf optique, qui est près de l'angle nasal. Au milieu du nerf optique est une artère appelée centrale,

laquelle n'est accompagnée d'aucune veine, & dont les ramifications s'étendent en forme de rayons, depuis le centre de la rétine, dans tous les points de sa circonférence; les petites veines paroissent prendre une autre route.

Lorsqu'on regarde de près une muraille blanche, le dos tourné au soleil, & que sa lumière donne dessus, non point directement, mais par réflexion, on apperçoit dessus une espece de réseau obscur, qui paroît à chaque battement des arteres, & qui se dissipe incessamment.

Comme les petites veines sont plus grosses que les artérioles, si le réseau subsiste, lorsque les arteres sont dans leur systole, il y a tout lieu de croire que la rétine ne contient aucune veine qui égale en grosseur les arteres, dans le temps qu'elles sont dilatées; & par conséquent il n'y a point dans la rétine de réticule veineux, ou s'il y en a, il en est extrêmement éloigné.

De quelque côté que la lumière entre dans l'œil, son image forme une ligne courbe, qui commence à la cir-

conférence , & s'approche insensiblement du pôle optique.

Le cristallin est situé dans le pôle antérieur du corps vitré , & est attaché par son limbe à la membrane vitrée. Tout autour de ce limbe il y a quantité de fibres noires , disposées en forme de rayons , dont les unes sont alternativement plus courtes les unes que les autres. Elles forment la *couronne* qu'on appelle *ciliaire* ; elles paroissent venir du ligament ciliaire , & aboutir au limbe du cristallin. Pour peu que ces fibres se contractent , elles peuvent aisément faire baisser le cristallin de ce côté , & l'élever de l'autre.

Si le verre objectif , qui est placé dans l'ouverture d'une chambre obscure , transmet l'image d'un objet immobile , & la peint sur le mur opposé ; l'expérience nous apprend , que quoique l'objet reste immobile , si l'on baisse le verre objectif , l'image changera de place & se mouvra. De même si le cristallin vient à biaiser tant soit peu par le tiraillement de la couronne ciliaire , l'image des objets se mouvra , ou les objets paroîtront changer de place , quoiqu'ils soient immobiles.

Si le globe de l'œil vient à incliner de côté ou d'autre vers le nerf optique, & que l'ame n'ait aucune connoissance de ce mouvement, il est évident que les objets paroîtront se mouvoir ou tournoyer, quoiqu'ils restent immobiles. Que si l'ame a connoissance de ce mouvement, qui s'exécute par l'entremise des muscles droits ou obliques, il n'en résultera aucune hallucination.

Ces trois hypothèses paroissent suffire pour expliquer le phénomène du vertige dans ses différentes circonstances, avec cette différence que si le globe de l'œil vient à changer de place, comme ce mouvement s'exécute mille fois par jour avec le consentement de l'ame, & qu'elle en a connoissance, il est presque impossible que nous ne nous appercevions pas de cette connexion; & c'est la connoissance que nous avons que ce mouvement dépend de l'empire de l'ame, qui fait qu'il n'y a point de vertige; d'où il suit que le vertige ne sauroit provenir de ce principe.

Le mouvement du cristallin ne dé-

pend aucunement de la volonté de l'ame , il est involontaire , & nous ne saurions l'appercevoir en nous ni dans autrui. Au cas donc qu'il ait lieu , l'ame n'en ayant aucune connoissance , il pourra en résulter une hallucination , qui est proprement un vertige.

Mais une preuve que tous les vertiges n'ont pas la même cause , est qu'elle ne sauroit servir à expliquer le vertige du tact , vu qu'elle suppose qu'on y voit clair & qu'on ait les yeux ouverts ; au lieu que celui du tact a lieu dans les ténèbres & lorsqu'on a les yeux fermés.

Il faut donc recourir à la première théorie , qui paroît suffire pour expliquer ces deux especes de vertiges , ce qui m'oblige à l'examiner plus au long.

Lorsqu'on examine avec un microscope solaire la membrane qui unit les doigts d'une grenouille vivante , on y apperçoit de petits ruisseaux de sang & de lymphe , dont les uns viennent du cœur & sont artériels , & les autres y retournent & sont veineux ; mais on ne sauroit découvrir les vais-

seaux à cause de leur extrême petitesse. Lorsque l'animal s'agite, qu'on le pique, ou qu'on l'irrite de quelque manière que ce puisse être, on voit que le mouvement du sang devient retrograde de progressif qu'il étoit, de manière que les globules sanguins refluent des veines dans les arteres, & retournent pendant quelque temps, comme dans l'espace de trente secondes, dans le cœur par les arteres, après quoi ils reprennent leur premier cours, ou fluent & refluent alternativement dans l'intervalle que durent les oscillations. J'ai montré il y a vingt ans ce phénomène à plusieurs de mes élèves.

Ce phénomène, qui est fort fréquent dans les vaisseaux capillaires qui ont une forme cylindrique, est extrêmement rare dans les gros vaisseaux; car dans les grosses arteres la force qui pousse le sang du cœur vers les extrémités, est d'autant plus grande, que ces vaisseaux sont plus gros & plus près du cœur, & il faut une force plus grande pour l'obliger à refluer; il n'en est pas de même des vaisseaux capillaires, le sang qui succede n'agit point sur celui qui le

devance , mais ils marchent tous deux lentement & d'un pas égal , & ces petits ruisseaux , semblables à une goutte d'eau que l'on introduit dans un tube horizontal , avancent avec la même facilité qu'ils reculent.

J'ai prouvé dans ma nouvelle théorie du pouls , que la pulsation des vaisseaux vient de ce que le sang qui sort du cœur se meut avec plus de vitesse que celui qui précède , & agit par conséquent sur celui-ci , de même que sur les parois des vaisseaux qui le renferment , & que par une raison contraire , lorsqu'il n'y a point de pulsation , c'est une preuve que le sang qui succede n'agit point sur celui qui précède ; or on n'a jamais pu découvrir avec le microscope aucune pulsation dans les dernières artérioles.

Il suit de là que le réseau que les vaisseaux sensibles , dont on a parlé dans l'expérience rapportée ci-dessus , forment dans la rétine , ne se peint point dans les dernières artérioles , vu qu'on apperçoit un battement dans le vaisseau qui le forme , à moins qu'on ne prétende que le sang circule autre-

ment dans les grenouilles, les poissons, le mésentère des petits chiens, que dans les yeux des hommes, ce qu'aucun Physiologiste n'admettra jamais.

Il y a donc tout lieu de croire que la même cause qui oblige le sang à rétrograder dans les petites artérioles des animaux dont on a parlé, le fait également refluer dans les mêmes circonstances, dans celles de la rétine de l'homme.

1. *Vertigo plethorica Junckeri, idiopathica Pitcairn. Vertige pléthorique idiopathique.* B. P.

C'est celui qui est causé par la trop grande abondance du sang, ou par la pléthore. Il est aisé de comprendre que plus le volume du sang & son frottement augmentent, & plus il doit avoir de la peine à circuler dans les vaisseaux capillaires; mais plus la circulation est difficile, plus son mouvement progressif se ralentit, & moins son action est forte, de sorte que la moindre cause suffit pour changer son cours & le faire refluer; par où l'on voit comment la pléthore peut occasionner un vertige.

On connoît le vertige pléthorique

par les circonstances qui précèdent & qui suivent, aussi bien que par le bon ou les mauvais effets que produisent les remèdes qu'on emploie pour le dissiper.

Je mets au rang des causes du vertige la réplétion ou l'excès des alimens qui engendrent beaucoup de suc, une faim excessive, une digestion trop forte.

Les suites du vertige sont la plénitude du pouls, l'enflure, la rougeur du visage, la paresse, la lassitude, la suppression du flux menstruel & hémorroïdal, de la transpiration, le gonflement des veines cutanées.

On remarque que les personnes sujettes au vertige se trouvent beaucoup mieux le matin lorsqu'elles sont à jeun, après avoir fait de l'exercice, lorsque les ordinaires reprennent leur cours, lorsqu'il leur prend un saignement de nez, qu'elles transpirent, & après qu'elles ont pris un lavement; & qu'au contraire elles se sentent plus mal après leur repas, après avoir dormi, & lorsqu'elles mènent une vie sédentaire.

Lorsque la pléthore est considérable, & le cerveau affoibli, le vertige,

lorsqu'il est violent, peut être suivi d'une apoplexie, d'une épilepsie, ou de telle autre maladie fâcheuse, & dans ce cas on ne doit point négliger les remèdes, lorsqu'il n'est que passager, l'abstinence suffit pour le faire cesser.

Cure. 1°. Il faut diminuer la pléthore; 2°. détourner le sang du cerveau; 3°. fortifier les vaisseaux des yeux.

On diminue la pléthore, 1°. par un régime léger & fluide, car elle est ordinairement accompagnée de la viscosité du sang; 2°. par des remèdes qui rappellent les menstrues & le flux hémorroïdal, par la saignée du bras, les lavemens, & même les cathartiques; mais la saignée satisfait à toutes ces indications, lorsqu'on l'emploie de bonne heure.

2°. On attire le sang dans les parties inférieures en se tenant debout, en dormant la tête haute, en relâchant son collier, sa ceinture, son corps de jupe, ses habits; en prenant des lavemens, en se faisant saigner du pied; par des pédiluves, des frictions, des cathartiques.

3°. On fortifie les vaisseaux des

yeux avec des remèdes toniques, & des spécifiques céphaliques. Je mets de ce nombre les potions théiformes de fleur de sauge, de muguet, de tilleul, la décoction de squine avec un peu de vin & d'eau ferrée, le café extrêmement léger; la fiente de paon sèche, à la dose d'un scrupule, dont *Pitcairn* fait grand cas, le succin, à la dose de dix grains ou sa teinture, le sel, &c. On vante sur-tout beaucoup le quinquina, pris deux fois par jour à la dose de trois gros, & l'usage continué du sirop martial ou de la limaille de fer, mais en petite dose.

L'usage interne des eaux minérales froides & chaudes ne vaut rien dans le vertige pléthorique. Les personnes qui y sont sujettes doivent éviter le soleil, les veilles, le trop grand jour, la trop grande contention d'esprit, la trop grande lecture, & sur-tout ne point tenir la tête basse ni panchée en arrière. La purgation est nuisible dans le vertige pléthorique, & encore plus dans l'hystérique.

2. *Vertigo stomachica*, Aretée; *Sympathica*, *Pitcairn*; *ab ebrietate*, *ingluvie*, *Riviere*, Vertige stomachique.

Celui-ci est précédé d'indigestion, de nausée, de cardialgie, de crapule, de vomissement, de gloutonnerie, & on le croit occasionné par les saburres des premières voies qui épaississent la masse du sang; mais on ne doit point regarder un vertige comme stomachique, à moins qu'il ne soit précédé d'efforts pour vomir; car toutes les affections de la tête, lorsqu'elles sont violentes, comme les fractures du crâne, la céphalalgie, sont souvent suivies du vomissement, lors même que l'estomac est en bon état. *Willis* prétend que cette espèce est la plus fréquente de toutes, & qu'elle est la compagne assidue des maladies aiguës qui commencent, par exemple, du synochus, & qu'elle est compliquée d'une céphalalgie gravative.

Cure. Elle exige que l'on commence, 1^o. par la saignée, à moins que le malade n'ait froid, qu'il n'ait le pouls petit, le tempérament foible, pituiteux, que le sujet ne soit âgé, foible, &c. 2^o. qu'après lui avoir donné un lavement, s'il a le ventre serré, on le fasse vomir avec le tartre ou le vin émé-

tique délayé dans une grande quantité d'eau, que l'on partagera en plusieurs doses. Par exemple, si c'est un adulte, il suffira d'une once de vin émétique sur trois verres d'eau, qu'on lui fera prendre tous les quarts d'heure; 3°. on lui donnera le lendemain un purgatif, auquel l'on ajoutera quelques drachmes de tablettes de carthame dans une potion ordinaire; 4°. on lui fortifiera ensuite l'estomac avec le café, le cinnamome, l'écorce de *Winter*, le quinquina, le vin rouge, l'opiate de *Salomon*; 5°. dans le temps de l'accès on lui fera flairer de l'esprit de sel ammoniac, de l'eau de tutie, du vinaigre; & après qu'il aura cessé, on lui passera une plume dans la gorge, on lui fera boire de l'eau tiède pour le faire vomir; 6°. on joindra aux stomachiques les martiaux, le quinquina, les anti-épileptiques, parmi lesquels le meilleur, à ce qu'on prétend, est la racine de doronic pardelanchés de *Linnaeus*, à la dose d'un scrupule, une plus forte étant suspecte, à moins qu'on ne la porte sur soi dans un sachet, comme le pratiquent les danseurs de corde.

3. *Vertigo hysterica*, Ettmuller, pag. 36, ou *hypochondriaca*; Vertige vaporeux.

C'est cette espece de vertige que les Modernes attribuent à la sensibilité & à l'irritabilité des nerfs; les Anciens, aux vapeurs; les disciples de *Baglivi*, aux spasmes, & plusieurs à la sécheresse du sang & à la tension des nerfs.

Elle est familiere aux gens d'étude, aux personnes rêveuses & mélancoliques, à ceux qui ont l'esprit vif. Lorsque le vent est au midi, elle attaque principalement les femmes hystériques, hypocondriaques, épileptiques; la crainte, la frayeur, les soucis la font aisément naître; elle s'aigrit par le trop grand usage des évacuans, des irritans, elle s'appaise par celui des anodins & des hypnotiques, des laxatifs, des émolliens; elle cause beaucoup de frayeur & d'inquiétude.

Cure. Elle n'exige point un régime trop sévere, mais bien le sommeil & le repos. L'étude, la contention d'esprit, les soucis lui sont contraires, la diete ne vaut rien aux personnes bilieuses. Dans le cas où l'on ne connoît point assez

assez le principe de la maladie , il faut recourir aux spécifiques & aux remèdes qui conviennent aux vapeurs , & s'informer secrètement du tempérament du malade. Par exemple , la poudre de cascarille , l'écorce de *Winter* , le castoreum , les gouttes minérales anodines , le quinquina , les martiaux , les fleurs de souci , la poudre tempérante de *Stahl* , conviennent aux femmes hystériques froides , pituiteuses , chargées de graisse ; les potions & les poudres nitreuses , les juleps acidulés , le petit-lait , quelques gouttes de laudanum , à ce que dit *Pitcairn* , à celles qui sont sèches , maigres , d'un tempérament chaud. Le même Auteur veut qu'on s'abstienne des émétiques , des purgatifs & des cathartiques. Il convient souvent de mépriser cette maladie ; car les remèdes ne font que l'aigrir. Les remèdes extérieurs , tels que l'esprit de vin camphré , l'eau de la Reine d'Hongrie , celle des Carmes , l'esprit de corne de cerf appliqués sur la tête & sur les tempes ne sauroient nuire , & il convient que l'on boive un verre de vin après le repas.

Heister veut que le malade boive les

eaux acidules ferrugineuses ; mais il me paroît que les bains & les bouillons légèrement apéritifs sont plus sûrs.

4. *Vertigo fugax*, Sennert ; *Vertigo accidentalis* ; Vertige passager , accidentel.

C'est celui que nous nous attirons en tournant , ou en considérant avec attention d'un lieu élevé un corps qui se meut avec beaucoup de vitesse , lors sur-tout qu'il nous inspire quelque crainte. Il cesse au bout de quelques secondes. Ne seroit-il point causé , indépendamment de la durée de l'impression que la rétine a soufferte , par le mouvement centrifuge , imprimé au sang de cette membrane du côté vers lequel nous tournons , & qui le fait refluer des artérioles dans leurs troncs ? Ce qui me le persuaderoit, c'est le vertige dont sont affectés ceux qui tournent avec les yeux bandés. Mais d'où vient le vomissement qui succede à ce tournoiement ? Ne seroit-ce point de l'irritation que causent dans le ventricule les alimens qui sont ainsi secoués ? Ne seroit-ce pas là la cause de celui qu'éprouvent ceux qui sont sur mer pendant une tempête ?

5. *Vertigo ab ictu*, J. Scultet, *Arma-mentar*. Vertige causé par un coup.

Ce vertige est occasionné par un coup à la tête, par la secousse que cause une chute, par un effet de la contraction que la douleur & le spasme causent dans la couronne ciliaire, & qui fait refluer le sang dans l'artere centrale du nerf optique.

On le guérit par la saignée, & au cas qu'il y ait une fracture, on doit employer les mêmes remedes que dans l'apoplexie traumatique.

6. *Vertigo à venenis*; Vertige causé par le poison. Par *l'ivraie* & *l'opium*, comme nous l'apprenons des Ephém. des curieux de la nat. Voyez la table du célèbre Bychner. Par la fumée du charbon de terre & de la chaux, & les vapeurs des mines. Voyez Ramazzini, *de morbis inauratorum, calcariorum* &c. Par le vin; c'est le vertige des ivrognes. Par la biere. Voyez Sennert, *du vertige*. Par le tabac. Voyez les Ephémérid. des Curieux de la Nature.

Une femme, ayant pris un bouillon dans lequel avoit bouilli une feuille de jusquiame blanche, éprouva une

espece de vertige , dans laquelle il lui sembloit que sa tête n'étoit pas attachée à son cou , & que son corps étoit suspendu en l'air ; elle ne déliroit cependant pas , car sa raison corrigeoit l'erreur de cette hallucination.

7. *Vertigo ovilla.* Boneti *sepulchr. obs.*

8. Morgagni , *index 2. de vertigine.*

Valsalva a observé une brebis , qui se rouloit par terre plusieurs fois dans la journée , & qui ne pouvoit pas supporter qu'on lui touchât la tête. Il a découvert un follicule plein d'eau dans le sinus du cerveau , dont une partie corrompue avoit carié l'os ethmoïde , d'où la sérosité découloit dans les narines ; *Morgagni* ayant ouvert les cadavres de dix personnes affectées de vertige , observa dans leurs têtes beaucoup de sérosité épanchée. Ces observations paroissent indiquer l'usage des sétons & de la poudre de guttete.

8. *Vertigo syphilitica* , *Frambæfarii* , *lib. 11. conf. 3.* *Ettmulleri* , *cap. 8. p. 363.* vertige syphilitique.

II. *SUFFUSIO* ; la *Berlue*.

Ce que les Latins appellent *suffusio* ; les Grecs *hypochyma* ; les François la *berlue* , est un genre de maladie imaginaire , dont le principal symptôme est une hallucination relative aux objets , laquelle fait que ceux qui en sont attaqués s'imaginent voir des mouches , des couleurs , des étincelles , quoique le prototype de ces images n'existe point au dehors.

La *berlue* differe du vertige , en ce qu'elle représente des substances ou des corps qui n'existent point , & le vertige , la modification des corps , savoir , le mouvement ; de maniere que dans la *berlue* nous nous imaginons voir des corps qui n'existent point , & dans le vertige nous croyons voir remuer des corps qui sont en repos.

L'imagination est la faculté d'appercevoir les objets qui sont absents. C'est une erreur de l'imagination , de croire présens des objets qui n'agissent point sur nos sens : Or c'est ce qui arrive dans la *berlue* , qui nous fait voir des étincelles , des toiles , des mouches , des éclairs qui n'existent point.

L'erreur que l'on commet par rapport aux objets visibles , est vulgairement appelée *optique* , & elle doit son origine à un jugement précipité & téméraire , sans qu'il y ait aucun vice dans le cerveau , ni dans l'œil , & cette erreur est du ressort de la logique. Ces sortes d'erreurs sont en très-grand nombre. Par exemple , la plupart des hommes s'imaginent lorsqu'ils sont sur un vaisseau , que c'est la terre qui marche & qui s'éloigne d'eux ; lorsqu'ils sont en voiture , que les champs s'éloignent , & tout le monde , à l'exception des Astronomes , est dans la même erreur par rapport au mouvement du soleil. Il y a des milliers d'erreurs approchantes de la berlue. Par exemple , un bâton à demi plongé dans l'eau nous paroît rompu , une tour ronde nous paroît plate de loin , nous ne croyons pas que le soleil soit plus grand que la lune , & ces deux astres nous paroissent avoir une surface plate. Le bas peuple s' imagine y voir tous les traits du visage humain. Comme ces erreurs ne dépendent d'aucun vice corporel , elles ne sont point non plus du ressort de la médecine.

A l'égard des erreurs optiques morbifiques , on les croit occasionnées par un vice du cerveau , ou par un vice des yeux. Celles qui proviennent du vice du cerveau & qui roulent sur les objets visibles sont , les berlues ou les vertiges accompagnés de symptômes notables , comme d'affoupissement , de convulsion , de délire , & on doit les rapporter à d'autres genres , savoir , à la phrénésie , à la manie , au transport , à la mélancolie. Lors au contraire que l'erreur optique , qui vient du vice des yeux , est le principal symptôme , alors elle constitue un nouveau genre , comme le vertige , la berlue.

Plater appelle l'erreur qui vient du vice des organes externes , & non point de celui du cerveau *hallucination* , pour la distinguer du délire dont le principe est dans le cerveau même. Ajoutez à cela que l'on corrige aisément l'*hallucination* par le secours des autres sens , tels que le tact , l'ouïe ; au lieu que le délire n'est pas si facile à corriger , parce que les fonctions de l'ame , qui sont nécessaires pour cet effet , sont interrompues par le vice même du cerveau ,

qui est le principal instrument de ces fonctions. De là vient que tous les Médecins conviennent unanimement que ceux qui ont un vertige & la berlue sont dans l'erreur sans être dans le délire, mais que les mélancoliques, les phrénétiques les maniaques y sont effectivement. Errer, c'est acquiescer à un faux jugement, & tel est celui d'un homme qui a la berlue, qui appercevant l'image d'une mouche, assure hardiment qu'elle existe. Un jugement est faux, toutes les fois que l'attribut ne convient point au sujet. Lors donc que la perception est confuse, comme dans la berlue, la notion qu'on a ne renferme aucune idée distincte, & l'on se trompe en prenant une tache noire ou obscure pour une mouche. Un homme qui a la berlue revient aisément de cette erreur, lorsque portant la main où il apperçoit la mouche, & ne la trouvant point, il fait ce raisonnement en lui-même : *C'est une chose contradictoire que la mouche se trouve dans l'endroit où j'apperçois son image, & que je ne puisse point la toucher, l'un & l'autre est impossible ; mais il peut très-*

bien se faire que l'ame rapporte l'image de la mouche qui est empreinte dans l'œil à l'endroit où je la vois , quoiqu'elle n'y soit point , & ce raisonnement suffit pour le faire revenir de son erreur.

Il est étonnant que n'appercevant les objets que par l'entremise de l'image qu'ils peignent dans la rétine , nous ne l'appercevions point , & que nous rapportions cette sensation aux objets que nous voyons. Cette coutume est tellement enracinée en nous , qu'il suffit que l'image d'un objet se peigne dans notre œil , pour que nous croyions qu'il y a hors de notre œil un objet qui répond à cette image , & lorsqu'il y manque quelque chose , l'imagination y supplée. Par exemple , voyons-nous une ombre noire & circulaire , nous concluons aussitôt que c'est une mouche , une guêpe , un frêlon , & notre imagination y ajoute les ailes , les pieds , la trompe & les autres parties que nous savons se trouver dans ces sortes d'insectes. Car telle est la loi de l'imagination , que toutes les fois qu'une idée simple se présente à l'esprit , elle est toujours accompagnée d'autres idées

accessaires, telles que celle du lieu, du temps; en un mot, l'imagination n'embrasse point les objets universels, mais seulement les individus, ou ceux qui sont entièrement déterminés.

L'objet que notre imagination nous représente comme présent, est appelé phantome (*phantasma*) du mot *phantasia*, qui signifie imagination. Les phantomes varient selon les différentes especes de berlues. Je ne rapporterai que les principales.

I. *Suffusio myodes. Scotoma Heurnii, de vertigine. L.*

Les Botanistes donnent l'épithete de *myodes*, c'est-à-dire semblables aux mouches, aux différentes especes de satyrion sur les feuilles desquelles on voit voltiger des mouches, des guêpes, des frêlons, & autres semblables insectes. L'espece de berlue dont il est question ici nous fait voir de pareils insectes dans l'air; mais lorsqu'on regarde fixement un papier, on s'apperçoit aussitôt que cette mouche est fixe, & ne remue qu'autant que nous remuons l'œil. Nous apprenons du calcul de la dioptrique, que la plus grande distance où l'on croit

voir ce phantôme, ne va pas au-delà de dix à douze pouces; or tous les opticiens savent qu'on ne voit point un objet dans l'endroit où il est, mais seulement dans le foyer virtuel, d'où les rayons viennent dans l'œil, ou d'où ils sont censés venir.

Les personnes qui ont la meilleure vue, dont les yeux sont les plus transparents & les mieux figurés, sont sujettes à cette maladie; les presbytes & les myopes n'en sont pas non plus exempts. Les anciens Médecins ont cru fausement appercevoir dans les yeux des personnes qui ont la berlue quelque chose d'opaque, ou une espèce de rudiment de cataracte, qu'ils ont regardé comme le principe de ce phantôme; cette erreur étoit fondée sur une fausse théorie, & de là vient qu'aujourd'hui encore quantité de Médecins regardent la berlue comme un symptôme, un accident, ou un avant-coureur de la cataracte, quoique l'expérience prouve souvent le contraire.

» Je me trouvai une fois présent,
» dit le Pere De Chales, *Opticæ lib. i.*
» *cap. de suffusione*, pag. 402. à la

» consultation de plusieurs Médecins
» assez habiles , au sujet de la maladie
» d'un de nos Peres : comme ils ne
» raisonnoient que d'après leurs prin-
» cipes , & qu'ils ne savoient pas un
» mot d'optique , on ne sauroit croire
» la quantité de sottises qu'ils débite-
» rent sur un sujet d'ailleurs très-facile.
» Le malade se plaignoit de ce qu'il
» voyoit continuellement devant ses
» yeux une tache noire , ou une espece
» de mouche qui voltigeoit & se po-
» soit par-tout. Il n'avoit d'ailleurs au-
» cune autre incommodité. Après avoir
» long-temps discouru entr'eux sur la
» cause de cette maladie , le résultat
» fut , que cette tache étoit causée par
» une cataracte qui commençoit à
» se former sur la prunelle. Un d'en-
» tr'eux , qui passoit pour le plus
» éclairé , ayant examiné l'œil au grand
» jour , prétendit appercevoir cette
» tache dans le milieu de la prunelle.
» Je riois en moi-même de leurs sots
» raisonnemens , & n'étois pas fâché
» de les voir donner dans l'erreur ,
» d'autant plus qu'elle ne pouvoit
» avoir aucune suite pour le malade ».

L'hypothese de ces Médecins , & c'est encore celle de plusieurs de nos confreres , étoit qu'il se forme une concrétion opaque dans l'humeur aqueuse , (les Modernes prétendent que c'est dans le cristallin ,) mais qui est plus petite que la prunelle , vu que si elle étoit plus grande , elle lui ôteroit la vue de tous les objets. Si cette molécule opaque existoit , les Médecins l'apercevraient d'autant plus aisément , que les yeux de ceux qui ont la berlue sont extrêmement nets & transparens. Secondement , en supposant qu'il se formât une concrétion entre le cristallin & la cornée , elle ne représenteroit point une ombre opaque & renfermée dans des limites déterminées ; car comme il n'y a aucune partie de la cornée & de la prunelle qui ne reçoive des rayons de tous les objets qui les environnent , elle ne sauroit les empêcher de les voir , ni leur cacher aucune de leurs parties , ni par conséquent avoir la figure d'une tache opaque. Elle empêcheroit seulement qu'on ne vît les objets aussi clairement & aussi distinctement qu'ils doivent l'être , parce qu'elle

intercepteroit une partie des rayons.

L'erreur de ces sortes de Médecins est infiniment plus grande que celle du peuple, qui s'imagine qu'on n'est atteint de cette maladie, *que pour s'être trouvé à la mort d'un chat* ; vu qu'il leur est plus facile de découvrir leur erreur, qu'il ne l'est de faire revenir un peuple ignorant de la sienne. Mais comme la voie de la démonstration est inutile lorsqu'on a affaire avec des gens qui ne sentent point la force du syllogisme démonstratif, & qui méprisent également la Logique & les Mathématiques, il faut les renvoyer aux expériences. Qu'ils barbouillent avec de l'encre le verre objectif d'un œil artificiel ou d'un télescope, ou qu'ils le couvrent de quelques petits corps opaques : qu'ils regardent ensuite le firmament à travers, ils seront surpris de le voir aussi distinctement qu'auparavant, & de n'y apercevoir ni ombres ni taches.

Voici une autre expérience encore plus facile : Qu'ils approchent la tête d'une épingle de la cornée, plus elle sera près de l'œil, & mieux ce sera ; elle ne leur cachera la vue d'aucun objet, ils

ne verront rien d'ombragé ni d'opaque devant leur œil.

S'ils éloignent la tête de l'épingle de quelques lignes, elle leur paroîtra transparente & sous la forme d'un nuage, & d'une grosseur considérable.

Si l'on éloigne la tête de l'épingle au-delà d'un pouce, on la verra par le moyen des rayons réfléchis & colorés qu'elle envoie, au lieu qu'auparavant on n'appercevoit que son ombre; mais la vision sera confuse jusqu'à ce qu'elle soit éloignée d'environ quatre pouces de la cornée; parce que dans une moindre distance, les rayons qui se rendent dans l'œil, & qui souffrent trois réfractions, ne peuvent se réunir dans la rétine, mais divergent ou deviennent parallèles; au lieu qu'il faut pour rendre la vision distincte, qu'ils convergent derrière le cristallin, & se réunissent dans la rétine.

Si l'on calcule l'effet que doit produire une concrétion opaque dans la substance même de la rétine, un leucome, par exemple, & que l'on examine si l'œil peut la voir, ou distinguer son ombre, on trouvera que les rayons

qui se rendent dans la rétine , divergent dès l'instant qu'ils sont arrivés à la surface postérieure & convexe du cristallin , & que par conséquent l'image , ni l'ombre de cette concrétion ne peut se peindre dans la rétine , vu que le dernier foyer est dans le centre même du cristallin , ou à huit lignes de sa surface postérieure.

Il faut donc que le corps qui intercepte les rayons se trouve placé derrière le centre du cristallin ; & plus il sera près de la rétine , comme dans le corps vitré & dans la rétine même , plus cette mouche imaginaire sera fortement exprimée , parce qu'alors les rayons qui tombent sur la cornée de tous les points de l'émisphère , frappent tous les points de la cornée & de la prunelle ; mais comme les cônes lumineux qu'ils forment sont renversés , chaque cône qui part d'un point donné de l'émisphère , s'éloigne insensiblement de plus en plus des autres ; de manière qu'étant arrivé à la rétine , sa pointe est entièrement distincte de tous les autres cônes. Si donc il se trouve quelque point caché dans la rétine , par

exemple , une goutte de sang , qui intercepte les rayons de lumiere qui viennent de dehors , ce point de la rétine ne pourra point recevoir le cône de lumiere qui a son sommet dans cet endroit , & sa base dans la superficie de la cornée , ni par conséquent la partie de l'objet , dont les rayons forment un second cône renversé , eu égard au premier.

Supposons une goutte de sang épanchée dans le tissu de la rétine , cette goutte étant opaque , interceptera les rayons qui viennent de dehors d'un endroit déterminé ; cet endroit paroîtra noirâtre & obscur , & le diametre de son ombre fera 8 , 7 fois plus grand : or la Dioptrique nous apprend que la plus grande distance où cette image se trouve de l'œil , est de 120 lignes , ou de 10 pouces.

Comme la grandeur apparente d'un objet augmente à proportion que son image est plus éloignée de l'œil ; il s'ensuit que cette mouche paroîtra d'autant plus petite à un homme qui a la berlue , qu'elle fera plus près de l'œil ; de sorte que s'il lit un livre ,

plus il l'approchera , plus la mouche qu'il croit voir dessus lui paroîtra petite, au lieu que les objets situés hors de l'œil paroissent d'autant plus grands, qu'on les approche plus près de cet organe.

Au reste , on ne verra cette mouche ni dans l'obscurité, ni dans un jour médiocre ; comme donc on ne la voit que parce que les lieux voisins de la rétine qui limitent son ombre sont éclairés, si l'ombre de cette goutte de sang n'est pas limitée, ou si tous les lieux voisins se trouvent également dans l'obscurité, on ne verra aucune mouche ; d'où il suit que les malades doivent principalement la voir, lorsqu'ils regardent le ciel, ou des objets extrêmement éclairés.

Comme lorsque l'ecchymose est légère, le sang épanché se résout au bout de quelques jours par la chaleur, & est repompé par les vaisseaux voisins, & qu'à mesure que les globules s'atténuent, ils changent de couleur, deviennent livides, jaunes de noirs qu'ils étoient auparavant, & que par conséquent l'opacité diminue de jour à autre, il arrive que ces mouches devien-

nent souvent moins opaques de jour en jour, s'éclaircissent dans le milieu & disparaissent enfin.

Si la concrétion est plus grande comme dans le cas de *Boerhaave*, à qui l'ombre parut tout à coup de la grosseur du poing, elle ne pourra point entièrement se résoudre, l'ombre diminuera à la vérité, mais le noyau subsistera, parce qu'il s'est endurci.

L'ame s'accoutumera si fort à cette espèce de vision, qu'elle n'en fera presque plus affectée au bout de quelques années, à moins que le principe ne se renouvelle si bien que quand même le principe du mal subsisteroit, la mouche disparaîtra entièrement, comme il est aisé de s'en convaincre par l'expérience suivante.

Tous les Anatomistes savent que le nerf optique s'insère dans le globe de l'œil du côté de l'angle interne, & non point dans le pôle optique; on fait aussi que la moelle du nerf se referme dans cet endroit au point que son diamètre n'a que la largeur d'une demi-ligne, & forme un petit espace rond qu'on appelle l'ouverture de la

choroïde , & c'est dans cet endroit que se fait la vision , suivant ceux qui , comme *Mariote*, *Le Cat*, *Bernouilli*, regardent la choroïde comme l'organe immédiat de la vue. On fait de plus que l'artere appelée centrale placée dans l'axe du nerf optique pénètre dans l'œil , & distribue une infinité de petits rameaux derriere la rétine : comme le tronc de cette artere centrale n'est point l'organe de la vue, les rayons qui tombent dessus ne doivent représenter aucun objet , & l'effet sera par conséquent le même que celui que *Mariote* attribue à l'ouverture de la choroïde. Le voici.

Que l'on applique sur une muraille blanche à la hauteur de l'œil un morceau de papier noir de la largeur d'un pouce ; & à la même hauteur , mais à dix-huit pouces de distance , un autre morceau de papier bleu de dix pouces de diametre. Cela fait , que l'on ferme l'œil gauche , si le papier bleu est à droite , & que l'on s'éloigne de trois pieds du papier noir , en le regardant fixement de l'œil droit. Alors l'œil , qui en s'éloignant , voyoit les deux morceaux de papier , ne verra plus le

bleu , & n'appercevra plus que la muraille blanche. M. *Gauteron* , & après lui , Mrs. *Bernoulli* & *Le Cat* , ont réitéré la même expérience de plusieurs manieres , mais qui reviennent toutes au même.

Lorsque l'œil est éloigné autant qu'il le faut , pour que le cône de lumiere qui part du papier bleu & qui se renverse dans l'œil , tombe sur le trou de la choroïde , ou sur l'artere centrale du nerf optique , le papier bleu disparoît ; mais on n'apperceoit aucune ombre à sa place , ni sur la muraille , quoique l'autre œil soit ouvert & fixe , parce que nous sommes accoutumés à cette ombre dès notre naissance , & qu'elle ne fait aucune impression sur nous. Par exemple , l'habitude est cause que nous n'appercevons point les pulsations des arteres qui sont dans les oreilles , à moins qu'elles n'augmentent à un point considérable , que nous ne sentons point le poids de notre corps , si ce n'est lorsque nous sommes affoiblis , & à la place de cette ombre , nous voyons une muraille blanche , & en voici la raison.

Que l'on place à côté l'un de l'autre deux corps, l'un blanc & l'autre noir; si on les regarde d'un seul œil d'une distance considérable, le blanc paroîtra plus gros, & au cas qu'un corps opaque s'approche du noir, le blanc paroîtra s'éloigner. *Voyez l'Optique du P. De Chales. pag. 37. 1. 1.*

Celui qui a la berlue, n'a qu'à se servir d'une *lunette à cataracte*, d'une *loupe*, ou d'une *biloupe*, la mouche disparaîtra, parce que les rayons devenant plus forts par leur réunion, agiront sur la rétine à travers la goutte de sang, & il n'appercevra aucune ombre.

La méthode curative que les Anciens ont employée, est inutile & même nuisible. Ils employoient divers collyres innocens, tels que le sang de pigeon, le vin chaud, la vapeur de l'eau-de-vie; ou âcres, comme l'infusion de fenouil, de rhue, le suc d'éclaire, d'euphrase, le fiel de divers animaux, pour résoudre la concrétion qu'ils supposoient par une fausse théorie se former dans la cornée ou dans l'humeur aqueuse. Dans le premier cas, la curation étoit inutile, dans le second nuisi-

ble ; & les remedes ne pouvoient point détruire le principe du mal.

Lorsque le sang s'épanche dans la rétine , cela vient pour l'ordinaire de ce qu'elle a été offensée par la trop grande ardeur du soleil , comme dans le cas de *Boerhaave* , ou de ce que la fièvre oblige le sang à se porter avec impétuosité dans les vaisseaux capillaires , ainsi qu'il arrive aux phrénétiques , lorsque la nature ne peut leur procurer un saignement de nez , ou de la pléthore , laquelle est occasionnée par la suppression des menstrues & du flux hémorroïdal , sur-tout si la rétine se trouve affoiblie ou comme enflammée par l'étude , l'usage trop assidu du microscope ou des telescopes , comme il arrive aux Astronomes qui observent les éclipses sans se servir de verres noircis ou colorés. Dans ces cas 1°. il faut saigner jusqu'à deux fois le malade du bras , du pied ou de la jugulaire ; 2°. si le mal est occasionné par l'ardeur du soleil , on baignera l'œil matin & soir à plusieurs reprises avec de l'eau froide (*Boerhaave* s'est très-bien trouvé de ce remede) ; l'on fera prendre plusieurs bains au malade , si le

mal est causé par une lecture trop assidue, pour diminuer la sensibilité de la rétine qui est ordinairement très-grande; 3°. si la pléthore s'y joint, il usera d'un régime léger, & de remèdes propres à rappeler les menstrues & le flux hémorroïdal. Les phrénétiques sont délivrés de ces phantomes par un saignement de nez.

2. *Suffusio reticularis*; Berlue réticulaire. L.

Dans cette espece, les malades s'imaginent voir devant leurs yeux des ombres minces & rameuses entrelacées en forme de filets, qu'ils comparent aux toiles d'araignées, à de la laine cardée & à autres pareils objets.

On ne peut mieux s'instruire de sa théorie que par l'expérience suivante, que chacun est à portée de faire. Si l'on s'assied dans un cabinet étroit, éclairé par une grande lumière réfléchie, & non point directement par celle du soleil vis-à-vis d'une muraille blanche bien éclairée, à la distance d'environ un pied, si l'on jette la vue dessus, en retenant de temps en temps son haleine, on appercevra, si je ne me trompe, sur la

la muraille opposée à la fenêtre , une espece d'ombre en forme de rets , laquelle paroît & disparoît par intervalles ; je veux dire , qu'il s'obscurcit dans le temps que les arteres battent , & reparoît après que leur battement a cessé. Il s'appercevra de plus que les fils de ce rets ont environ deux lignes de diametre , & que leurs extrémités sont moins obscures que l'axe.

Il est aisé de conclure de cette expérience , pour peu qu'on y fasse attention , que les filamens de ce rets sont dans la rétine , que les arteres sont plus visibles que les veines , quoique celles-ci soient beaucoup plus grosses , & que par conséquent il y a tout lieu de croire qu'il n'y a point de petites veines dans la rétine , vu qu'il n'y a point de filament qui n'ait un battement. Il s'ensuit encore que le rets s'obscurcit dans le temps que les arteres battent , & reparoît après que leur battement a cessé , quoiqu'elles soient encore pleines de sang , pourvu qu'elles ne soient point gonflées ; enfin qu'on ne les apperçoit point lorsqu'elles ne battent point , je veux dire , que l'ombre qu'elles

forment sur la rétine est insensible.

Il est aisé d'après cette expérience & d'après la théorie de la suffusion myode, de découvrir la cause de cette apparence. Les arteres de la tête s'enflent lorsque nous retenons notre haleine, & les artérioles de la rétine, qui sont entretissues de fibrilles nerveuses, interceptent la lumière qui deyroit tomber dessus, & c'est ce qui produit ces rets ombragé. Ce sont elles qui forment ce filet sur la rétine, & qui plus est dans celles des brebis; elles forment des anneaux concentriques avec la couronne ciliaire. Leur image est septante-sept fois plus grande que l'objet; & puisque les filamens de l'image ont environ deux lignes de diametre, il s'ensuit que celui des artérioles doit être d'environ un neuvieme de ligne.

Cette expérience m'a réussi, parce que j'ai la rétine extrêmement sensible, & elle est généralement telle dans ceux qui sont sujets à cette espece de berlue de même qu'à la myode; & ce qui fait qu'on voit ces apparences dans ces circonstances, est que la muraille étant très-éclairée, & agissant plus fortement sur la rétine, elle apperçoit plus aisé-

ment la différence qu'il y a entre les endroits éclairés & ceux qui ne le sont point , de sorte qu'il n'est pas étonnant que ceux qui ont la vue bonne & qui ne se trouvent point dans ces circonstances , ne soient point affectés de cette berlue. De là vient encore que ceux qui l'ont , ne voient ces filamens qu'en plein midi , ou lorsqu'ils regardent le ciel ou des objets blancs.

Ceux-là se trompent étrangement , qui supposent ces filamens dans le cristallin , ou dans la cornée & l'humeur aqueuse , & qui avancent dans l'histoire qu'ils donnent de cette maladie , que ces filamens changent de place , lors même que l'œil est immobile , ainsi que *La Hire* l'a prétendu lui-même , vu que la même chose arrive dans l'autre variété , qui a son siege ailleurs , je veux dire , dans la berlue étincelante ou rayonnante.

La berlue réticulaire est passagere ou permanente : la premiere provient de l'engorgement des artérioles de la rétine ; la seconde d'une erreur de lieu , ou de ce que le sang se porte dans les vaisseaux lymphatiques ou séreux de la ré-

tine. On ne doit pas croire au reste, qu'un engorgement purement lymphatique fuffise pour produire ce phénomène, vu que les artérioles ne peignent aucune ombre dans leur systole dans ceux qui ont les yeux sains.

La méthode curative paroît être la même que celle de la berlue myode; je veux dire, qu'elle consiste à détourner le sang des parties supérieures, & à diminuer l'extrême sensibilité de la rétine. Les remedes propres pour cet effet sont la saignée, une nourriture douce & humectante, les lavemens, les bains réitérés, l'abstinence de l'étude, de l'usage des microscopes, la fuite du trop grand jour & l'attention à ne point considérer trop fréquemment des petits objets. C'est à quoi doivent surtout prendre garde les metteurs en œuvre, les Brodeurs, les Graveurs, les Vitriers, les Ecrivains, les Copistes, les Gens d'étude. Comme leur état les rend plus sujets que les autres à cette maladie, il leur convient de se servir de *conserves*, ou même de verres plans colorés de vert, de bleu ou de jaune, pour affoiblir le trop grand éclat de la

lumiere, de ne recevoir le jour que de côté lorsqu'ils lisent ou qu'ils écrivent, ou de le modérer par les moyens qu'on emploie ordinairement, pour diminuer la sensibilité de la rétine.

3. *Suffusio scintillans*, appelée *marmaryge* par Hippocrate, & par quelques-uns *marmaryges*; en Latin *splendores* & *fulgura*; en François, *berlue étincelante* ou *rayonnante*. L.

Il y a trois variétés de cette espece & même plus; mais les unes sont passageres, & ne sont que la suite d'autres genres, de sorte qu'elles ne constituent point une espece de berlue à part; mais il y en a une de constante, & qui est proprement ce qu'on appelle berlue étincelante.

Entre les passageres est la berlue rayonnante (*suffusio radians*), laquelle differe des autres par son siege, ses symptomes & sa cure. Dans celle-ci, lorsque nous regardons un objet lumineux, une lampe, par exemple, il nous paroît qu'il en sort de longs rayons par en haut & par en bas, l'objet se multiplie même souvent; il nous paroît large, rond, & entouré d'autres rayons

plus courts. Ce symptome est familier à toutes les personnes qui se portent bien. Si elles regardent la nuit un flambeau éloigné de plusieurs toises en clignant les yeux, & qu'elles panchent la tête en arriere, les rayons inférieurs disparoissent; si elles la tiennent droite, ceux d'en haut se dissipent, & si elles ouvrent entièrement les yeux, elles n'en voient point du tout.

Pour comprendre la raison de ce phénomène, il est bon d'observer 1^o. que la cornée est continuellement humectée par l'humeur lacrymale, laquelle vient en partie de la glande lacrymale, & partie de l'humeur aqueuse qui suinte par les pores de la cornée; 2^o. que lorsqu'on cligne les yeux, cette humeur coule entre le bord des paupieres qui est en talus & la cornée, entre lesquelles il reste un petit espace de figure triangulaire; 3^o. que l'eau qui s'attache aux paupieres dans cet endroit, forme une vessie, dont une partie couvre la cornée transparente lorsqu'on cligne les yeux, au moyen de quoi les rayons qui partent du flambeau & qui tombent sur la superficie convexe de cette goutte d'eau.

y souffrent une réfraction, qui les oblige à se détourner, non point vers l'axe optique, mais vers le haut de la rétine, lorsqu'il s'agit de la paupière supérieure, ou vers le bas, lorsqu'il est question de l'inférieure, & c'est ce qui fait que l'image de la flamme qui se peint dans le pôle optique, diffère de l'image des rayons, dont les uns se peignent dans le haut, & les autres dans le bas de la rétine, & se réunissent à la flamme même dans la cornée & dans la rétine. Lorsqu'on baisse la tête, ou qu'on étend la main, on intercepte les rayons qui tombent sur la paupière supérieure, de sorte que ceux qui se peignent dans le haut de la rétine, représentent les rayons qui partent du bas du flambeau; comme au contraire lorsqu'on leve la tête & qu'on la renverse en arrière, les rayons qui tombent sur la paupière inférieure, ne pénètrent point dans l'œil, & l'image de ceux qui sortoient du haut de la flamme disparoissent. Lorsqu'on ouvre les paupières, il n'y a point de globe aqueux dans lequel les rayons puissent souffrir une réfraction, & c'est ce qui fait qu'on n'en voit aucun.

Lorsque le flambeau est placé dans un grand éloignement, tous les hommes sont myopes à son égard ; car les rayons qu'il envoie étant presque parallèles, se réunissent plutôt derrière le cristallin, suivant les lois de la dioptrique. Si donc un homme est naturellement myope, l'image du flambeau sera beaucoup plus confuse, comme cela paroît par la théorie de l'amblyopie des objets éloignés, ou de la myopie ; & l'on comprendra par cette même théorie, d'où vient que la flamme, qui est de figure pyramidale, étant vue dans l'éloignement, paroît circulaire, plus grande que lorsqu'elle est proche, & entourée de rayons, dont la raison est, que le cône de lumière qu'elle envoie dans l'œil & qui est renversé, après que ses rayons se sont croisés derrière le cristallin, ne représente pas un point, mais une tache sur la rétine.

Cette berlue étincelante est un symptôme du larmolement, de l'ophtalmie humide & de l'amblyopie, dans laquelle la rétine est extrêmement sensible. Car, comme ces affections sont accompagnées d'un larmolement continuel, non

seulement on apperçoit ces sortes de rayons lorsqu'on regarde un flambeau, les étoiles, &c. mais même l'image d'un objet nous paroît trouble & confuse à cause des réfractions qu'occasionnent les gouttes d'eau répandues sur la cornée & sur les cils, comme chacun peut l'avoir éprouvé en pleurant. A l'égard de la raison pour laquelle le flambeau paroît se multiplier, je l'examinerai à l'article de la berlue multipliante.

Sa cure est fondée sur celle de l'épiphore & de l'ophtalmie humide, qui sont les principaux symptomes; car les larmes ne sont pas plutôt essuyées que la berlue rayonnante disparoît.

L'autre espece de berlue passagere est celle qu'on appelle *éclatante* ou *resplendissante*, & elle dépend ou d'un principe externe, comme d'un coup dans l'œil; ou interne, comme d'une céphalalgie, d'un vertige, d'une phrénésie, d'une épilepsie, &c.

Tout le monde fait que lorsqu'on se presse l'œil de côté avec le doigt, on apperçoit de l'autre côté, même dans les tenebres, une lumière vive, uni-

forme , demi-circulaire , qui disparoit dès que la pression cesse ; que lorsqu'on reçoit un coup dans l'œil , on voit une lumière très-vive dont les rayons se répandent sur tout l'organe , & la même chose arrive lorsqu'on se mouche un peu fort ou qu'on étternue.

Voici ce que j'ai éprouvé plusieurs fois moi-même. Toutes les fois qu'il me prend une céphalalgie , ou parce que le temps est au midi , ou à l'occasion d'une pléthore , elle est précédée pendant quelques minutes d'une berlue étincelante. Je vois pendant sept à huit minutes , lors même que j'ai les yeux fermés , des lignes luisantes comme du feu qui se coupent à angles aigus , dont plusieurs sont courbes , paralleles & forment un demi-cercle. Ce qu'il y a de singulier dans ces lignes est le tremblement continuel dont elles sont agitées , & qui est plus fréquent que la pulsation des arteres ; ces arcs étincellent tour à tour , le cercle qu'ils forment est un peu plus grand que le contour de l'œil , & du moment que ce phénomène cesse , le mal de tête me prend.

Pour comprendre la raison de ce

phénomene, il est à propos d'observer,
1^o. que l'œil est composé de quantité
de filamens nerveux, dont le nombre,
eu égard à la grosseur de la partie, est
dix fois plus grand que dans aucun au-
tre organe, quand même on n'auroit
égard qu'au nerf optique, & qu'on ne
feroit aucune attention aux autres pai-
res de nerfs qui s'y rendent; 2^o. Il y
a toute apparence que le fluide ner-
veux est une vapeur imprégnée d'un
fluide électrique, lequel est plus abon-
dant dans l'œil, que dans aucune autre
partie de même volume; 3^o. que le
fluide électrique reluit dans les yeux,
sans aucun frottement, dans les ani-
maux qui ont beaucoup d'électricité,
les chats, par exemple, dont le poil
jette des étincelles en hiver lorsqu'on
le frotte, ce qui donne lieu de croire
que leurs yeux jettent la nuit autant de
lumière qu'il le faut pour les éclairer.
Ce fluide est beaucoup moins actif
dans l'homme, & n'étincelle qu'au
moyen d'un coup ou du frottement.
Il est bon cependant de remarquer
avec M. *Dufay*, que cette vertu élec-
trique, de même que la lumière qui

est dans les yeux des chats, se perdent dès que l'animal est mort. 4°. Tous les filamens nerveux de la rétine, lorsqu'ils sont arrivés à l'*orbicule ciliaire*, forment, à ce que prétend *Winslow*, une tunique qui enveloppe par devant le corps vitré, & forme avec l'autre tunique, qui enveloppe le cristallin & avec les fibres ciliaires, ce qu'on appelle la couronne ciliaire. Cette couronne se termine par un anneau celluleux, vuide, que *Petit* a découvert, lequel a la forme d'un petit intestin distingué par des valvules, lequel entoure le cristallin, & qu'on nomme en François *canal godronné*. On le découvre aisément par l'insufflation, & il n'a aucune communication avec la capsule du cristallin, que l'on peut pareillement découvrir par le même moyen. 5°. Ce canal godronné n'a d'autre usage, à ce qu'il paroît, que d'élever en forme de bourlet demi-circulaire les fibres ciliaires qui sont dessus, afin qu'elles puissent en se contractant pousser en dehors le cristallin, & rendre dans certains cas la vision plus distincte; car si l'œil étoit le même dans les ani-

maux vivans, que dans ceux qui sont morts, quant à l'éloignement du cristallin de la rétine & de la cornée, on ne pourroit voir distinctement les objets, soit proches ou éloignés, sans le secours de lunettes convexes, comme il est aisé de le prouver par la dioptrique.

Il y a donc toute apparence que le canal de *Petit* se gonfle toutes les fois que nous voulons voir distinctement un objet; mais qui est-ce qui peut gonfler un canal, dans lequel on ne trouve rien après la mort, où des milliers de tubes nerveux se rendent, & qui sont remplis d'un fluide électrique, si ce n'est le fluide électrique dont on vient de parler?

S'il n'y avoit point d'air dans la cavité intérieure de l'oreille, on ne pourroit entendre aucun son, vu que le son n'est produit que par les vibrations de l'air, & que c'est la différence des vibrations qui fait la différence des sons. De même il y a lieu de croire qu'on ne verroit ni lumière ni couleurs, s'il n'y avoit dans les yeux une matière lumineuse brillante & étincelante, dont les rayons, par leurs différentes réfrangi-

bilités, constituent les couleurs. Mais comme la matiere qui produit les sons n'agit qu'à l'aide des vibrations qu'elle reçoit, de même la matiere lumineuse dont on vient de parler ne se développe qu'au moyen de celles qui lui sont imprimées, & comme chaque ton est produit par un nombre déterminé de vibrations dans un tems donné, de même chaque couleur dépend d'un nombre déterminé de vibrations, à ce que croient MM. *De Mairan, Euler, &c.*

S'il falloit des autorités pour prouver ma these, j'aurois pour moi, non seulement les Poètes, chez qui les mots de lumieres & d'yeux sont synonymes, mais même des Philosophes très-respectables. Ecoutons là-dessus Aristote : *Lumen oculi quasi portitor, qui species ab extimo lumine ad intimum animæ traducit.* Platon dit : *Postea quàm in vultu luciferos oculos insculpsere (Dii) lumen illis igneum accendere.* Galien, dans son livre de l'usage des parties, dit avoir écrit un livre sur l'esprit visif, qu'il croit être éthéré & lucide ou lumineux. Quantité de personnes ont eu les yeux faits d façon qu'ils jettoient de la lu-

miere en pleine nuit, de maniere qu'ils voyoient les objets. De ce nombre ont été Caius Marius, Auguste, Octavien, Tibere, tous les Albains, au rapport de *Pline*; Asclepiodore, suivant *Photius*. Coelius Rodiginus, Cardan, Jules César, Scaliger, Fromond, Théodore, Beze assurent qu'ils lisoient dans l'obscurité à la faveur de la lumiere qui sortoit de leurs yeux, & M. *De Mairan* dit que la même chose lui est arrivée.

Rien n'est plus ordinaire que ce phénomène chez les malades. Il y a quantité de personnes qui voient de la lumiere lorsqu'elles se réveillent en sursaut. *Th. Bartholin* assure que cela lui étoit ordinaire, & *Galien* dit avoir observé la même chose dans un de ses malades. Il y a des gens à qui les yeux étincellent lorsqu'ils sont agités de quelque passion, au point que les assistans en voient sortir de la lumiere, témoin ce que l'Auteur du livre d'Esther rapporte d'Assuerus, & ce que dit Ovide en parlant de la colere. *Oculis quoque pupula duplex fulminat, & geminum lumen ab orbe redit*. Mamertin prétend que les yeux de l'Empereur Julien étin-

celoient lorsqu'il se trouvoit dans le fort d'un combat. Les chats ont les yeux extrêmement étincelans lorsqu'ils sont en chaleur , ce qui leur arrive dans le mois de Février , qui est le temps où la vertu électrique est dans toute sa force.

Pour revenir à mon sujet , il y a toute apparence que la lumière dont je viens de parler n'est point produite par la simple vibration des fibres nerveuses des yeux , rien n'en étant moins susceptible que les fibres nerveuses , & n'y ayant rien de plus mou & de plus flasque que la rétine , qui est flasque & pulpeuse. D'où peut donc venir cette lumière , sinon de l'impétuosité avec laquelle le fluide électrique se porte dans le canal de *Petit* , ce qui arrive dans la toux , l'épilepsie , l'éternuement , la phrénésie , lorsqu'on reçoit un coup dans l'œil , qu'on le frotte , ou qu'on le presse.

Mais d'où vient la figure circulaire de cette lumière que j'ai décrite , & que *Cælius Aurelianus* a observée , lorsqu'il dit en parlant de l'épilepsie , que les malades voient des cercles de feu dans leurs

yeux, *circulos igneis circumferri oculis sentiunt ægrotantes*, & au sujet de laquelle *Hippocrate*, dans les *Coaques*, dit en parlant des épileptiques, *que ceux à qui les yeux étincellent par la convulsion dont ils sont agités, sont dans le délire, & restent long-temps malades* ? Je ne vois point ce qui peut faire prendre aux rayons cette forme circulaire, si ce n'est le canal de *Petit*, dont la figure approche assez de celle de cette lumière. A l'égard du mouvement tremblotant des arcs lumineux, il en suppose un tout-à-fait semblable dans le cristallin, ou dans les fibres musculuses de la couronne ciliaire qui le font mouvoir. Les cils & les paupieres sont sujets à un pareil tremblement dans la fouris, (*nystagmus*), & *Mauchart* appelle *hyppus* celui de l'uvée.

Voici enfin en quoi consiste la *berlue étincelante* permanente. Lorsque le malade est au grand jour, sur-tout s'il est presbyte, quoique la même chose arrive à ceux qui ont les yeux nets, il voit continuellement devant ses yeux des points luisans, qui ne voltigent point de côté & d'autre, & qui ne changent

point de place , comme *La Hire* , & après lui *Boerhaave* , l'ont prétendu , mais qui , lorsqu'on tient l'œil immobile , descendent continuellement en forme d'une pluie d'or épaisse , dans telle position que l'on tienne la tête , droite , ou penchée de côté. J'ai été sujet à cet accident des années entières , & je l'ai observé dans d'autres qui étudioient la nuit , aussi bien que dans un malade dans qui ce symptome duroit depuis plusieurs années , ce qui l'avoit presque jeté dans la mélancolie.

Les Auteurs prétendent que ces mêmes personnes voient des stries luisantes , sinueuses , quelquefois rameuses , luisantes dans le milieu , ombragées dans leurs bords , ce que plusieurs regardent comme une berlue réticulaire vague : mais cela n'est point ; car dans la berlue réticulaire les flamens ne changent point de place , & sont plus obscurs dans leur axe que dans leurs bords ; au lieu que c'est tout le contraire dans l'espece de berlue dont parle M. de *La Hire*.

Après avoir long-temps réfléchi sur ce phénomène , je n'ai point trouvé de

théorie plus propre à expliquer cette espece que celle de M. *Desmours* ; la voici : 1°. il suinte continuellement par les pores de la cornée, que *Winslow* a observé, une eau destinée à l'humecter, & qui continue même à couler dans les sujets qui viennent de mourir, à cause de l'élasticité du globe. Cette humeur forme une pellicule qui ternit l'éclat de la cornée ; & comme elle ne se renouvelle point, le globe qui étoit auparavant ferme se ramollit. 2°. Ces petites gouttes s'amassent sur la superficie de la cornée, en forme de petites lentilles sphériques. 3°. Si donc la rétine est sensible, elles doivent produire le même effet que lorsqu'on regarde un objet à travers un verre godroné ; je veux dire, qu'on doit voir autant de points lucides ou diaphanes, qu'il y a de gouttes demi-sphériques. 4°. Ces petites gouttes descendent continuellement à cause de la convexité de la cornée, & forment comme une espece de pluie luisante, dont l'image parcourt la rétine de haut en bas ; tels sont les phénomènes que j'ai observés.

Si ces gouttes sont abondantes &

forment de petits ruisseaux, il est aisé de concevoir qu'elles composeront différens rameaux, & qu'elles produiront le même effet que ces verres striés, qui ne sont d'aucun usage ni pour l'Astronomie ni pour l'Optique, & que la lumière sera beaucoup plus forte dans l'axe que sur les bords. Il se formera donc sur la rétine l'image d'un filet, dans l'axe duquel les filamens seront plus éclairés que dans les bords, & dont l'ordre & la situation changeront aisément, ce qui n'arrive point dans la berlue réticulaire.

Je ne puis croire avec *La Hire* & *Boerhaave* que cette maladie ait son principe dans l'humeur aqueuse ; car si cela étoit, il seroit difficile d'expliquer comment cette pluie descend dans les différentes situations où la tête peut se trouver. A l'égard de la cure, elle se réduit à diminuer la trop grande sensibilité de la rétine, qui seule occasionne ces phénomènes, & à dissiper la mélancolie qui les exagere.

M. *Coulas*, Médecin, très-illustre membre de la Soc. Royale des Sciences de Montpellier, a observé que la

berlue , appelée *danaës* , avoit principalement lieu pendant l'usage de l'extrait de jusquiame blanche , & qu'elle se dissipoit quand on cessoit d'en user.

4. *Suffusio colorans* ; Berlue colorante. B.

C'est celle qui teint les objets d'autres couleurs que celles qui leur sont propres , à l'exception du blanc & du noir , qu'on ne met point au nombre des couleurs. Il y a sept couleurs ; savoir , le rouge , l'oranger , le jaune , le vert , le bleu , le bleu foncé & le violet. Le rouge est produit par les rayons qui ne sont point réfrangibles , tout au contraire du violet , qui réside dans ceux qui sont susceptibles d'une grande réfrangibilité. Les molécules de l'air ou de la lumière qui constituent le rouge , sont très-denses ; celles qui produisent le violet , ne le sont point ; toutes sont parfaitement élastiques , sphériques , & d'une petitesse infinie. Le nombre des vibrations qu'elles font dans un temps donné , est réciproque à leur diamètre , & c'est en cela que consistent le ton , & par conséquent la couleur , qui est propre & inhé-

rente à chacune. Et comme le ton déterminé, qui est transmis dans l'intérieur de l'oreille par l'air de dehors, dépend de la consonnance qui regne entre les molécules du même ordre ; de même les couleurs se transmettent à l'ame par l'entremise de la lumière contenue dans l'œil, de même que par celle des filamens nerveux. *Voyez* la Dissertation que M. *Euler* a donnée là-dessus dans les Mémoires de Berlin, année 1754.

Lorsqu'on touche la corde d'un instrument, on entend après que le son principal est affoibli, ses sons harmoniques, savoir la tierce, la quinte, &c. & de même lorsque l'œil est frappé d'une lumière vive, telle que celle du soleil que l'on regarde en face, on aperçoit successivement les couleurs que la lumière contient, & qui étoient auparavant confondues ; savoir, le rouge, le jaune, le vert, le bleu, le violet ; de manière que de quelque côté qu'on jette la vue, on aperçoit de grandes taches rondes sur la muraille & sur le papier blanc.

Que si les corps que l'on regarde se

trouvent déjà colorés, la combinaison de ces différentes couleurs en produira d'autres; par exemple, le mélange du bleu & du jaune produira le vert; celui du bleu & du rouge, le pourpre, &c.

La même chose arrive à l'égard de tous les corps qui ne sont point teints de couleurs prismatiques ou pures. Si on les regarde à travers un prisme triangulaire, ou à travers le limbe d'une lentille, leurs bords paroissent tantôt bleus, tantôt rouges, ainsi qu'on peut s'en convaincre par une expérience vulgaire. Le cristallin produit le même effet dans l'œil, lorsque son limbe rompt la lumière à cause de la trop grande dilatation de la prunelle. Les Astronomes éprouvent la même chose, lorsqu'ils n'ont pas soin de placer le verre oculaire à une distance convenable de l'objectif, lors sur-tout que l'ouverture du diaphragme est trop grande.

Lorsque la lumière tombe sur une lentille dont les deux surfaces sont sphériques, comme les rayons rouges sont moins réfrangibles que les violets d'une septante-septième partie, le foyer ne

forme pas un point unique, mais un axe le long duquel les rayons violets se réunissent plus promptement que les rouges; d'où il suit que le cristallin avoit la même figure, les couleurs se sépareroient dans l'œil & troubleroient la vision, comme il arrive dans les télescopes; mais le Créateur, dont la sagesse est infinie, a prévenu cet inconvénient par les moyens que voici. 1°. il a donné à la cornée & au cristallin une convexité hyperbolique, ce qu'aucun Artiste n'a encore pu faire à l'égard des verres, parce que le propre de cette figure est de réunir les rayons dans un seul & même point; 2°. il a construit la prunelle de façon que l'ouverture de son diaphragme intercepte les rayons qui tomberoient sur le limbe du cristallin, & cela dans la proportion la plus exacte que les Astronomes aient pu trouver; 3°. il a enfermé le cristallin dans l'humeur aqueuse ou vitrée, qui a la même densité que l'eau; ce qui, suivant Mrs. *Newton* & *Euler*, est le meilleur moyen dont on puisse se servir pour empêcher que l'image ne soit colorée. Voyez les Mémoires de l'Académie de Berlin, pour l'année 1747. Si

Si l'on prend la peine d'examiner les découvertes les plus rares des Philosophes & des Artistes modernes, on n'en trouvera aucune que le Créateur n'ait mise en usage dans la structure du corps humain; & plus on sera versé dans les sciences, & plus on découvrira dans les ouvrages de Dieu les principes les plus vrais & les plus sublimes des Sciences Mathématiques & des Arts.

Il ne faut qu'une goutte de sang épanchée dans la rétine, pour intercepter la lumière, & pour produire un phantôme noir ou obscur. Si le sang est délayé, & qu'il donne passage aux rayons rouges, la tache paroîtra rouge au malade, de même que s'il voyoit les objets à travers d'un verre coloré de rouge.

La lumière de la chandelle jaunit, & de là vient qu'elle fait paroître jaunes les objets qui sont blancs, verts ceux qui sont bleus, & blancs ceux qui sont jaunes.

Ceux qui lisent trop long-temps au soleil, voient les caracteres d'un rouge vif; & s'ils regardent la neige pendant que le soleil luit à l'ombre d'un arbre, elle leur paroît bleuâtre.

Les personnes qui ont les yeux atteints de la jaunisse, ne voient pas pour cela les objets jaunes; ils leur paroissent seulement moins éclairés, parce que leurs yeux ne sont pas affectés tout-à-coup de cette couleur; mais dans la suite les objets perdent peu-à-peu leur couleur naturelle, se teignent de jaune, & l'habitude fait qu'ils paroissent conserver leur couleur naturelle, excepté qu'elle nous semble plus foible. Si les yeux devenoient jaunes tout-à-coup, tous les objets nous paroîtroient jaunes; mais au bout de quelque temps l'habitude feroit que nous ne nous en appercevrions plus.

Valsalve a connu un homme qui s'imaginait continuellement voir des Palais parfaitement bien ornés & colorés, ce qui vient sans doute de ce qu'il avoit une berlue réticulaire compliquée d'une berlue colorante, je veux dire, de ce que la prunelle étoit trop ouverte en égard au cristallin, ce qui étoit cause que ses yeux faisoient l'office d'un prisme triangulaire, & teignoient les objets des mêmes couleurs que celles de l'iris.

5. *Suffusio metamorphosis.* B.

La métamorphose n'est autre chose qu'un changement de figure : la figure est ce qui limite l'étendue ; & ces limites changent, lorsque la situation, la proportion, le nombre, la grandeur des parties changent par addition, soustraction, transport, &c. Voyons donc d'abord les changemens qui arrivent dans les images des objets par rapport à la grandeur, la situation, &c. pour mieux comprendre comment se fait cette métamorphose, qui est une espece particuliere de berlue.

La grandeur apparente des objets est 1°. comme l'angle visuel formé par les rayons qui rasent les extrémités de l'objet, & qui aboutissent à l'œil, lorsque la vision ne se fait que d'un œil, & comme l'angle formé par les axes optiques qui rasent ces mêmes extrémités de l'objet ; car l'angle qui se forme dans l'œil & qui mesure l'image, sert à déterminer exactement la grandeur apparente de l'objet ; 2°. plus l'objet est éloigné, plus il nous paroît grand sous le même angle visuel, de maniere que le jugement que nous portons de la distance de l'objet, change sa grandeur

apparente. La grandeur apparente des objets change, tant dans la vue distincte, que dans la confuse ou dans l'amblyopie; dans la première, si l'on se sert d'un verre concave ou biconcave, les objets nous paroîtront plus petits & plus distincts; la même chose arrivera, quand même on ne se serviroit point de lunettes concaves, si la prunelle vient à se resserrer à notre insu. Par exemple, M. *Le Cat* rapporte qu'ayant été subitement saisi de froid, tous les objets lui parurent être devenus plus petits; mais pour l'ordinaire on ne s'aperçoit point de cette diminution lorsqu'elle est générale.

Par une raison contraire, si la cornée se bombe davantage, quand même la prunelle se dilateroit, les objets nous paroîtront plus grands.

Cette augmentation dans la grandeur des objets a sur-tout lieu dans l'amblyopie; car comme les myopes voient les objets par l'entremise d'une image confuse, mais beaucoup plus grande que ne la voient ceux qui ont la vue perçante, le cône optique qui se termine entre le cristallin & la rétine, se

dilate de nouveau après être arrivé à celle-ci, & c'est ce qui fait qu'ils voient les objets plus grands. Par exemple, lorsqu'un myope regarde de loin une chandelle allumée, sa flamme lui paroît fort grande & de figure circulaire. La même chose arrive aux presbytes, dans lesquels le cône optique s'étend au-delà de la rétine, ce qui fait que celle-ci paroît couverte d'une grande tache. Par exemple, une aiguille placée près de l'œil, ce qui est une distance eu égard à laquelle tous les hommes sont presbytes, paroît quatre fois plus grosse qu'elle ne l'est effectivement, parce que les rayons souffrent derrière l'inflexion que *Newton* a découverte, & que l'angle qu'ils forment est plus grand.

Ceux qui regardent fixement un objet qui est proche, voient confusément les objets éloignés, & réciproquement lorsqu'ils regardent ceux-ci, ils voient confusément ceux qui sont près d'eux : ils sont donc presbytes ou myopes à leur égard, & un même objet leur paroît de différente grandeur. Par exemple, si l'on regarde un clocher éloigné avec un fil d'archal devant les yeux,

celui-ci paroîtra diaphane & très-gros ; si l'on fixe la vue sur celui-ci , le clocher nous paroît plus petit qu'auparavant.

Si l'on tend le fil d'archal horizontalement , & qu'on le fasse branler , le clocher & les montagnes qui sont dans l'éloignement nous paroîtront se mouvoir & sautiller , les rayons souffrant la même inflexion que lorsqu'ils sont rompus par le moyen d'une lentille. Lorsque nous regardons les passans à travers une vitre dont les carreaux sont remplis de nœuds , nous y appercevons des mouvemens circulaires , & quantité de figures irrégulieres qui nous étonnent.

S'il arrive donc que les deux côtés du cristallin ou de la cornée aient ce défaut , on verra la même métamorphose. Je connois un myope qui , toutes les fois qu'il regarde dans une certaine position les montagnes qui sont dans l'horizon , celles qui sont à sa droite lui paroissent inégales & tronquées. J'ai eu occasion de faire à ce sujet une observation singuliere , je veux dire , de pouvoir découvrir le fond de son œil , de même qu'on découvre celui d'un

chat plongé dans l'eau. M. *Le Fevre* ; Médecin à Uzez lui avoit donné un certain arcane , dont en mettant un demi-grain sur la cornée , la prunelle se dilatoit aussitôt à un point extraordinaire , de maniere qu'elle réfléchissoit la lumière qui donnoit au fond. N'ayant aperçu aucun vice dans la rétine , il me vint dans l'esprit que ce même phénomène pouvoit également avoir lieu dans tous les hommes , sur-tout dans les myopes , comme cela est arrivé dans l'expérience de *Mariotte*. Il n'est pas si facile de comprendre pourquoi cette femme hystérique dont parle *Marcel Donat* , qui avoit l'œil droit malade & affecté d'une berlue étincelante , voyoit du gauche tous les objets plus petits de moitié qu'ils n'étoient. Voyez *Bartholin de luce animal. pag. 41.*

Dans cette espece de berlue le changement des objets se fait par soustraction , & dans l'autre par addition. Par exemple , si l'on fixe un charbon ardent qui est dans la cendre , ou un charbon noir qui est au milieu du feu , & qu'on approche le doigt du cône optique qui part de l'objet , son côté paroîtra s'étendre ou s'allonger vers le doigt. Ceci

peut servir à expliquer l'observation de *Valsalve*, lequel rapporte qu'un homme voyoit les caracteres des livres qu'il lisoit de grandeur inégale, quoiqu'ils fussent parfaitement égaux.

Enfin, les objets paroissent changer de situation dans l'expérience suivante, & l'on peut en déduire le signe diagnostique, tant de la myopie que de la presbytie. Que l'on regarde deux chandelles allumées éloignées d'environ six pieds l'une de l'autre, leur flamme qui est de figure pyramidale, paroîtra fort grande & de figure circulaire. Si l'on approche peu-à-peu le doigt des rayons qui tombent dans l'œil du côté droit, on verra disparoître le côté droit ou gauche de la flamme; si c'est le droit, l'objet paroît renversé & l'homme est myope; si c'est le gauche, il est presbyte. Voyez la Hire, *des divers accidens de la vue*, dans les Mémoires de l'Acad. des Sciences; Le Cat, *traité de la vue*, &c.

Une femme dans des accès d'épilepsie, étoit non-seulement sujette à la vue double, mais il lui sembloit même voir des spectres hideux; tout lui paroissoit d'un vert bleuâtre: les objets exposés à la lumière lui sembloient être beau-

coup au-dessus de leur grandeur naturelle ; de sorte qu'une mouche lui paroïssoit avoir la grosseur d'une poule , & une poule celle d'un bœuf. Elle fut guérie de cette incommodité par l'usage du castoreum ; mais on ne put la délivrer du vertige qui lui faisoit appercevoir les objets verdâtres. *Journal de Médecine* , Novembre 1760.

6. *Suffusio dimidiatis objectis* , Abrah. Vater. *Dissert. de visus vitiiis* , 1723. Wittemberg.

L'Auteur rapporte trois cas de cette maladie , qu'il attribue gratuitement à la compression du cerveau , & à la dé-cussation des nerfs optiques , de sorte qu'on ne peut faire grand fond sur la théorie qu'il débite.

7. *Suffusio nutans*.

Un fameux Médecin de Narbonne , âgé de 80 ans , fut attaqué pendant quelques jours d'une berlue dans laquelle tous les objets lui paroïssent courbes , tortueux , & prêts à tomber. Tous les hommes qu'il rencontroit lui sembloient avoir le tronc & les jambes tortues , chancelans & sur le point de cheoir , si bien qu'il les avertissoit cha-

ritablement de prendre garde à eux, & s'efforçoit même de les soutenir pour prévenir leur chute. Cette affection se dissipa, mais sa vue s'obscurcit considérablement.

III. *DIPLOPIA*, Bévüe; *Suffusio multiplicans*; *Visus duplicatus*, Auctorum; *Double vue*.

C'est une hallucination dans laquelle les objets paroissent multipliés.

Ce symptôme est passager, & l'on peut se le procurer volontairement, soit que l'on regarde un objet d'un seul œil, ou de deux. Voici à ce sujet quelques expériences qui répandent beaucoup de jour sur la théorie de cette maladie.

Lorsqu'on se presse l'œil de côté avec le doigt en regardant un objet, on le voit double. Si l'on ferme presque les paupières, & qu'ayant l'œil humide, on regarde de loin un petit objet lumineux, un flambeau par exemple, les œtoptes, & sur-tout les myopes le voient multiplié une infinité de fois.

De même , si l'on fait à une carte avec une épingle deux petits trous , qui ne soient éloignés l'un de l'autre que du diamètre de la prunelle , & qu'après avoir fermé un œil , on regarde de l'autre à travers , ou la flamme d'une chandelle , ou un point noir marqué sur une muraille bien blanche , les points paroîtront cent fois plus grands qu'ils ne le sont , troubles , & comme s'ils se croisoient ; on verra dans l'intervalle qui est plus clair & dans le milieu deux points noirs de grosseur inégale. Que l'on éloigne la carte de l'œil jusqu'à ce qu'on n'apperçoive qu'un seul point ou qu'une seule flamme , ce qui n'arrive presque jamais à certains presbytes ; cette distance , si l'on en croit M. de *la Hire* , sera la juste portée de la vue de celui qui fait l'expérience , & elle est égale au demi-diamètre de la concavité que doivent avoir les lunettes des presbytes , & de la convexité de celles des myopes.

Si l'on éloigne davantage la carte , on verra l'objet double , & même triple , s'il y a trois trous , & les deux points noirs s'éloigneront à proportion que

la carte fera plus éloignée de l'œil.

Tant que l'objet n'est point assez éloigné pour pouvoir l'appercevoir distinctement, les deux images qui répondent à chaque trou, & qui tombent dans l'œil, ne se réunissent point dans la rétine, mais dans deux endroits différens, & n'ont point par conséquent le pôle optique pour centre; & c'est ce qui fait que l'image paroît double. Nous savons par un long usage, & par une espece de sentiment confus, qu'un même objet se peint deux fois dans le pôle optique, & qu'on ne peut le voir double quoiqu'on le regarde avec les deux yeux. Le pôle optique est cet espace circulaire qui est dans le fond de l'œil, & dont l'axe optique occupe le centre. Toutes les fois que nous considérons un objet avec les deux yeux, & qu'il n'y a point de vice dans les organes, nous tournons les yeux de façon que leurs axes se réunissent dans un seul point de l'objet, & nous savons par un long usage, & sur-tout par l'entremise du tact, que les deux images ne représentent qu'un seul objet, de manière que nous n'en voyons qu'un toutes les

fois que son image tombe sur le pôle optique. Lors , au contraire , que cette double image tombe dans le même œil , & n'aboutit point au pôle optique , l'objet nous paroît être dans deux différens endroits , & par conséquent double.

Si l'on couvre la surface d'un verre biconvexe avec un morceau de papier noir , auquel on a fait deux trous éloignés , & qu'on l'applique au trou d'une chambre obscure exposée au soleil , on appercevra deux images de cet astre au-delà de la lentille , excepté dans le point qui en est éloigné d'une distance égale à son demi-diametre ; je veux dire , dans le foyer de la lentille , où les deux images combinées ne représenteront qu'un seul objet ; & il arrive la même chose dans l'œil , que l'on peut regarder comme une lentille sphérique.

Si donc l'on ferme les paupieres de maniere que les interstices des cils forment tout autant de trous qui donnent passage à la lumiere , si l'homme est myope ou presbyte , & que l'objet lumineux se trouve au-delà ou en-deçà de la distance où il doit être pour

pouvoir le voir distinctement, on ne doit pas être surpris que l'objet soit répété jusqu'à trois, quatre ou cinq fois. Par exemple, le P. *De Chales* qui étoit myope, voyoit tous les hommes qu'il regardoit en face, avec cinq à six visages, qui lui paroissoient comme tout autant d'ombres placées sur la même ligne horizontale.

Si un homme a les yeux larmoyans ou chassieux, & que la matiere forme différentes lentilles aqueuses, ou convexes, ou concaves, les objets lui paroîtront multipliés; & c'est effectivement ce qui arrive à ceux qui ont les yeux chassieux. Les Lunetiers disent que les verres, dont la surface est inégale & raboteuse, trompent la vue, ou *berluent*, lorsqu'ils changent les objets & les multiplient.

Voici une expérience du P. *De Chales*, dans laquelle la berlue multipliante se trouve compliquée de la myode. Que l'on place plusieurs chandelles allumées à vingt pieds au moins de distance de l'œil, qu'on approche de celui-ci la tête d'une épingle, & qu'on la fixe, en regardant négligemment les

chandelles , on verra sur chacune une tache noirâtre. Si l'on regarde fixement les chandelles , la tache disparaîtra , & l'on ne verra la tête de l'épingle que sous la forme d'une ombre diaphane.

Jurin prétend d'après l'expérience qu'il en a faite , que l'on voit une troisieme partie plus clair des deux yeux que d'un seul , lorsqu'ils sont d'égale force ; ce qui n'empêche point qu'on ne soit sujet à la bévue. Nous avons appris par un long usage que la vision qui se fait avec les deux yeux est beaucoup plus nette , pourvu que les deux axes optiques se réunissent dans un même point de l'objet. Le plan parallèle aux deux prunelles , dans lequel concourent les axes optiques , est appelé le *plan de l'horoptere* , parce qu'il termine la vue. Sans le savoir , sans le vouloir , & sans y faire attention , nous dirigeons ces axes vers l'horoptere , je veux dire , que nous tournons les yeux de façon , que la ligne qui passe par les centres de la prunelle & du cristallin , aboutit dans chaque œil au même point : dans ce cas , l'image qui s'y peint est circulaire , & a pour cen-

tre le pôle optique, ou l'extrémité de l'axe optique; dans ces circonstances, qui sont les plus ordinaires, nous ne voyons qu'un seul objet, quoique son image soit double; mais si l'un des yeux vient à changer de figure, soit par une pression volontaire, ou pour telle autre cause que ce puisse être, & que les axes optiques ne concourent point au centre de l'objet, dans ce cas, son image ne pouvant tomber sur le pôle optique des deux yeux, il nous paroîtra placé dans deux endroits différens, & par conséquent double. De même, si le même son ne parvient point dans le même instant aux oreilles, & qu'il y arrive en deux temps différens, comme l'écho, il nous paroîtra double. L'œil droit ne concourt point avec le gauche, ou parce que l'un des deux est affecté d'un strabisme, ou n'obéit point à la volonté, ou parce qu'on ne le fait point agir, parce qu'il est foible & inutile pour voir les objets éloignés, & c'est ce qui fait que nous ne nous servons que d'un œil, qu'il y en a un d'oïsf, & que nous le tournons indistinctement de tout côté. C'est là ce

qui cause le strabisme , mais non pas toujours la bévues.

La raison qui fait qu'un œil ne peut agir en même temps que l'autre au gré de notre volonté, ni se diriger vers le même objet, est que l'un des muscles, comme l'abducteur, résiste trop, ou que l'antagoniste, l'adducteur par exemple, agit avec trop de force ; de là vient que l'œil malade ne peut conspirer avec celui qui est sain, que l'image de l'objet ne peut tomber sur son pôle optique, au moyen de quoi l'image de l'œil droit se peint dans un endroit, & celle du gauche dans un autre, & l'objet paroît double. La même chose peut arriver sans qu'il y ait aucun vice dans les muscles, si le cristallin ne se trouve point parallèle avec le plan de la prunelle, comme si les fibres de la couronne ciliaire le font biaiser à droite ou à gauche ; dans ce cas, son axe biaisera, & ne conspirera point avec celui de l'autre.

Si l'on place deux chandelles à plusieurs toises de l'œil, & parallèles au plan de l'horoptère, & entre deux, & à égale distance, une grande feuille de

carton percée dans le milieu d'un petit trou, les rayons qui passent à travers parviendront dans l'un & l'autre œil. Que l'on dirige la vue sur les chandelles, l'on verra deux chandelles & deux trous, quoiqu'il n'y en ait qu'un, parce que l'image des chandelles tombe sur le pôle optique, & celle du trou dehors. Si l'on regarde fixement le trou, on n'en verra qu'un, parce que les images des deux chandelles s'y réunissent; & cela est si vrai, que si l'on met un verre bleu devant l'une, & un verre jaune devant l'autre, leurs rayons se réuniront au trou, & y feront paroître une flamme verdâtre.

Si donc l'ame regarde négligemment un objet lumineux, sans diriger vers lui les pôles optiques, son image tombera sur divers endroits de l'œil, & il paroîtra multiplié, comme il arrive aux ivrognes, dont les axes optiques nagent & chancellent dans le vin. J'ai vu une femme attaquée d'une bévue pour avoir mangé des feuilles de jusquiame, de même qu'un Anglois, qui n'avoit d'autre mal que la mélancolie, & dans qui cette hallucination conti-

nua plusieurs jours , fans que je puffe découvrir fon principe , ce qui fut caufe que je ne lui prefcrivis aucun remede , me doutant bien que cette erreur fe diffiperoit en peu de temps , comme cela arrive dans les maladies aiguës qui attaquent le cerveau. Ce fymptome eft affez ordinaire au commencement de la petite vérole & de la phrénésie , à caufe des fpafmes qui affectent la couronne ciliaire , ou les mufcles des yeux. Cette berlue eft paffagere , & celle qui fe manifefte avec le ftrabifme , fe guérit d'elle-même , parce que l'ame corrige l'erreur de la vue à l'aide des autres fens & du raifonnement. Ceux qui voudront s'inflruire plus à fond fur cette matiere , peuvent confulter la favante Differtation de *J. Klauhold* , intitulée *de visu duplicato* , & imprimée à Strasbourg en 1746.

Les variétés de la bévue fe réduifent aux fuivantes.

1. *Diplopia pyrectica* ; Bévüeignée.

Ce fymptome a quelquefois lieu tant dans les fievres fimples , que dans les fievres aiguës , lorsqu'elles font dans leur fort , & que le malade eft dans le

délire ou la phrénésie; car pour lors les axes optiques se dérangent, & ne convergent point vers le même objet, & qui plus est, ils divergent si fort tout à coup, que le malade qui n'a qu'un Médecin, s' imagine en voir plusieurs. Dans ce cas, la saignée & les sédatifs qui calment le délire, dissipent aussi la bévue. Le meilleur de tous les sédatifs qu'on puisse employer, est le sel d'*Homberg*.

2. *Bévue causée par le spasme*, du muscle abducteur de l'œil gauche. *Willis, de animâ brutorum, cap. 15.*

3. *Bévue causée par la paralysie*, des muscles d'un œil. *Plater, observat. lib. 1. pag. 132.*

4. *Bévue causée par un ancyloblepharon*. *Langius, epistol. 7. lib. 1.*

5. *Bévue causée par un catarrhe*. *Forestus, lib. 2. obs. 39. Aquilonii, Opticæ, pag. 346.*

6. *Bévue par débilité*, *Bonet, sepulchret. obs. 22. cas. 43. 44.* dans les moribonds & les convalescens.

7. *Bévue des objets éloignés*, *Aquilon, opticæ pag. 346.* Les objets éloignés paroissent doubles, mais non point ceux qui sont proches.

8. *Bévue causée par une contusion*,
Thummig. *Act. Suecic.* 1721. pag. 230.

9. *Bévue causée par la frayeur.* Abr.
Vater. *dissert. de visûs vitiis.* 1723.

10. *Bévue causée par l'ivresse.*

IV. *SYRIGMUS*, Tintouin; *Stre-*
pitus, Fluctuatio, Sonitus au-
rium.

Cette maladie consiste dans une erreur de l'imagination, qui nous fait ouïr des sons là où il n'y en a point, & elle a son principe dans les organes de l'ouïe.

Elle varie eu égard au son & au ton : on l'appelle *Bombus*, lorsque le bruit qu'on entend ressemble à celui que font les coups de marteau donnés par intervalles; *Tintement* (*tinnitus*,) lorsqu'il imite celui d'une clochette que l'on sonne avec précipitation; *Otonechos*, lorsqu'on entend un son continu pendant que l'on parle; Bruissement (*susurrus*,) si le murmure ou le son est sourd & redoublé, comme celui d'une roue, d'un fleuve; ou fort, comme celui du tonnerre, &c. par où l'on

voit qu'aucun de ces noms ne peut servir à désigner le genre.

Son caractère consiste dans un son imaginaire & importun, qui n'a aucun rapport avec les vibrations de l'air extérieur.

On la connoît en ce que ce bruit subsiste, lors même que l'on change de situation, que l'on se bouche les oreilles, & que tout est tranquille ou dehors.

Sa cause n'est autre que la vibration communiquée au fluide nerveux contenu dans les organes de l'ouïe par un principe interne, sans qu'aucun objet extérieur y ait part. Elle a donc son siège dans le cerveau & dans l'origine même du nerf auditif, dans l'os pierreux, dans le labyrinthe, le tympan, ou dans le conduit auditif. L'un est passager & ne mérite de trouver place que dans la théorie; l'autre constant & incommode; il trouble l'ouïe, & on le divise en essentiel & accidentel.

Toute agitation extraordinaire du fluide nerveux acoustique, qui n'est point produite par des impressions externes, dépend de la raréfaction ou de l'agitation de l'air contenu dans le

tympan & le labyrinthe, ou de la pulsation des vaisseaux sanguins, comme dans le *Bombus*, ou de l'engorgement des artérioles, qui n'ont point de battement, ou du reflux du sang & de la lymphe dans les vaisseaux du labyrinthe, ou du mouvement spasmodique de la chaîne des osselets, ou de l'engorgement de l'écorce du cerveau près de l'origine du nerf acoustique, ou, suivant les principes de M. *Sauveur*, de ce que la pulsation du conduit auditif n'est point à l'unisson avec celle des osselets.

On peut y joindre la sensibilité de la faculté, & des nerfs de même que la vivacité du sentiment dans les sujets hystériques.

1. *Syrigmus à debilitate. Tintouin* causé par la débilité. B.

1. Par la faim ou l'inanition.

2. Par la convalescence. *Riviere*.

3. Par le trop grand usage des femmes.

4. Par la lipothymie.

Il est occasionné par le mouvement rétrograde du sang dans les vaisseaux du labyrinthe. Comme le cœur agit

très-foiblement sur ce fluide , celui ci cede à la contraction élastique des vaisseaux , & reflue vers la partie dans laquelle il trouve le moins de résistance.

Ajoutez à cela que les chairs des personnes foibles , sur-tout des sujets hystériques & hypocondriaques , sont souvent sujettes à des spasmes , qui facilitent ce reflux du sang. Ces mêmes spasmes ont lieu dans la lipothymie & dans la honte.

Cette espece se guérit par des analeptiques , des toniques , avec la poudre de guttete , & des corroborans.

2. *Syrignus eriticus*. Tintouin critique. B.

Le *bombus* ne signifie rien de bon dans les maladies aiguës , & c'est un signe de mort lorsque le malade entend un son dans ses oreilles.

Le bourdonnement d'oreille , lorsqu'il est accompagné de l'obscurcissement de la vue , & d'une pesanteur dans le nez , annonce le délire , *Prorheticor*. ou une hémorrhagie , suivant les *Coaques*.

Le tintement d'oreilles annonce un saignement de nez , & il cesse dès que la crise est faite. *Riviere*.

3. *Syrigmus plethoricus*, Frid. Hoffmanni. Tintouin pléthorique. B.

Il est léger ou grave , passager ou continu. Il est occasionné 1°. par la trop bonne chère ; 2°. par le défaut d'exercice & le trop long sommeil ; 3°. il revient lorsqu'on baisse la tête , ou qu'on est couché ; 4°. il est une suite de la suppression du flux hémorrhoidal & des menstrues , & il est accompagné de la rougeur du visage ; 5°. il est sur-tout inséparable des hémorrhagies.

Il est occasionné par la pression du sang sur le périoste du labyrinthe. Lorsqu'on empoigne le tuyau d'une pompe , on sent un frémissement continu , lequel augmente à proportion que l'eau monte avec plus de force. Il en est de même du tintouin qui est causé par la pléthore.

4. *Syrigmus sibilus* ; Sifflement d'oreilles. B.

Le sifflement est produit tant dans l'expiration que dans l'inspiration , par la rapidité avec laquelle l'air entre par la petite ouverture que forment la langue ou les levres , & les vibrations de

la glotte que les levres ou la langue forment, sont d'autant plus fréquentes, que l'ouverture qu'elle laisse est plus petite. Le sifflement est donc un son aigu & continu, mais foible, qui se forme dans l'oreille, lequel est occasionné par le passage de l'air à travers une petite ouverture.

La trompe d'*Eustache* étant obstruée par l'adhésion mutuelle de ses levres, résiste à la pression de l'air extérieur, lors sur-tout que l'air enfermé dans la cavité de l'oreille, conserve toute son élasticité, & oppose de son côté une forte résistance; mais lorsque l'air interne vient à se dissiper, comme cela arrive assez souvent, alors cette petite glotte s'ouvre par la pression de celui de dehors, & l'air s'insinue dans le tympan avec un petit sifflement. Lors au contraire que l'air intérieur se dilate, il surmonte la pression de l'extérieur, & produit en sortant un sifflement qui résonne dans l'oreille, de même que celui de la glotte labiale résonne dans la bouche, tant dans l'inspiration que dans l'expiration.

Au bout d'une ou deux minutes,

l'équilibre se rétablit au moyen de l'air qui entre dans l'oreille & qui en sort, & le sifflement cesse. Le bas-peuple l'attribue au mauvais propos que l'on tient de nous en notre absence; & de là est venue cette façon de parler, *l'oreille me siffle*.

C'est donc à tort que les Modernes blâment les Anciens d'avoir attribué le tintouin aux vapeurs, comme s'il ne pouvoit être causé que par la pulsation des arteres.

5. *Syrigmus susurrus*; appelé par quelques-uns *fluctuatio*; Brouillement, ou bruissement d'oreille. D.

C'est un son qui imite celui d'une roue ou d'une voiture qui roule sur le pavé, & qui est si fréquent qu'on ne peut en compter les coups.

Cette affection est souvent chronique, au lieu que le sifflement est passager, mais de deux especes; car, ou il redouble par intervalle, & répond au battement du cœur; ou *continu*, mais leur principe n'est pas le même.

Le bruissement d'oreille differe du sifflement, en ce qu'il forme un son grave, au lieu que le sifflement est aigu.

& redoublé ; du *Bombus* , en ce que celui-ci est intermittent , & que les coups en sont distincts ; au lieu que le bruissement diminue peu-à-peu entre chaque pulsation , & ne discontinue point.

Ce bruissement violent paroît être occasionné par le frottement du sang , qui se porte en plus grande quantité qu'à l'ordinaire dans les vaisseaux du labyrinthe à chaque fois que le cœur bat ; & ce qui fait que l'impulsion ni le coup ne sont pas aussi forts qu'ils devroient l'être , est qu'il ne circule point dans un conduit osseux sinueux , mais dans une artériole molle , destinée à conduire la lymphe , & qui se trouve maintenant dilatée par le sang ; d'où s'ensuit la distraction du périoste qui est dessus , & dont le sentiment est très-vif , laquelle imite le murmure d'un ruisseau ou des vagues. Comme le jet du sang est très-fort au commencement de la diastole , & diminue peu-à-peu jusqu'à la fin de la systole ; de là vient que le bruissement occasionné par les globules qui circulent , augmente & diminue alternativement dans

l'intervalle du battement du cœur.

Lorsque le corps est bien disposé, nous ne nous appercevons point du cours du sang dans les vaisseaux, parce que nous y sommes habitués, ou parce qu'il circule dans des vaisseaux extrêmement ouverts; au lieu que dans le bruissement il dilate les vaisseaux lymphatiques, ou irrite les sanguins. La raison qui fait que ce bruissement n'a pas lieu dans toutes les fièvres, me paroît être la même que celle qui empêche la chaleur des oreilles, des joues, de la verge dans la fièvre, quoiqu'elle ait lieu dans la lipothymie, la honte & l'acte vénérien. Je traiterai ailleurs de l'*anarrhopie* des fluides.

Ce bruissement continu, & ces pulsations fréquentes dont on ne peut compter les coups, peuvent venir de différentes causes; par exemple, d'un principe externe, comme d'un insecte, d'un ver qui est entré dans le conduit auditif, du bâillement, d'une goutte d'eau, de ce qu'on se bouche l'oreille avec le doigt, la main, une coquille; ou d'un principe interne, comme de la sérosité, du pus, de la mucosité qui

s'est amassée dans le tympan , ou le labyrinthe. De savoir maintenant comment ces causes peuvent produire ce bruissement grave & continu, c'est ce dont on ne peut rendre raison, qu'en admettant la dissonance & la pulsation de M. Sauveur.

Lorsqu'on est couché , que la nuit est tranquille , & qu'on écoute avec attention , on entend un son aigu extrêmement foible , qui ressemble à celui d'un grillet , mais qu'on n'apperçoit point lorsqu'on est éveillé. Lorsqu'on s'éloigne d'une demi-lieue d'une ville tumultueuse , on entend un bruit auquel on ne faisoit point attention lorsqu'on étoit dedans.

La raison en est qu'étant éveillés , la chaîne des osselets est dans une vibration continuelle , qui est à l'unisson du conduit auditif , & à laquelle on est accoutumé , ce qui fait qu'on ne s'en apperçoit point.

Si l'on choisit deux tuyaux d'orgue à l'unisson , qui rendent un son foible , & que l'on diminue le son de l'un d'un vingtième ou d'un vingt-cinquième , en bouchant son extrémité ,

ou en appliquant la main dessus, on entend un autre son plus fort pulsatif ou intermittent, auquel les Musiciens donnent le nom de *battement*. Si le tuyau a cinq pieds de long, il fera cent vibrations dans une seconde, tandis que l'autre qui est plus long d'un vingt-cinquième, n'en fera que nonante-six; de manière que chaque vingt-cinquième son se répète quatre fois dans une seconde, & par conséquent il y a quatre pulsations à chaque seconde que l'on peut compter, & qui sont plus fortes que le premier son. Il suit de là,

Que si le ton naturel de la chaîne des osselets diminue un peu, & que celui du conduit reste le même, ou réciproquement, il en résultera une pulsation sonore, qui se répétera quatre, cinq, six fois, &c. dans chaque seconde, qui paroîtra continu ou si fréquent, qu'on ne pourra le compter; tel est le son des oreilles par les expériences suivantes.

Lorsque nous bâillons, le condyle de la mâchoire presse le conduit auditif, & affoiblit le ton qui lui est propre. Lorsqu'on verse de l'eau dans l'oreille,

son ton augmente, de même que celui d'un verre; & il arrive la même chose lorsqu'on met le doigt dedans, ou qu'on applique la main dessus. Cela ne dépend ni de la pulsation des arteres, ni de la chaleur du doigt, ni de la perspiration, ni de la raréfaction de l'air; une coquille, un bâton, l'eau, &c. produisent le même effet. Dans tous ces cas, si le ton du conduit auditif s'altère, & n'est pas à l'unisson avec la chaîne des osselets, c'est ce qui rend le son plus fort, & on l'entend d'autant plus aisément, qu'on n'y est point accoutumé.

Il arrive la même chose lorsque le ton de la chaîne augmente pour telle cause que ce soit, comme un soufflet, un coup, une phlogose, une forte attention, ou diminue à cause d'un amas de pus, de lymphe ou de mucosité, & qu'elle n'est plus à l'unisson avec le conduit. On verra, lorsque je donnerai la théorie de la voix, que les petits organes sont à l'unisson avec le conduit; & de là vient que lorsque le palais est percé, la voix, qui étoit auparavant douce & sonore, devient dissonante

avec la glotte , comme tout le monde le fait.

Si la longueur de deux tuyaux d'orgue , dans l'expérience de M. *Sauveur* , sont l'une à l'autre dans le rapport de 1 à 6 , à 4 , &c. chaque quatrième , sixième pulsation se fera dans le même temps ; & comme il y a cent pulsations dans une seconde , il y aura dans chacune vingt-cinq concours , qui rendront un son uniforme , sans aucun bruissement ; car ce qui fait la dissonance , est la rareté des concours des sons dans chaque seconde , laquelle fait qu'on peut les compter ; d'où l'on peut voir sur quoi est fondé ce que j'ai dit , que le bruissement est causé par la dissonance des organes de l'ouïe , comme le savent tous ceux qui sont versés dans la Science de l'acoustique.

6. *Syrignus cephalalgicus* ; en grec *paracusis* , en latin *obauditio* ; par l'engorgement des vaisseaux avec fièvre ou sans fièvre. B.

C'est celui qui a lieu dans la pesanteur ou dans les douleurs de tête internes ; il est accompagné de l'obscurcissement de l'ouïe , d'un bruissement ou

d'un son grave , & quelquefois du vertige ; ce qui donne lieu de craindre une cophose , une épilepsie , une apoplexie , ou une crise par les parotides , une hémorragie. Lorsque la maladie est grave , c'est une preuve que la congestion ou la fluxion est forte ; elle est légère & passagere dans le vomissement , l'insolation.

7. *Syrignus à ventriculo* Frid. Hoffmanni. *Ab hypochondriasi ejusdem.* B.

On ignore la cause de cette espece. M. Hoffmann la croit occasionnée par des flatuosités qui distendent le ventricule , de maniere qu'il comprime l'aorte & oblige les fluides à remonter , ou par des spasmes qui produisent le même effet.

Elle exige des cathartiques doux & des stomachiques. Lorsque le *bombus* est causé par un anévrisme , la pulsation augmente , ainsi que l'observe M. Duverney , pour peu qu'on fasse de l'exercice.

8. *Syrignus catarrhalis* ; *A causâ frigidâ , à frigidityte , à perspiratione suppressâ* ; Tintouin catarrhal occasionné par une cause froide , par le refroidisse-

ment , une transpiration interceptée.

S'il vient à entrer de l'eau dans l'oreille , on l'en fera sortir , à ce que dit *Trallien* , en sautant à cloche-pied.

Si c'est le froid qui le cause , il faut se parfumer avec de l'absinthe , de la verveine , des baies de laurier , de l'oliban , du succin , ou mettre dans l'oreille du coton imprégné de la vapeur d'un alkali volatil. Le fiel , l'essence de castoreum , l'eau de la Reine de Hongrie , le musc , ou le coton musqué , l'huile de rhue , l'eau de frêne , le vin blanc , le suc d'oignon , de porreau avec l'eau-de-vie produisent aussi un très-bon effet.

Plater vante beaucoup les potions sudorifiques , &c. les sternutatoires , &c. *Deidier* conseille l'usage des eaux de Balaruc. Il est bon de se peigner souvent , de se raser la tête , de la brosse , de se servir de cucuphes aromatiques , & d'y joindre l'électrisation.

9. *Syrigmus ab oxycœâ*. B.

Tintouin causé par la trop grande subtilité de l'ouïe : Par le sentiment trop exquis de l'organe ; par la sécheresse , la tension de l'organe , par une insom-

nie , &c : Par un coup , un soufflet , d'où s'enfuivent la phlogose , l'otalgie.

L'otalgie demande la saignée , les résolutifs , le lait , l'huile. Cette espece est passagere.

Dans le cas où le sentiment est vif , le tintouin dure souvent plusieurs années , & ne se guérit presque jamais , sur-tout lorsqu'il est compliqué d'une hémorragie spasmodique , hystérique , hypocondriaque ; & dans ce cas on doit , de même que dans l'agrypnie hystérique , faire usage des bains , des narcotiques & d'une nourriture émolliente.

Le Tintouin est pareillement causé par l'obstruction de la trompe d'*Eustache*. Lorsqu'il n'y a plus d'air dans la cavité intérieure de l'oreille , l'air extérieur repousse la membrane du tympan en dedans , le ton de la chaîne des oreilles s'altère , & lorsque l'obstruction cesse , la membrane se remet aussi-tôt en place avec un bruit pareil à celui d'une vessie qui creve , & le tintouin se dissipe.

10. *Syrignus vertiginosus* ; Tintouin vertigineux.

Ce symptome singulier , dont les

Auteurs n'ont pas encore fait mention , quoiqu'il accompagne quelquefois le vertige , consiste à représenter les paroles qu'on profere à notre droite , comme provenant du côté gauche , ou *vice versa* ; cette erreur acoustique est connue depuis long-temps , mais on ne savoit pas qu'elle pût dépendre d'un vice interne , & qu'elle accompagnât quelquefois le vertige ; elle est occasionnée dans les nerfs acoustiques par le même principe qui produit le vertige dans les nerfs optiques. J'observe actuellement une espece de vertige dans laquelle la malade , sans qu'aucun objet lui paroisse tourner autour d'elle , s' imagine tout-à-coup qu'elle vacille au point qu'elle craint de tomber.

Cure du Tintouin.

Galien est celui de tous les Auteurs qui a écrit le plus sagement sur cette maladie. Il prétend qu'on ne peut avoir aucune connoissance certaine ni de la berlue , ni du tintouin , & que par conséquent il y a de l'imprudence à en entreprendre la cure sans en savoir la cause. Cependant , lorsque l'on connoît les principes procatartiques , & les

effets qu'ils peuvent produire , on peut à-peu-près deviner si le tintouin provient ou de froid ou de chaleur , ou de la trop grande sensibilité de l'organe , sur-tout si l'on fait attention au bon & au mauvais effet des remedes.

Au reste , nous devons à *Galien* tous les remedes dont on se sert depuis deux mille ans pour les maux d'oreille , & il les a empruntés d'*Archigene* , d'*Apollonius* , ou d'*Andromaque*. Dans cette maladie , de même que dans toutes les autres dont la théorie est obscure , le succès de la cure est fondé sur la sagacité des conjectures , & quiconque débite sa théorie comme sûre , trompe ses lecteurs.

Les remedes auriculaires sont , 1^o. les résolutifs âcres , comme le suc d'élatérium , d'oignon , d'ail , de porreau , la décoction d'ellebore blanc & noir.

2^o. La décoction d'absinthe , de myrrhe , avec le nitre , le natron , ou le cumin , l'encre à écrire , le suc de raifort , l'aloès , le miel.

3^o. Les aromatiques , les nervins , les toniques , tels que le nard , le castoreum , le cumin , l'hysope , l'huile de camomille.

4^e. Les drogues adoucissantes, oléagineuses, narcotiques, comme l'huile de roses, de laurier, d'amande douce, la graisse d'oie, le lait de femme, le suc de mandragore, de pavot, de ciguë. *Riviere* ne se sert presque que de remèdes aromatiques & adoucissans; les autres Auteurs recommandent les remèdes âcres & irritans, s'imaginant sans doute, qu'il falloit atténuer les vapeurs crasses & épaisses. *Galien* observe que le tintouin est quelquefois occasionné par les remèdes auriculaires. Prenez donc garde de ne point nuire au malade, au cas que vous ne puissiez point le soulager. *Trallien* & *Aëtius* n'ont fait que copier *Galien*.

11. *Syrignus Bombus*; *Sonitus à plethorâ*, de *Fréder. Hoffmann*.

Lorsque cette espece de tintouin n'est causée que par la pléthore, il se fait principalement entendre lorsqu'on est éveillé, & l'ouïe augmente quand on est couché, parce que le sang, circulant horizontalement, parcourt deux fois plus d'espace que lorsqu'on est debout; & agit par conséquent quatre fois plus fort sur le canal osseux de la

carotide , qui est placé derrière les oreilles.

Dans le cas où il est causé par la fièvre , il est souvent précédé de la tension des membranes du cerveau , de maux de tête , d'insomnie ; la circulation augmente , & le sang agit avec plus de force sur les artères carotides , selon qu'il trouve plus de résistance de la part des vaisseaux du cerveau ; car son action est comme le carré de la vitesse respective , ou comme la différence qu'il y a entre la vitesse virtuelle & la vitesse habituelle. Ce bruissement ou ce tintouin augmente dans les paroxysmes & dans la crise ; & *Galien* est d'avis qu'on en attende l'effet. Le saignement de nez le fait cesser. Si la crise consiste dans la dilatation de la parotide , *Tulpius* veut qu'on la secoue avec des cataplasmes émolliens. Il faut saigner le malade du pied dans le paroxysme , & le faire coucher la tête un peu haute.

Si l'inflammation s'empare de la tête, des oreilles , comme cela arrive dans la phrénésie , l'otalgie , les mêmes indications subsistent pareillement , & l'on

doit employer l'huile d'amandes douces, le lait, le lard doux, les pédiluves, la saignée, les fomentations émollientes. *Voyez* le mot *oxycoia*.

Le tintouin annonce une hémorragie, lorsqu'il est compliqué de la berlué, de la pesanteur des narines, de céphalalgie, de la dureté d'ouïe, qui sont les avant-coureurs du délire.

V. *HYPOCHONDRIASIS* ; *Hypochondriacismus*, d'Huxham; *Ipocondria* Cocchi; appelée par les Latins, *Hypochondriaca passio* ; *Mirachia*, par les Arabes ; par les François, *Hypocondrie* ; *Morbus hypochondriacus*, par Fracastor, *lib. de Morbo hypochondr.* Les malades, *Hypocondriaques*, *vaporeux*, *malades imaginaires* ; *Melancholia hypochondriaca*, Moron. *Director.*

L'hypocondrie est une maladie chronique accompagnée de palpitation de

cœur , de rapports , de borborygmes & d'autres maux légers , qui changent sans aucune cause évidente , & qui néanmoins font craindre au malade pour sa vie.

On connoît les hypocondriaques en ce qu'ils s'attachent à détailler scrupuleusement & dans les termes de l'art une infinité de maladies dont ils prétendent être atteints , qui n'ont aucune liaison entr'elles , & qu'on ne connoît que par leur rapport ; en ce qu'ils exagèrent des incommodités que d'autres méprisent , & emploient pour les guérir des milliers de remèdes , dont pas un , selon eux , ne réussit. Ils s'en prennent à leur Médecin & à ceux qui les environnent , ils vivent dans une inquiétude & dans une crainte continuelle , ils désespèrent de leur état , quoiqu'ils se portent bien , qu'ils aient bon appétit , & qu'ils fassent parfaitement toutes leurs fonctions ; ils ont d'ailleurs l'esprit sain , & ne s'égarent que dans le jugement qu'ils portent de leur maladie.

Leur hallucination ne roule que sur leur santé , qu'ils croient beaucoup plus mauvaise qu'elle ne l'est effectivement ,

& qu'ils affoiblissent par une attention trop scrupuleuse sur leur état présent, & par le chagrin auquel ils se livrent, à quoi l'on peut ajouter, que faute de confiance dans leur Médecin, ils emploient de leur chef des remèdes absurdes & souvent contraires à leur mal, comme la purgation, la saignée, les lavemens qu'ils répètent le plus souvent qu'ils peuvent, en même-temps qu'ils se livrent à leur appétit, ou qu'ils altèrent la digestion par la tristesse, & la mauvaise qualité des alimens dont ils usent.

De là s'ensuivent les flatuosités, les rapports, les borborygmes, les douleurs des hypocondres, les nausées, les vomissemens acides, âcres, bilieux, atrabilaires, la constipation, un sommeil inquiet & agité, la maigreur, la pâleur, la noirceur de la peau, & quantité d'autres accidens inséparables de cette maladie.

Fracassini prétend que la cause & l'essence de cette maladie consistent dans l'oscillation déréglée & dissonante, continue & incommode du système nerveux & membraneux. Quant à moi,

j'attribue cette hallucination à l'attention trop forte que l'on donne à sa santé, à un amour excessif de soi-même, à l'attachement que l'on a pour la vie & les plaisirs qu'elle procure, aussi-bien qu'à la trop grande sensibilité du système membraneux.

C'est une pure hypothese que d'attribuer aux nerfs un mouvement de vibration; leur laxité naturelle, le défaut d'élasticité qu'on y remarque, prouvent tout au contraire que ces vibrations & ces consonances sont purement imaginaires. Dans le rhumatisme, la goutte, la tierce continue, &c. les vaisseaux sont sujets aux vibrations & aux dissonances. Les membranes, sans aucune hypocondrie, sont sujettes dans l'épilepsie aux mêmes symptômes que la maladie dont nous traitons; & si le malade est moins sensible & moins frappé de la crainte de la mort, c'est que l'ame est moins attentive à ce qui concerne la santé. Cette attention qu'elle y donne est au commencement volontaire, mais dans la suite elle devient involontaire & comme nécessaire, de même que les autres passions dont on se fait une habitude.

Cette maladie n'est point dangereuse par elle-même ; elle ne devient telle que par celles qu'elle occasionne par succession de temps, ou dont elle est compliquée. Ce qui la rend si opiniâtre, est que l'esprit dont on devoit attendre le plus de secours, est lui-même affecté, & produit la maladie & la fomente par son erreur. L'indocilité, la méfiance, les soucis continuels du malade, non-seulement altèrent la digestion, mais empêchent encore l'effet des remèdes dans les maladies qui donnent lieu à celle-ci. Ces remèdes sont de deux sortes ; les uns regardent l'ame, les autres le corps.

La thérapeutique du côté du corps exige, 1^o. une nourriture humide, des alimens faciles à digérer, pris à des heures fixes, en petite quantité, qu'on les mâche long-temps, & qu'on les délaye en buvant beaucoup d'eau, ou de vin trempé ; 2^o. que l'on dorme long-temps, qu'on ne lise point le soir, que l'on ne s'occupe ni d'affaires ni de nouvelles qui peuvent troubler le sommeil. L'exercice à jeun est très-salutaire, on peut y joindre la promenade, le séjour

de la campagne, la chasse, les voyages, rien n'étant plus propre à faciliter la digestion; 3^o. rien n'est meilleur pour diminuer la sensibilité des nerfs, & adoucir l'acrimonie des humeurs, que les humectans & les émolliens. On prescrit pour l'ordinaire dans cette maladie le lait dans le printemps & dans l'automne, que l'on fait précéder des bouillons rafraîchissans & d'une purgation légère; en été les eaux minérales légères, telles que celles d'Uze, d'Alais, le petit-lait, les bains; & le soir les émulsions narcotiques.

A l'égard de l'ame, on peut se servir de deux moyens pour détourner l'attention du malade de l'objet qui cause son hallucination. Je mets au premier rang les discours philosophiques. Comme les gens d'esprit & les personnes lettrées sont plus sujets à cette maladie que les personnes grossières & ignorantes, il peut arriver qu'elles écoutent enfin la voix de la raison. Comme le trop grand amour de soi-même, aussi bien que l'attachement excessif pour la vie & la santé, sont opposés à la religion & à l'apathie phi-

losophique des Stoïciens , on doit faire sentir aux hypocondriaques que rien n'est plus honteux à un homme de cœur , que de ne pouvoir supporter ces maux légers , & de se plaindre sans cesse. Que s'ils étoient persuadés comme ils doivent l'être qu'il n'y a d'heureux dans cette vie que ceux qui reçoivent les biens & les maux avec la même indifférence , ils seroient moins portés à exagérer les maux qu'ils souffrent , & qui ne sont rien au prix de ceux que tant d'autres éprouvent tous les jours ; 2^o. on doit sur-tout s'étudier à réveiller en eux des idées assez fortes pour dissiper celle qu'ils se forment de leur maladie. Il y a quantité de gens à qui un procès , une affaire sérieuse ont fait oublier le mal qu'ils sentoient , & cet oubli est proprement une guérison. Rien n'est meilleur pour cet effet que la promenade à cheval dans une campagne agréable & par un beau temps , ou , ce qui revient au même , que les voyages , tant sur terre que sur mer , & le séjour de la campagne. L'exercice du cheval , l'emporte sur tous les autres ; les différens objets qui se présen-

tent à chaque instant font une telle impression sur la vue & sur l'ouïe , qu'il est presque impossible que l'ame n'oublie l'idée qui l'afflige , & n'en prenne de plus riantes , ce qui contribue plus que toute autre chose au recouvrement de la santé.

L'esprit se ressent presque toujours de la foiblesse du corps , & l'on ne doit pas être surpris que les personnes dont le corps est affoibli , aient tant de peine à supporter les traverses de la vie , & manquent de courage dans les occasions où il est le plus nécessaire. Rien n'est plus propre à inspirer aux hypochondriaques le courage dont ils manquent , que l'entretien & les conseils d'un ami en qui ils ont confiance , & que les promesses de leur Médecin. Les remèdes violens énervent le corps , les purgatifs , la saignée , l'affoiblissent , l'esprit perd sa force , & la maladie augmente loin de diminuer. *Sanctorius* a observé que rien ne contribue plus à inspirer la joie qu'une transpiration suffisante ; on ne peut donc mieux faire que de suivre les préceptes diététiques & gymnastiques qu'il donne là-dessus ,
parmi

parmi lesquels l'exercice du cheval tient le premier rang.

1. *Hypochondriasis biliosa*, Fracassini, *Hypochondrie bilieuse*, ou chaude, & sèche, première espèce. L.

Cette espèce, qui provient d'un tempérament bilieux, est la plus rare de toutes. Voyez les signes & les principes de ce tempérament dans la Physiologie. Le malade est souvent sujet à des céphalalgies gravatives, au vertige, au tintouin, à la dyspnée, à des palpitations, à des douleurs dans les membres, à des coliques rénales, à la cardialgie, à la colique bilieuse, aux coliques d'estomac, à l'amertume de bouche, à la constipation. La tristesse & la mauvaise humeur vont jusqu'à l'audace; le malade est d'une impatience insupportable, il maigrit à vue d'œil, son pouls est agité, la chaleur & la sécheresse se mettent de la partie.

Cure. Rien n'est plus nuisible dans cette espèce que les remèdes chauds & dessicatifs, au nombre desquels je mets le rhapontic, l'aloès, les amers, les martiaux. Il n'en est pas de même des bouillons rafraîchissans faits avec

les poulets, la laitue, l'endive, les grenouilles, des émulsions, des bains, des eaux minérales légères, des potions aqueuses, auxquelles on peut joindre la saignée, tant au commencement de la maladie, que dans les paroxysmes.

2. *Hypochondriasis sanguinea*, Fracassini; *Hypocondrie sanguine*, chaude & humide, deuxieme espece. L.

Cette espece est accompagnée des signes de la pléthore, par exemple, de pesanteur de tête, de dyspnée, de lassitude pour peu qu'on agisse, du défaut de saignement de nez, de la suppression des menstrues, de l'enflure des marisca, lesquelles fluent moins qu'à l'ordinaire, d'un appétit vif, d'une couleur vermeille &c. Elle est aussi fort rare.

La pléthore est compliquée de l'épaississement du sang, & elle est la suite d'une vie oisive & sédentaire. Les remedes indiqués sont, 1^o. les saignées réitérées au commencement de la maladie; elles appaisent l'insomnie, les maux de tête, les douleurs des membres, & par conséquent elles sont moins à craindre dans ce cas que

dans les vapeurs pituiteuses & invétérées, ce qui les a fait rejeter à *Sydenham*. On peut aussi suivant les cas, appliquer les sangsues aux marisca enflées. 2^o. Les laxatifs, soit en forme de boisson ou de lavemens, lesquels servent à ramollir & à humecter; car le corps peche par trop de chaleur & de sécheresse, & lorsque le ventre est libre, la tête s'en trouve beaucoup mieux. Rien n'est meilleur pour délayer les fluides, adoucir le sang, & faire couler les urines qu'une potion théiforme & légèrement aromatique composée avec les feuilles de mélisse de menthe, de chevre-feuille, le thé; ensuite d'une purgation légère avec la manne & les tamarins, & une légère infusion de fénel, on peut passer aux bouillons de poulet; les pédiluves & les sédatifs sont très-salutaires dans le paroxysme, mais on doit y joindre les opiat avec le camphre & le nitre.

Dans le cas où la maladie est invétérée, rien n'est meilleur pour prévenir les accès que la cascarille & la squine.

Les hypocondriaques, si l'on en croit *Sanctorius*, sont assurés de leur guéri-

fon , lorsqu'ils se réduisent à une nourriture humide , & qu'ils facilitent la transpiration par un fréquent usage des bains.

Si les viscères sont obstrués , on emploiera les pilules faites avec le savon , le rhapontic & le tartre vitriolé , auquel on joindra quelque peu d'essence de genievre & le sirop apéritif.

On vante beaucoup les poudres absorbantes de *Wedelius* avec le succin , le cinabre & le nitre ; elles appaisent les spasmes.

La liqueur minérale anodine d'*Hoffmann* est tout à la fois corroborative & sédative.

3. *Hypochondriasis melancholica*, *Fraccasini*; *Hypocondrie mélancolique*, ou froide & sèche, cap. 3. pag. 329.

Les solides sont roides , les petits vaisseaux rétrécis , la graisse se fond , le corps se dessèche , le sang s'épaissit , le ventre est resserré , les digestions sont flatueuses , la colique rénale , la colique , les rapports s'y joignent , le foie est obstrué , le malade est inquiet , triste , de mauvaise humeur , sévère dans ses mœurs , d'un esprit pénétrant ,

d'un âge viril. Cette espece est très-fréquente.

Indépendamment de la saignée, l'Auteur recommande dans cette espece les linimens, les fomentations émollientes, les bains tiedes, l'huile d'amande douce pour lubrifier les intestins, à la dose de trois onces par jour, dans une décoction de camomille, ou dans du bouillon; ensuite un cathartique léger avec la casse ou le rhapontic de deux jours l'un & trois fois & plus, la teinture de rhapontic avec le sel de tartre, dans une décoction de fumeterre, d'aigremoine, & s'il y a des obstructions, dans une décoction de feuilles de saponaire, ou d'éclaire. Après que les vaisseaux seront désobstrués, on en viendra aux sédatifs & aux parégoriques, parmi lesquels je mets les pilules de cynoglosse avec le nitre & le camphre, le nitre avec le cinabre & le succin, la poudre d'Hanovre, celle du marquis dans de l'eau de tilleul, de pivoine, de fouci, de cerises noires, &c.

Le malade usera quelque temps de lait bouilli avec de la décoction de

sqaine, de cuillerée, de fumeterre, ou à son défaut de bouillons faits avec le poulet, les grenouilles, les écrevisses, l'orge, le riz.

On mettra digérer quatre onces de râpure de corne de cerf dans vingt livres d'eau, on les fera bouillir six heures, & l'on mettra cuire dedans une poule & la chair de deux tortues. Après avoir exprimé la colature, on la fera distiller au bain-marie avec huit livres de lait, une once d'eau de naphte, de fleurs de bourache, de buglose, de feuilles de cuillerée, de creffon d'eau, de chacun demi-poignée : la dose est de 10 onces, on gardera le reste pour l'usage.

La diete ou demi-diete blanche est aussi fort salutaire. Les aloétiques, les martiaux, les eaux acidules trop fortes, les pilules de *Beccher*, de *Stahl*, ne valent rien dans cette espece de maladie.

4. *Hypochondriasis pituitosa*, Fracassini, *cap. 4. pag. 338.* Hypocondrie pituiteuse. L.

Cette espece attaque les personnes d'un tempérament froid & humide.

Dans ces sortes de sujets, les solides

sont mous & sans élasticité, le sang est appauvri, la bile sans force, la circulation languissante, les passions foibles, le pouls mou, la chaleur foible, la pâleur & l'assoupissement plus considérables, le courage est abattu, l'ame & le corps extrêmement foibles.

Lorsque l'ame est affoiblie par le chagrin, les soucis, le mauvais état des affaires, elle perd sa fermeté & se laisse abattre au plus léger accident; elle tombe dans la langueur, la tristesse, la digestion ne se fait plus, & de là s'ensuivent des crudités, l'engorgement des vaisseaux, les flatuosités & les autres symptomes de l'hypochondrie.

Cette espece, indépendamment des cathartiques amers, exige les stomachiques, comme le rhapontic, l'aloès, le séné, mais non point la saignée. Elle demande de plus les toniques avec le mars, le rhapontic, le cinnamome, le macis; les lavemens carminatifs avec la décoction de camomille, de menthe, d'aneth, de carvi, de fenouil, les pilules de *Quercetan*, d'*Herman*.

Ces sortes d'hypochondriaques gué-

rissent à l'aide des voyages, de la chasse, des concerts de musique, & surtout par l'exercice du cheval. Les eaux sulphureuses de Bagnols, de St. Laurent, de Cauterets, leur sont aussi fort salutaires, parce qu'elles rétablissent le ton des fibres & la fluidité de la lymphe. On peut y joindre le procédé dont *Sydenham* se sert pour les vapeurs, à l'exception des bains & du laitage.

5. *Hypochondriasis hysterica*, Fracassini, pag. 351. part. 3. *Hypochondriasis muliebris ejusdem*; Hypocondrie hystérique. L.

On la connoît aux signes combinés de l'hypocondrie & des vapeurs, je veux dire, qu'elle doit son origine aux passions, telles que la frayeur, le mépris, l'ennui, surtout dans les femmes affoiblies par des couches, des diarrhées, des saignées, outre que dans les paroxysmes, les spasmes cutanés, les palpitations, le carus hystérique, l'asphyxie hystérique, la dyspnée, l'angine, la difficulté d'avaler, la colique hystérique, la colique d'estomac, le globe abdominal, les urines limpides,

abondantes, le bâillement, les ris, les pleurs vont & viennent sans aucune cause évidente. Il faut distinguer dans la cure les maladies hystériques courtes ou aiguës, dont j'ai déjà parlé, des vapeurs habituelles, qui ne sont accompagnées d'aucun symptôme fâcheux.

On doit sur-tout avoir égard aux menstrues; & au cas qu'elles ne soient pas assez abondantes, ou qu'elles soient totalement supprimées, il faut leur faire reprendre leur cours, ou y suppléer par la saignée. Celles qui sont d'un tempérament chaud, doivent aller souvent à cheval, & faire usage des acides, d'eau ferrée, de safran. A l'égard de celles qui sont d'un tempérament froid, elles emploieront la limaille de fer, les bouillons apéritifs avec le rhapontic, & les racines apéritives.

Après que les menstrues auront repris leur cours, on leur ordonnera le petit lait, les bains, les eaux acidules, les bouillons émolliens, l'exercice.

A l'égard des maladies aiguës qui peuvent survenir, on peut voir leurs especes, chacune à leur genre.

6. *Hypochondriasis phthifica*, Fracassini, *pag. 3. cap. 3.* Hypochondrie compliquée de phthisie. C.

L'Auteur rapporte deux exemples de cette combinaison. La phthisie qui succede à l'hypochondrie, doit son origine à un crachement de sang, & ses signes ne sont point obscurs. Les remèdes édulcorans & délayans, l'usage du lait & l'exercice du cheval, peuvent à la vérité soulager la malade, mais ils ne sauroient la guérir.

7. *Hypochondriasis asthmatica*, Fracassini, *part. 3. cap. 4.* Hypochondrie compliquée d'un asthme. L.

Cette espece est accompagnée d'un asthme, ou convulsif, ou humide, ou mixte.

En cas d'asthme convulsif, on prescrit la saignée dans le paroxysme, les sangsues appliquées au fondement, les onctions pectorales, les pédiluves. Le bain passe pour un remède efficace hors du paroxysme; on y joint l'huile d'amandes douces ou de graine de melon, le petit-lait, les parégoriques, le lait d'ânesse.

Dans l'asthme humide, il faut s'abs-

tenir des bains, de la saignée, des laxatifs, & s'en tenir aux résolutifs; par exemple, au safran, au camphre, aux fumigations avec le sucre, l'oliban avec un peu de cinabre; aux vapeurs humectantes des décoctions de bouillon, d'althea, de nénuphar, que l'on respirera par la bouche: & intérieurement aux cathartiques doux, tels que la manne dans une décoction de tussilage, de velar, le sirop violat; on y joindra les béchiques, savoir, l'extrait d'énule, de scabieuse, d'iris, le blanc de baleine, le safran, la fleur de soufre, le benjoin, le sel volatil de succin, la corne de cerf; & si les crachats sont gluans, la gomme ammoniacque dissoute dans du vinaigre scillitique, la suie préparée, l'oliban.

8. *Hypochondriasis calculosa*, Fracassini, *part. 3. cap. 5.* Hypochondrie compliquée du calcul. C.

L'hypochondrie est quelquefois accompagnée des symptômes de la colique rénale calculeuse, savoir, de coliques d'estomac, de la tension des hypocondres, de borborygmes, de constipation, d'urines ténues, de rapports acides.

On la guérit avec l'huile d'amande douce, les bains d'eau douce, la saignée & la purgation, que l'on fait précéder après le paroxysme, d'une boisson délayante d'eaux acidules. On compte parmi les spécifiques la rapure de savon avec le tartre vitriolé, que l'on réduit en pilules avec de la térébenthine; & l'on boit par-dessus de la décoction de saxifrage, de tridacte & de mille-feuille.

9. *Hypochondriasis tympanitica*, Fracassin, *part. 3. cap. 6.* Hypocondrie compliquée d'une tympanite.

Les intestins sont pour l'ordinaire remplis de flatuosités. Il y a deux sortes de tympanite, l'une indolente, l'autre extrêmement douloureuse. On saura encore que l'hypocondrie qu'elle accompagne, est pituiteuse ou bilieuse, ou mélancolique.

Lorsque la tympanite est douloureuse, l'huile de graine de lin vaut mieux que celle d'amande; on doit employer les parégoriques en petite dose, & intérieurement les stomachiques & les discutifs, entre lesquels on doit préférer ceux qui sont aromati-

ques , spiritueux & volatils. On y joindra les eaux martiales sulfureuses, & si le tempérament est pituiteux, les chalybés & les corroborans. On fomentera les parties avec du vin, dans lequel on fera bouillir de la racine de brioine, d'iris, des fleurs de camomille, de la graine de carvi, de l'anis. On joindra aux remedes ci-dessus, les cé-rats résolutifs, les bandages, les lavemens carminatifs, avec le miel solutif & le philonium romain. Après que les douleurs sont calmées, on peut employer utilement les cathartiques avec la manne, le séné, le tartre, les eaux minérales, les pilules aloétiques, le rha-pontic, le mercure doux, le diagrede, les pilules de *Beccher*, & ensuite la teinture de rhubarbe, l'extrait de baies de genievre, la décoction de jonc odorant, l'infusion de menthe, de pouliot, d'écorce d'orange.

10. *Hypochondriasis algida*; Hypochondrie accompagnée d'un sentiment de froid excessif.

On voit souvent des hypochondriaques qui se plaignent, non-seulement de flatuosités, de constipation, de tu-

meurs hémorroïdales , de soubresauts convulsifs aux approches du sommeil ; de pulsations , de borborygmes dans les hypocondres ; de vertiges , de céphalalgies , de resserremens de poitrine , &c. mais qui se plaignent aussi principalement d'un froid continuel , surtout à la tête , pendant l'été de même que pendant l'hiver ; de sorte qu'on les voit couverts de leurs habits d'hiver , dans le temps même des plus grandes chaleurs : de là l'effervescence de leur sang , qui ne détruit aucunement le sentiment de froid dont ils se plaignent ; de là ces sueurs nocturnes qui les maigrissent considérablement ; la plupart , pour diminuer ce froid extérieur , vont prendre la douche des eaux thermales les plus chaudes , qui loin de les soulager , ne font qu'augmenter leur maladie ; le froid , dont ils se paignent , dépend de l'éréthisme de la peau ; c'est pourquoi il est si opiniâtre. Nous avons vu cette maladie occasionnée par le mercure employé mal à propos , & à une dose trop considérable , dans un cas où il ne s'agissoit point de détruire aucun virus vénérien.

Les remedes indiqués , & qui sont réellement utiles , sont le lait , les bains un peu froids , les bouillons relâchans , l'exercice du cheval , & la diminution successive dans la quantité des vêtemens. Cette espece n'étant accompagnée que d'une légère crainte de la mort , peut être rapportée au genre de froid excessif , (*algor*) aussi bien qu'au genre d'hypocondrie.

VI. *SOMNAMBULISMUS* , Maladie des somnambules ; *Noctambulatio* , *Noctisurgium* ; en Grec , *Noctegerfia* , *Hypnobateses* & *Nyctobasis*. Les malades , *Noctambuli* , *Somnambulones* ; en François , *Noctambules* , *Somnambules* ; en Grec , *Nyctobatae* , *Hypnobatae*.

Cette maladie consiste dans une hallucination qui persuade à ceux qui dorment qu'ils sont éveillés , de maniere qu'ils agissent comme s'ils l'étoient effectivement , ce qui les expose à une infinité de dangers.

Le sommeil naturel est un état dans lequel les organes des sens & ceux des mouvemens volontaires , ne peuvent recevoir l'impression des objets, ni exercer leurs fonctions. L'imagination seule agit dans les songes ; toutes les sensations sont confuses , & tous les mouvemens , à l'exception des vitaux , sont suspendus de même que dans le sommeil. La veille enfin nous met en état d'agir librement , & de faire tel usage qui nous plaît de nos sens & de notre imagination.

On voit par-là ce que c'est que le *somnambulisme* ; c'est proprement un songe qui suspend toute sensation , mais dans lequel l'imagination conserve toute sa force , ce qui fait que nous agissons de même que si nous étions éveillés.

Le somnambulisme differe de la veille , en ce qu'il suspend l'exercice de tous les sens. Un somnambule ne voit , ni n'entend , ni ne goûte , il n'apperçoit aucun objet ; mais il agit d'ailleurs comme un homme qui est éveillé.

Y a-t-il dans le cerveau un centre auquel les nerfs qui sont l'organe du sentiment aboutissent , & ne seroit-ce

point son obstruction qui suspend les sensations ? Mais tous les nerfs destinés à faire mouvoir les membres, sont également doués de sentiment. Comment donc se peut-il faire qu'ils servent au mouvement, & qu'ils ne soient d'aucun usage pour l'exercice des sens ? Serait-ce que l'ame détourne son attention des organes des sens, des yeux, des oreilles, de la peau, &c. pour la donner toute entière au mouvement des fibres médullaires du cerveau dont dépend l'imagination ? La même chose arrive dans l'apoplexie & le carus, avec cette différence qu'elle n'agit point sur les membres des apoplectiques, & qu'elle agit par l'entremise des muscles dans les somnambules. Ces deux maladies ont cela de commun, qu'après que l'accès est passé, le malade ne conserve aucune idée de ce qui lui est arrivé. Par exemple, un homme qui tombe en apoplexie, en syncope, un somnambule, un épileptique, ne se souvient pas plus de ce qui s'est passé dans ce petit espace de sa vie, que s'il n'avoit point existé, ou n'en conserve qu'une idée confuse, encore même faut-il que l'accès soit léger.

Si les sensations sont confuses dans les noctambules , en revanche leur imagination est extrêmement vive , & de là vient qu'ils s'acquittent avec infiniment plus d'adresse & de sagacité de ce qu'ils font que les personnes éveillées. Par exemple , un écolier somnambule compose & verse beaucoup mieux en dormant que lorsqu'il est éveillé ; les Maçons & les Couvreurs marchent plus hardiment sur les toits , mais il est dangereux de les éveiller. Ils s'éveillent difficilement , car le sommeil des somnambules est plus profond que celui des personnes saines , mais cependant plus léger que l'affoupissement des cataleptiques.

1. *Somnambulismus vulgaris* ; Somnambulisme ordinaire. L. P.

L'affoupissement dont cette espèce est accompagnée , est moins profond que dans le somnambulisme cataleptique.

Il y en a une plus légère que l'autre. Dans la première le malade ne quitte point le lit , mais il s'agite & parle. Il s'en trouve qui tirent l'épée & s'escriment , qui bandent un pistolet & le

tirent , s'imaginant qu'ils ont affaire avec un ennemi ou des voleurs , ce qui est aussi dangereux pour eux que pour ceux qui les approchent.

D'autres se levent , s'habillent , allument leur chandelle , cherchent des clous , ouvrent les portes , descendent dans la cave pour tirer du vin , ou font telle autre manœuvre semblable sans s'éveiller. D'autres s'asseient sur la fenêtre , s'imaginent être à cheval , & donnent des talons pour le faire aller plus vite. Il y en a qui traversent des rivières à la nage , & cela les yeux ouverts & sans s'éveiller. Cette conduite les expose à quantité de périls , lors sur-tout qu'on a l'imprudence de les éveiller subitement , ainsi qu'on peut en voir quantité d'exemples dans *Hil-danus* , *centur. 2. obs. 84 & 85.*

On peut mettre au nombre des causes de cette maladie , l'ivresse , les soupers trop abondans , les alimens flatueux & difficiles à digérer , la trop grande quantité de hardes , de dormir sur le dos la tête basse , l'usage de l'opium , de la graine de chanvre , l'étude après le souper , le sommeil avant que la digestion soit faite.

On voit par-là les moyens dont on peut se servir pour prévenir les accès de cette maladie ; mais lorsqu'elle est héréditaire , ou de naissance , elle est extrêmement difficile à guérir. *Maffey* prétend qu'un vieillard en a été guéri par le moyen de l'électrisation. On peut encore mettre un baquet plein d'eau auprès du lit du somnambule , de façon qu'il ne puisse se lever sans se plonger dedans , afin que la froideur de l'eau le réveille. Un autre expédient est d'aposter quelqu'un , qui feignant d'être somnambule lui-même , accompagne le malade à grands coups d'escourgée ; mais il faut avoir soin de bien barricader les fenêtres , de peur qu'il ne se précipite , comme cela est souvent arrivé.

Voyez sur cette maladie la *dissertation* de *Zwinger* , les observations curieuses du *P. Bougeant* , *tom. 3. pag. 256.* la *these* de *Gastaldy* , &c.

2. *Somnambulismus catalepticus* , *Catalepsis delirans* , *Act. Acad. d'Upsal* , *année 1742. pag. 41.* & *Mém. de l'Acad. de Paris 1742.* Somnambulisme cataleptique.

C'est une espece qui commence &c

finit par un accès de catalepsie. *Voyez* catalepsie.

Un Médecin confia à mes soins sa femme âgée de 24 ans, habituellement bien réglée, laquelle ayant reçu une injure d'un payfan, étoit tombée dans une maladie périodique, que la plus légère affection de l'ame augmentoit, & dont chaque paroxysme duroit demi-heure ou une heure. Cette femme perdoit tout-à-coup l'usage de tous ses sens, comme il arrive dans la catalepsie accompagnée de délire, avec cette différence cependant, que, depuis le commencement jusqu'à la fin du paroxysme, elle continuoit d'exprimer par ses gestes & par ses paroles les différentes affections de son ame. Assise sur son lit, elle s'imaginoit appercevoir son ennemi dans la personne d'un Chirurgien qui lui paroïssoit entrer dans sa chambre, elle faisoit effort pour se jeter sur lui; ensuite appercevant son ombre peinte sur la muraille opposée, & la voyant répondre aux différentes situations de la chandelle, elle la suivoit, se fâchoit contre elle, sans voir ni entendre son mari qui lui

parloit , & fans donner aucun signe de sensation , quoiqu'on la piquât & qu'on l'agaçât de toute maniere. Ces paroxysmes parurent pendant plusieurs mois. Les saignées abondantes , les bains , les rafraîchissans furent inutilles. Elle se trouva mieux à Montpellier où elle étoit éloignée de l'objet de sa colere , les paroxysmes étoient beaucoup moins fréquens ; enfin la promenade & les divertissemens lui rendirent la santé. Les doigts , les mains & les bras conservoient dans les paroxysmes , la situation qu'on leur imprimoit , phénomène qui n'a point été observé dans une pareille maladie décrite depuis peu par l'*Ill. Lorry* , D. M. de Paris. Je crois cependant que cette maladie a eu lieu de tout temps ; mais qu'elle n'avoit été observée par personne , avant que j'en exposasse l'histoire. Voyez les *Mém. de l'Acad. Royale des Sciences* : voir & observer sont deux choses très-différentes.



ORDRE SECOND.

MOROSITATES ; BIZARRERIES.

C E qu'on appelle *bizarrerie* n'est autre chose qu'une dépravation de la volonté ou de la *volonté*. Un *bizarre*, un *capricieux*, un *volontaire*, (*morosus*) est un homme qui désire comme un bien réel ce qui ne l'est point, ou qui évite comme un mal ce qui lui est réellement avantageux.

On appelle *bien* ce qui améliore notre état & nous rend plus parfaits, & *mal* ce qui produit un effet contraire. Un homme parfait est celui qui agit directement pour la fin pour laquelle il a été créé. Les moyens qu'on emploie pour l'obtenir sont autant de fins subordonnées à la première, & c'est elles qu'il doit avoir en vue dans toutes ses actions ; car celui qui se propose une fin, emploie naturellement les moyens nécessaires pour l'obtenir. Notre dernière fin est incontestablement le salut éter-

nel ; les autres fins intermédiaires sont les biens de l'ame , du corps & de la fortune , dont la jouissance contribue aussi à notre bonheur temporel.

Nous n'agissons jamais que pour quelque fin , & sans quelque motif raisonnable ou erroné. La raison nous dicte de préférer un grand bien à un moindre , & quiconque préfère un bien léger , court , passager à un autre plus grand , plus constant & plus durable , agit par un motif erroné. Celui qui guidé par un pareil motif , conçoit un désir ou une aversion trop grande pour une chose , est ce qu'on appelle un homme bizarre , vu qu'il préfère un petit bien à un grand , ou ce qui revient au même , le mal au bien , ou un mal réel à un bien véritable. *Hippocrate* dans ses aphorismes , appelle *bien* ce qui nous délivre d'un mal plus grand , quelque désagréable qu'il puisse être. Par exemple , l'amputation d'un bras est en soi un mal extrêmement douloureux ; cependant elle devient un bien pour nous , lorsque le bras est sphacélé , & qu'on ne peut le conserver sans perdre la vie. De même le sucre est une chose
bonne

bonne en elle-même à cause de la douceur que nous y trouvons, mais il devient mauvais lorsqu'il nous cause des vers & des maladies; & l'on doit préférer la douceur constante qui accompagne la santé, à la douceur passagère que l'on trouve dans le sucre.

Il s'ensuit donc que nos appétits sont dérégles, & que nous sommes bizarres, lorsque nous portons un faux jugement de la bonté ou de la méchanceté d'un objet; par exemple, lorsque nous préférons un bien léger à un grand, le sensible à l'intellectuel, ce qui est passager à ce qui est durable. Notre erreur vient du peu de connoissance que nous avons de l'objet, & de ce que nous nous méconnoissons nous-mêmes. A proprement parler nous ne devons appeler *bien* que ce qui nous rend plus parfaits ou moins imparfaits: il faut donc commencer par connoître ce qui nous manque, pour savoir ce dont nous avons besoin; je veux dire, que nous ne devons désirer que ce qui est un bien à notre égard & dans certaines circonstances, quand même il feroit nuisible dans d'autres. Par exemple,

l'émétique qui nuit à un homme qui se porte bien , lui devient salutaire dans certaines maladies & dans certaines circonstances ; & l'on doit regarder comme capricieux & bizarre celui qui refuse de le prendre , lorsqu'il y a lieu de croire qu'en le prenant il recouvrera la santé , & qu'il perdra la vie s'il refuse de le prendre.

J'appelle biens sensibles les plaisirs des sens , par exemple , celui que l'on trouve à satisfaire la faim , la soif , les desirs amoureux. La nature , en nous procurant ces plaisirs , n'a eu d'autre but que de nous engager à veiller à la conservation de notre individu , & à perpétuer notre espèce dans le temps qui convient. Celui donc qui se propose pour fin un plaisir qui n'est qu'un moyen pour obtenir un plus grand bien , doit passer pour un voluptueux , un glouton , un ivrogne , un débauché. Ces sortes d'erreurs , lorsqu'elles ne nuisent point directement à la santé , ne sont que des erreurs *morales* , & non point bizarres , lesquelles ne sont point du ressort de la Médecine , quoiqu'elles donnent lieu à une infinité de maladies.

Il y a deux fortes de principes des hallucinations & des bizarreries ; l'un corporel , lequel consiste dans le vice des organes ; l'autre spirituel , qui n'est autre qu'une erreur de l'ame. Par exemple , le principe du satyriasis , n'est autre que l'acrimonie de la semence , & la trop grande sensibilité des fibres nerveuses. L'acrimonie de la semence peut être occasionnée par les mets de haut goût , par l'usage des liqueurs spiritueuses , & la sensibilité des parties génitales , par des idées & des images lascives qui se présentent souvent à l'imagination , & dont l'ame se repaît. Il s'ensuit donc que ces maladies sont souvent occasionnées par des causes matérielles & morales , & par conséquent qu'on doit employer pour les guérir des remèdes de l'une & de l'autre espece. C'est donc à tort que les Médecins méprisent les secours moraux , & négligent d'en faire mention dans les institutions de l'Art. *Boerhaave* est tombé dans la même erreur , & cette erreur est d'autant plus blâmable , qu'elle fournit des armes aux Matérialistes , & paroît les favoriser. Elle consiste en ce qu'il ne

fait aucune mention de l'ame dans la définition qu'il donne de la maladie. L'état individuel de l'ame, dit-il, se res- sent toujours de celui du corps, d'où il s'ensuivroit qu'elle n'a aucun empire sur les passions, que les secours moraux ne font d'aucune utilité dans la Médecine; ce qui est démenti par l'expérience journaliere, & par le sentiment même de *Boerhaave*, qui dit dans l'Aphorisme 104. qu'il y a des secours moraux & certains raisonnemens qui calment les passions, en en excitant d'autres toutes contraires, en distrayant l'ame de l'attention qu'elle y donne, & en ralentissant la trop grande impétuosité du sang. Il est certain que l'ame a beaucoup de pouvoir pour changer l'état du corps, mais il est faux que le sien en dépende absolument & que sa condition soit nécessairement assujettie à la sienne.

Il y a des bizarreries qui sont accompagnées de passions vives, il y en a d'autres qui sont jointes à des passions tristes & languissantes. Les passions vives, comme la colere, la joie, la convoitise, dépendent pour l'ordinaire de

la trop grande force , de la trop grande tension , & de l'élasticité excessive des fibres nerveuses , & de la trop grande activité du fluide nerveux. Les passions languissantes comme la crainte , l'abattement d'esprit , l'ennui , l'inappétence , la froideur qui accompagnent la maladie du pays , l'appétit bizarre , la stupidité , le défaut de mémoire , paroissent dépendre de la foiblesse de la moelle du cerveau & des fibres nerveuses , qui se distribuent dans les organes , de l'appauvrissement & de l'inertie des fluides.

Il est aisé de connoître par ce que j'ai dit ci-dessus lequel de ces deux principes occasionne la bizarrerie ; car si la maladie a été précédée de soucis cuisans , de veilles , d'études nocturnes , de la bonne chère , de l'usage des liqueurs spiritueuses , des aromates , des épiceries , il y a tout lieu de croire que les fibres pechent par leur sécheresse , leur élasticité & leur sensibilité ; & cette sensibilité , jointe à leur mollesse & à leur ténuité , suppose en elles une *tendresse* qui a lieu dans les jeunes filles & dans les sujets hystrériques ; de là s'en-

suivent la légèreté , l'inconstance de l'esprit , la disposition au délire , à la crainte , au désespoir. Un Médecin qui a affaire à de pareils sujets , doit employer les caresses , les friandises , ranimer leur espérance par des promesses flatteuses , fortifier ceux qui sont foibles avec des cordiaux , donner du castoreum aux hystériques , & du vin à ceux qui relèvent de maladie.

La trop grande sensibilité des fibres , jointe à leur fermeté & à leur force produit leur *irritabilité* , laquelle a lieu dans les maniaques , dans ceux que la crainte a saisis , dans les sujets féroces , rustres , dans les phrénétiques. Une pléthore émue , la fièvre aiguë , le vin , une douleur violente , jettent l'ame dans des agitations qu'il convient d'apaiser par la saignée , une nourriture douce & rafraîchissante , le sommeil , le repos , l'obscurité , le silence , les narcotiques , & après que la fièvre est passée , avec des bains & des fomentations. Cette irritabilité est extrême dans les hydrophobes , & dans ceux qui ont mal à la tête. Le moindre petit bruit sourd que l'on fait en parlant ou en

marchant , le moindre rayon de lumière fuffifent pour augmenter les douleurs de ceux qui ont un mal de dent , la goutte , l'ophtalmie , & pour renouveler leurs cris & leurs anxiétés.

L'ame , une fois convaincue de fa foibleffe , se livre à la crainte , à la pufillanimité , à l'abattement , à la trifteffe. Quelques Auteurs , entr'autres *Kloeckhoff* , attribuent toutes les maladies de l'ame à la foibleffe de la moelle du cerveau , & elle a principalement lieu dans les affections dont nous parlons , témoins la pufillanimité , l'inconftance , ce penchant au ris & aux pleurs , ces délires , ces égaremens de l'imagination auxquels font fujettes les accouchées qui ont fouffert de grandes pertes de fang , les femmes affoiblies par une maladie chronique , par le trop grand ufage des cathartiques , les hommes délicats épuisés par le chagrin , des études affidues , le défaut d'exercice , le trop grand ufage des femmes , la falivation mercurielle , &c.

Il faut à ces fortes de malades des analeptiques qui puiffent rétablir leurs forces , des alimens fucculens , du vin ,

du repos , un exercice modéré , un séjour agréable , des objets qui les distraient ; ils doivent s'abstenir de tous les remèdes évacuans , & n'user d'opium qu'avec beaucoup de ménagement.

A l'égard des maladies de l'ame , lesquelles sont presque toujours occasionnées par le désir d'un bien , ou par l'aversion d'un mal sensitif , un Médecin doit savoir , qu'à moins que l'affection ne soit violente , il dépend toujours de lui de modérer ces desirs , en présentant à l'esprit d'autres biens , en veillant en lui des idées contraires aux premières. Nous voyons par exemple que les biens physiques touchent très-peu ceux qui aspirent aux biens intellectuels , tels que la vertu , la piété , la science. Il doit donc tâcher d'inspirer à ses malades du mépris pour les plaisirs des sens , leur en faire sentir le danger , l'instabilité , les suites funestes qu'ils ont par rapport à la santé. Si ces moyens ne suffisent pas pour calmer la douleur & le chagrin du malade , il doit exciter en lui le désir de quelque autre bien ; par exemple , le détourner de

L'objet dont il est épris par l'entretien de quelques amis , le faire jouer , l'inviter à des repas , le mener aux spectacles , lui procurer les plaisirs de la chasse , de la musique , en un mot , le distraire de son chagrin par tous les moyens possibles.

Si son malade est plongé dans les plaisirs corporels , il doit lui représenter que l'homme est né pour aspirer au souverain bien , à un bien qui embrasse tous ceux dont il est capable de jouir , & qu'il n'y en a aucun qui soit préférable aux biens de l'ame , ni qui soit plus digne d'occuper une ame bien née.

Il est bon cependant d'observer que les autres maladies de cette classe dépendent de la mauvaise disposition des organes , & qu'on ne peut les rétablir que par les remèdes. Par exemple , l'appétit bizarre est occasionné par un acide caché dans l'estomac ; la fureur utérine , par l'acrimonie de la semence. Il y en a d'autres qui proviennent de causes morales , comme le pica , dont le but est de se procurer une pâleur que l'on regarde comme une beauté ; la fureur

utérine, qui est l'effet d'une imagination lascive & d'un penchant pour les plaisirs charnels. Ces causes sont souvent combinées dans la même maladie, & alors il convient d'employer tout à la fois les remèdes physiques & les remèdes moraux.

VII. *PICA* ; *Appétit dépravé*, goût bizarre, appelé *Picaceus appetitus*, par Roderic de Castro, lib. 3. *Picatio*, par les Barbares ; *Cizza*, *pitta*, *malacia*, *chittes*, par les Grecs ; en François, *Appétit bizarre*.

Cette maladie consiste dans une aversion pour les alimens ordinaires, & dans un appétit pour ceux qui sont inusités & nuisibles.

Il y a deux symptomes qui constituent le *pica* ; le premier est proprement ce qu'on appelle *cacositie* & *apositie*, en Latin *cibi fastidium*, inappétence, dégoût ; lorsqu'il est seul, & qu'il n'a point pour objet des alimens inusités, il ne diffère presque point de

la nausée , & approche beaucoup de l'anorexie ; mais il est souvent accompagné d'un appétit pour des choses absurdes ; car celui qui a de l'aversion pour les alimens ordinaires , est obligé d'avoir recours à ceux dont on ne fait aucun usage , ou qui sont inusités ; je m'explique. Il y a des alimens nuisibles aux personnes saines , comme la chaux , le charbon , le vinaigre , les araignées , les poux. Il y en a d'autres qui n'ont aucune qualité nuisible , mais dont certaines personnes , sur-tout les femmes grosses sont si avides , que lorsqu'on les leur refuse , elles tombent dans des inquiétudes si grandes , que leur fruit en est souvent marqué , ainsi que l'observe *Hippocrate*. Je connois une femme qui , lorsqu'elle est enceinte , ne mange que du pain bis , le plus noir qu'elle peut trouver ; une autre , qui se leve la nuit pour manger dix harengs cruds. On en a vu qui n'ont vécu pendant neuf mois que de limons ; je ne dis rien de celles qui ont mordu des hommes jusqu'à leur emporter la chair. Il s'en est trouvé qui ont mangé de l'excrément humain , témoin cette

filles dont parle Zacutus Lusitanus *cent.* 304. *lib.* 3. qui lorsqu'elle ne pouvoit satisfaire son envie, étoit attaquée de douleurs lancinantes dans le cœur. Vous trouverez un pareil exemple dans Ettmüller, de *Picâ*, seu *Malaciâ*, pag. 88.

Le dégoût que l'on a pour certains alimens vient, ou du mauvais goût qu'on y trouve, ou de ce que l'estomac ne peut les supporter. Ce qui les rend désagréables au goût, c'est la salive qui se mêle avec leurs molécules, avant qu'elles aient touché les houpes nerveuses de la langue, c'est ce mélange qui leur donne le mauvais goût que l'on y trouve. Il arrive la même chose dans l'estomac, lequel, quoique dénué de goût, ne laisse pas d'avoir un tact, ou une espèce de sentiment obscur, qui lui fait rejeter les alimens imprégnés d'une pareille salive, ou du suc de viandes gâtées. De là cette aversion qui a lieu dans les organes du goût, de même que dans ceux de la digestion; c'est elle qui inspire à un homme du dégoût pour les alimens ordinaires, & le porte à rechercher le sel, la terre,

les harengs, le suc de limon, &c. jusqu'à ce qu'il en ait trouvé quelqu'un qui lui plaise. J'ai vu une femme enceinte ruminer des mois entiers dans son esprit ce qu'elle mangeroit, sans rien trouver de son goût. Elle désiroit passionnément ce qu'elle ne connoissoit point; par où l'on voit, quoi qu'en dise le proverbe, qu'on peut désirer une chose sans la connoître. Par exemple, les chiens ont envie du chiendent sans savoir ce que c'est; & lorsqu'ils l'ont trouvé, ils s'en gorgent. C'est ainsi encore qu'un enfant qui ne fait que de naître, court à la mamelle; & que ceux qui ont atteint l'âge de puberté, soupirent après les femmes avant d'avoir eu aucun commerce avec elles.

Voici les différentes especes de Pica :

1. *Pica infantilis*; Pica des enfans. L.

Rien n'est plus ordinaire, sur-tout parmi le bas-peuple, que de voir des enfans cocachymes, âgés de trois ou quatre ans, qui arrachent furtivement & par poignées la terre & le mortier des murailles, & l'avalent en cachette pendant des mois & des années entières, imitant en cela les oiseaux de

basse-cour, entr'autres les poules, qui cherchent dans le fumier le gravier, le sable dont elles ont besoin pour pouvoir digérer les alimens & les broyer dans leur gosier, qui est cartilagineux. Ces sortes d'enfans ont l'estomac foible, & enclin à des saburres acescentes, & ils cherchent par un instinct naturel des substances absorbantes, propres à corriger ce vice. C'est la nature elle-même qui leur indique ce remède, comme elle indique aux chiens à manger du chiendent, & à le rejeter pour évacuer les saburres visqueuses qu'ils ont dans l'estomac.

Comme cette médecine naturelle est insuffisante par elle-même, l'art doit la seconder, & employer les cathartiques, les amers, les toniques, comme le rhapontic, l'aloès, ou le féné dans une infusion amère, anti-acide d'absinthe, de petite centaurée, de german-drée. On y joindra des stomachiques propres à corriger le vice de la salive, & du suc gastrique, comme la poudre cachectique d'*Hartmann*, laquelle est composée avec les yeux d'écrevisses, la limaille de fer, la poudre de cinna-

mome, le sucre, &c. L'on peut rapporter à cette espece le pica causé par une gale répercutée. *Ettmuller. Colleg. consult. cas. 3.*

2. *Pica Chlorositantium*; Pâles-couleurs. L.

Cette espece est familiere aux filles dont l'écoulement menstruel se fait mal, ou ne se fait point du tout. Elle est accompagnée de pâleur, de tristesse, d'amour pour la solitude. Ce sang excrémentitiel superflu, ne sauroit rester dans le corps sans ralentir la circulation, & sans que la sérosité superflue n'imprime à la salive & aux suc digestifs, une qualité souvent visqueuse & pituiteuse, & ne les altere, ce qui fait que la salive devient insipide, fade, & ne chatouille plus la langue; d'où s'ensuit l'inappétence pour les alimens ordinaires, & la nécessité de les assaisonner, de même que nous assaisonnons avec du sel, du vinaigre, du jus de limon, les viandes visqueuses, grasses, insipides, pour les rendre plus agréables au goût. De même les filles qui ont les pâles-couleurs, sont avides de toutes les substances dont on se

fert pour assaisonner les viandes , par exemple , du vinaigre , de l'huile , de la saumure , des liqueurs spiritueuses , du poivre , du sel , du hareng , &c. & y trouvent une saveur exquise. On pourroit appeller la premiere espece *Pica des absorbans* , & la seconde , *Pica des assaisonnemens*.

L'expérience nous apprend qu'on n'a pas plutôt rétabli le cours des menstrues , fortifié l'estomac & les solides , qu'il ne s'engendre plus de pareille salive , ni de semblables faburres , & qu'après les avoir évacués par la purgation , la maladie disparoît pour l'ordinaire.

Je renvoie à la mélancolie les caprices des femmes , qui usant des alimens ordinaires , se plaisent à certains objets de la vue & de l'odorat ; par exemple , à compter les carreaux de vitre d'une fenêtre , les cases d'un damier , les marches d'un escalier , & à flâner la poussiere qui s'élève des chambres que l'on balaye. Nous apprenons de l'histoire rapportée par *Ettmuller* , que le pica peut être occasionné par une gale répercutée ; des observations de

Stabelius, par le venin de la plique. La premiere produit la premiere espece; mais j'ignore celle que cause la seconde.

3. *Pica malacia*; Envie de femme grosse. L.

La malacie, appelée par les Latins *mollities*, *effeminatio*, consiste dans l'habitude que l'on prend de satisfaire ses desirs, lors même que le raison s'y oppose. Les Grecs appelloient *malacos* ceux que nous nommons *enfans gâtés*, ce que nous disons des personnes de l'un & l'autre sexe, sans égard pour l'âge qu'elles peuvent avoir, lorsque par l'effet d'une mauvaise éducation, les enfans s'obstinent à suivre leur volonté, sans vouloir écouter la voix de la raison.

Cette espece de pica qu'on appelle *malacie*, provient d'un vice de l'esprit, & differe des premieres eu égard à son origine, & quoiqu'elle soit très-familier aux femmes enceintes, elle ne laisse pas d'attaquer aussi les hommes, sur-tout les enfans.

Les desirs des personnes qui en sont atteintes, ne se bornent point simple-

ment aux alimens qui ne font d'aucun usage ; ils s'étendent encore sur d'autres objets. Un jeune enfant de Montpellier ne faisoit que languir & pleurer du matin au soir , il ne vouloit prendre aucune nourriture , & demandoit jour & nuit le perroquet d'un voisin. La mere s'imaginant qu'il avoit envie de le manger , & craignant que son enfant ne mourût , l'achete , le tue , le fait mettre à la broche , & le présente à son fils bien-aimé ; il se met à pleurer plus fortement que jamais , & dit à sa mere qu'il ne veut point le manger , mais l'entendre chanter. Voilà ce que c'est que la malacie. Telle étoit encore la maladie de cette femme qui avoit une si grande envie de mordre l'épaule de son boulanger , que le mari fut obligé d'obtenir de lui à prix d'argent , qu'il lui laissa passer son envie , vu qu'il n'y avoit point d'autre remede pour la guérir. On peut voir quantité d'autres exemples de cette espece chez *Sennert*.

Voici deux raisons pour lesquelles les femmes enceintes sont souvent attaquées de la malacie. La premiere est le vice de la salive occasionné par les efflu-

ves de la semence virile , & par la suppression des menstrues , comme il arrive dans la chlorose. La seconde raison est morale. Les femmes nouvellement mariées , lors sur-tout qu'elles ont été élevées délicatement , sont tellement gâtées par les caresses de leurs maris & de leur parens qui attendent d'elles des enfans , qu'elles s'imaginent que tout leur est permis. L'aversion qu'elles ont pour les alimens ordinaires , & qui provient de la premiere cause , les porte continuellement à en chercher d'autres qui leur plaisent , & elles veulent les avoir à quelque prix que ce soit. Leur désir à cet égard est si violent , qu'il a donné lieu au proverbe , *qu'il ne faut rien refuser à une femme grosse* , de peur que son fruit ne soit marqué ; & ce qu'il y a de surprenant , est que ces alimens , quoique mal-sains par eux-mêmes , ne leur font jamais aucun mal. La malacie a lieu non-seulement pendant les quatre premiers mois de leur grossesse , elle continue quelquefois jusqu'à la fin , & pendant tout ce temps-là , elles rendent tous les matins lorsqu'elles sont à jeun , & presque en toussant ,

une mucosité gluante , insipide , qui leur fait soulever le cœur ; elles rendent aussi une grande quantité de salive gluante & insipide ; elles sont d'ailleurs foibles , délicates , lâches , maussades. *Cælius Aurelianus* rapporte à ce genre de maladie cette envie horrible à laquelle il donne le nom de *mattachisme*.

Le pica des femmes enceintes diffère des autres , 1°. en ce que celles qui en sont atteintes désirent des alimens inutiles , mais qui n'ont rien d'absurde ; 2°. en ce qu'elles désirent tantôt une chose & tantôt une autre ; 3°. en ce qu'elles ne s'en trouvent presque jamais mal.

4. *Pica anti-scorbuticorum* ; Pica des anti-scorbutiques. L.

Il y a plusieurs sujets qui appetent certains remèdes qui leur conviennent , ce qui fait croire à leurs Médecins qu'ils ont le pica. La plupart appetent des alimens anti-scorbutiques , des antidotes contre l'acrimonie du sang , contre sa putréfaction alkaline , & propre à calmer son agitation. J'ai connu une fille , à qui le scorbut avoit fait perdre toutes

ses dents , qui vécut pendant six mois & plus de pommes , qui est un fruit excellent pour le scorbut. J'ai encore connu une femme de condition attequée d'une hémiplégie scorbutique imparfaite , laquelle prit pendant un an des remedes qui ne firent qu'aigrir son mal. Etant allée dans l'automne à la campagne , elle recouvra peu-à-peu ses forces & l'usage de ses membres au moyen des poires vertes qu'elle mangea , contre l'ordonnance expresse de son Médecin. Son scorbut étoit si caché , que son Médecin ordinaire ne soupçonna jamais qu'elle l'eût , cependant son mari & deux enfans qu'elle avoit en moururent. Je mets dans le même rang quantité de personnes , qui par un effet de l'acrimonie & de la chaleur excessive de leur sang , mangent des citrons , des oranges , boivent continuellement du vinaigre & autres choses semblables , auxquelles les anciens Médecins attribuoient l'inappétence , la pâleur & les obstructions de ces sortes de sujets. Je regarde ces sortes d'alimens & de boissons comme des remedes pour ces maladies cachées ,

dont l'usage est néanmoins plus sûr lorsqu'il est dirigé par l'art que par la nature. Il y a peu de personnes attaquées de maladies chroniques, qui ne se flattent de guérir au printemps ou dans l'automne, en mangeant des cerises & du raisin; & il n'est pas douteux que ces fruits ne puissent leur être extrêmement salutaires.

5. *Pica voluntaria*; Envies bizarres. L.

C'est celle que les filles du commun & sans expérience contractent souvent par les mauvais conseils de leurs amies. Celles-ci leur persuadent qu'il n'y a rien de meilleur pour devenir blanches & pour embellir leur teint, que de manger du charbon, de la terre, de la saumure, & autres alimens absurdes, lesquels leur affoiblissent l'estomac, leur causent des obstructions, suppriment leurs menstrues, & elles en viennent insensiblement au point de manger les choses les plus sales. Une fille m'a avoué qu'elle avoit mangé jadis avec un plaisir infini la croûte qui s'attache aux murailles des latrines. *Zacutus* en a connu une qui, ayant par mégarde

goûté ses excréments, en fit dans la suite sa nourriture la plus favorite, au point qu'elle ne pouvoit s'en passer sans être malade. Il y en avoit une autre qui mangeoit jusqu'à deux livres de sel par jour, ce qui lui attira une diarrhée bilieuse. Ses parens la tancerent, & lui firent prendre du lait de chevre chalybé qui la guérit. *Zacut. Lusitan. centur. 3. obs. 104 & 116.* On fait que les Hottentots s'occupent toute la journée à chercher leurs poux & à les manger; ils y trouvent autant de goût que les autres à manger des sauterelles. On peut voir sur cette affection le mot *malis* à la classe dixieme, & l'histoire des voyages aux articles des Hottentots & des Acridophages.

La plupart des Auteurs attribuent le pica au vice du suc gastrique, ou de la salive; mais on ne peut douter qu'elle ne doive son origine à une erreur du jugement & de la volonté, si l'on en excepte quelque espece, quoique Diemerbroeck, *anat. lib. 1. cap. 6.* prétende le contraire.

Un moyen presque sûr de guérir cette maladie, est de mêler avec les ali-

mens qu'appetent ceux qui en sont atteints, des médicamens amers, ou émétiques, ou cathartiques, afin de leur inspirer de l'aversion pour eux.

6. *Pica simulata*; Pica simulé.

J'ai vu deux Charlatans, dont l'un, pour gagner sa vie & en imposer à la populace, avaloit plusieurs fois par jour sept à huit cailloux de la grosseur d'une noix; son camarade en avaloit tout autant, & mangeoit de plus une quantité considérable de cette espece de pierre dont on bâtit les maisons à Montpellier. J'ai moi-même senti les cailloux dans le ventre de l'un, mais je n'ai pu savoir s'il les rejetoit par la bouche; ils paroissent être dans les intestins. Le dernier, qu'on disoit être un sauvage, ne vivoit que de cailloux & d'eau-de-vie. A quoi ne porte point l'insatiable faim de l'or! On en voit d'autres, qui pour attirer l'admiration de la canaille, avalent du verre, des couteaux, &c. mais il leur en coûte souvent plus cher qu'ils ne pensent.

VIII. *BULIMIA* ; Faim canine.

C'est mal-à-propos , comme l'observe le Docteur *Menjot* , qu'on rend ce mot , dont les Grecs se servent pour exprimer une faim excessive , par faim de bœuf (*fames bovilla*). Cette maladie est appelée par les Grecs *boulimiasis* , *boulimos* & *xinorexia* ; *phagædena* par Cælius Aurelianus , & non point par Galien ; *lycorexis* par quelques-uns ; *bolismus* par Gordon ; *fames canina* , *lupina* , *bovina* par les Scolastiques ; les malades faméliques , *famelici*.

La boulimie est une faim qui nous porte à manger au-delà de ce que notre estomac est en état de digérer.

La faim ordinaire ne nous porte à manger que la quantité d'alimens que nous pouvons digérer entre nos repas. La plus légère anorexie nous porte à faire choix des alimens , & à consulter notre goût avant de les manger , & c'est ce choix des alimens qui distingue ce que nous nommons *appétit de la faim*. Dans la boulimie au contraire , on ne consulte point son appétit , on mange

souvent & plus qu'on ne peut digérer.

La quantité d'alimens solides & liquides qu'on prend journellement, lorsqu'on se porte bien, est environ la vingt-cinquième partie du poids du corps, dont la moitié s'en va par les urines, l'autre par la transpiration, excepté la vingtième partie qui sort sous forme d'excrémens. Nous ne mangeons pas plus en hiver qu'en été, mais nous buvons moins. Les jeunes-gens de Montpellier mangent environ 72 onces par jour, savoir 46 à dîner, & 26 à souper : le rapport moyen entre les viandes & la boisson est comme 1 à 2.

1. *Bulimia canina*; Faim canine, en grec *cynorexia*. A.

Dans cette espèce on mange beaucoup, & l'on rend ce qu'on a pris sans avoir pu le digérer.

Elle est causée par l'acrimonie des suc digestifs, & par l'irritabilité de l'estomac, lesquelles causent une sensation incommode que les alimens appaisent quelque peu, d'où s'ensuit la faim; mais comme ces suc digestifs ne suffisent point pour dissoudre les alimens, & que l'estomac ne les garde pas assez longtemps, de là vient qu'on les rejette.

Ceux qui voyagent en hiver parmi la neige sont souvent attaqués de cette maladie, lors sur-tout qu'ils se nourrissent d'alimens âcres. Elle est funeste, lorsqu'elle succede à la quarte, à l'ascite & aux autres maladies chroniques.

On la guérit avec des sédatifs & des adoucissans. Les cathartiques & les émétiques, à moins qu'ils ne soient extrêmement doux, causent des dyssenteries & des cholera morbus; c'est pourquoi il faut leur préférer les acidules, les tamarins, la casse. Les correctifs sont, ou absorbans, comme la craie, les yeux d'écrevisses, le corail, & peut-être aussi les alkalis, comme l'huile de tartre délayé dans beaucoup d'eau, lors sur-tout que les matieres tirent sur l'acide; ou huileux & gras, comme le beurre, le petit-lait, le lait même, l'huile d'amande douce; ou narcotiques & propres à calmer l'irritation de l'estomac, comme le vin pur, la thériaque, le safran, le laudanum; & si l'on en croit *Gesner*, on peut y joindre une légère infusion de graine de belladonna dans du vin. *Forestus* s'est très-bien trouvé des pilules d'aloès; *Riviere*

a employé avec succès l'ambre gris , à la dose de cinq à six grains.

La boulimie est une maladie chronique , qui est ordinairement suivie de la lienterie , de l'atrophie & de l'ascite.

2. *Bulimia cardialgica* , en terme de vétérinaire *faim-vaille* ; *Boulimus* d'Ettmuller ; *Fames bovilla* des Ecoles. A.

C'est une espece de boulimie accompagnée de cardialgie & de syncopes fréquentes. Les malades mangent peu , mais ils ne digerent point les alimens , & tombent continuellement en foiblesse. Leur appétit est proportionné à l'envie extrême qu'ils ont de manger , mais il est bientôt satisfait , & suivi de dégoût & de lipothymie. C'est ainsi que *Menzot* la définit dans la dissertation qu'il en a donnée.

Elle attaque ceux qui voyagent dans des lieux couverts de neige , témoin ce qui arriva aux troupes de *Cyrus* & de *Brutus*. *Avicenne* la définit une faim des membres avec satiété de l'estomac ; & en effet , elle est causée par l'inanition du corps , & comme on dit , par la section des veines ; mais comme l'estomac est indisposé , il est aussi-tôt rassasié , & ne

peut digérer les alimens. Suivant *Hoffmann*, c'est une lipothymie continuelle causée par la faim, ou par le besoin de nourriture; *Galien* la définit de même.

Cette espece de boulimie est accompagnée d'une irritation, de douleurs & de tiraillemens d'estomac; & de là vient qu'il rejette les alimens avant d'avoir pu les digérer, & que cette maladie est suivie de la lienterie. C'est ce qui l'a faite appeller par quelques Scolastiques faim de loup (*fames lupina*) ou *lycorexis*; mais c'est à tort qu'ils en font une espece distincte.

Les remedes indiqués dans cette boulimie sont, les analeptiques, les cordiaux & les anti-spasmodiques. Les cordiaux ont lieu dans la défaillance même, & la soupe au vin & la thériaque sont ce qu'on peut employer de mieux. Je mets au rang des analeptiques les bouillons de poulet avec le riz & une tête de pavot, les panades légères faites avec de la mie de pain & la chair d'un poulet; le bouillon de veau avec la mie de pain, le poisson, les gelées, le lait d'amandes; *Hecquet* conseille les bouillons de tortues, & y joint le lai-

tage & le laudanum. Plusieurs s'étonnent, & peu comprennent d'où vient qu'*Hippocrate* ordonne des saignées si fréquentes dans cette maladie. Ne seroit-ce point pour prévenir l'inflammation d'estomac ?

3. *Bulimia verminosa*, Trallien. *Morb. epidemicus Saragossæ famæ dictus*, *Forestus*, lib. 21. *observ.* 28. Boulimie vermineuse. D.

Cette espece est causée par des vers, des *tænia*, & autres semblables insectes nichés dans l'estomac, lesquels consomment, à la vérité, une petite quantité de nourriture, mais irritent l'estomac; d'où s'ensuivent la puanteur de l'haleine, la fièvre, les nausées, des douleurs vagues & poignantes dans le bas-ventre, des feux passagers au visage, des cardialgies causées par les vers qui rampent dans l'œsophage jusqu'aux narines, la diarrhée, le grincement des dents, l'assoupissement, les clameurs, &c.

On peut voir plusieurs histoires de cette maladie chez *Zacutus Lusitanus*, lib. 2. *Medicin. princip.* chez *Schenckius*, lib. 3. *obs.* 27.

Une infinité de personnes moururent à Saragosse de cette maladie ; on s'avisa enfin de donner aux malades du bol d'Arménie , qui leur fit rendre quantité de vers , & les guérit radicalement. Cet absorbant auroit-il corrigé cette matiere aigre-douce , qui sert de nourriture à ces insectes ? D'autres furent guéris avec des amers , des aloétiques ; quelques-uns par le moyen du *syfimbrium aquatique* , qui leur fit rendre le *tænia*.

4. *Bulimia esurigo* ; Voracité. L.

C'est une espece de faim excessive , qui n'a presque rien de morbifique. Ceux qui en sont atteints , mangent deux , trois fois plus qu'à leur ordinaire , sans avoir aucune indigestion. Les femmes grosses , les personnes robustes , les gloutons , les jeunes gens qui font beaucoup d'exercice , les chasseurs , les soldats qui ont pati , sont souvent dans ce cas. Je fus autrefois attaqué de cette boulimie ensuite d'une hémitritée , & je pris en peu de temps un embonpoint extraordinaire ; mais ma transpiration avoit une odeur de musc insupportable. *Rondelet* en fut aussi attaqué pour

avoir mangé trop d'épicerie. La même chose arriva à un soldat, à qui *Riviere* avoit ordonné l'absinthe, pour guérir une anorexie à laquelle il étoit sujet. Voyez ce que *Ramazzini* dit de l'usage du quinquina, dans la tierce compliquée de boulimie, *constit. ann. 1690. n^o. 10.*

5. *Bulimia addephagia*, Nenter, *tabul. 174. cap. 8.* Boulimie vorace.

C'est une faim excessive, ou plutôt une voracité, à laquelle les enfans sont sujets vers l'âge de quatre ans & au-delà. Elle est accompagnée d'atrophie, souvent de diarrhée, de l'enflure du bas-ventre, de pâleur, de foiblesse, & de la mollesse des chairs. Elle est souvent compliquée de vermine, & elle les conduit à diverses maladies, lorsqu'on n'a pas soin de les astreindre à un régime convenable.

Cette voracité accompagne aussi le rachitis. Voyez la cure de la phisconie des enfans, de même que celle du rachitis, laquelle consiste dans l'usage des martiaux, du rhapontic, du cinnamome, de la squine, &c.

6. *Bulimia convulsorum*, Muller, *de*

morbo spasmodico disputat. Haller, tom. 1. pag. 79.

Cette espece de faim canine eut lieu non-seulement dans la convulsion épidémique qui régna dans le Brandebourg en 1741, mais encore dans celles dont *Willis & Buddée* nous ont donné l'histoire, de même que dans l'éclampsie typhode, que *Sennert* rapporte à l'an 1597, laquelle, de même que les premières, paroît être la même maladie que la convulsion de Suede. Dans celle du Brandebourg, les malades avoient une faim si dévorante, que ne pouvant se servir de leurs mains, ils mangeoient ce qu'on mettoit sur leur lit, le corps penché & la tête basse comme les brutes. Quelques-uns rendirent des vers par la bouche; mais il reste à savoir si cette boulimie n'avoit point quelque'autre principe, & si elle n'étoit point l'effet du seigle niellé, dont les habitans s'étoient nourris. *Sennert* prétend que c'étoit une *faim de loup*, & qu'elle étoit compliquée de diarrhée.

7. *Boulimia ab acidis, Mercurialis, de ingenti fame*, pag. 365. Faim canine, causée par des aigreurs.

Cette espece se manifeste par un goût d'acidité dans la bouche , par un sentiment de corrosion dans l'estomac , par un vomissement de matiere pituiteuse , acide , par l'absence de la soif , & par le tempérament mélancolique du sujet. On la guérit par l'usage des rafraîchissans , des absorbans , & du sel de tartre.

IX. *POLIDIPSIA; Soif excessive.*

Cette maladie consiste dans un désir excessif de la boisson. Bonet, *Sepulchret. tom. 2.* l'appelle soif morbifique , (*Sitis morbofa*).

Elle provient d'un sentiment de sécheresse , de salure , & de chaleur dans la bouche , que la nature cherche à apaiser en buvant. On peut dire cependant que ce symptome est principalement occasionné par la mauvaise habitude que l'on prend de boire entre les repas , habitude qui est familiere aux jeunes gens de l'un & de l'autre sexe , lesquels ne sauroient se coucher sans boire ; ce qui , entr'autres incommodités , trouble la digestion , & les rend sujets aux pâles-couleurs.

La polydipsie par elle-même est rarement une maladie, mais souvent un symptôme accidentel de quelques-autres. Voici ses variétés :

A. *Polydipsia febrilis* ; Soif des fébricitans, appelée par Boerhaave, *Aphor. 613. Sitis febrilis*. B.

La violence de la soif, en supposant la sensibilité égale, est proportionnée à la sécheresse, à la chaleur, & à la salure de la salive. Or dans les fievres, sur-tout dans celles qui sont aiguës & bilieuses, telles que la tierce continue ardente, la tierce double, dans lesquelles la lymphe est épuisée par l'excès de la transpiration, l'usage des cathartiques, la diarrhée bilieuse, la salive est extrêmement sèche; le frottement continuel que les vaisseaux éprouvent, le développement des particules ignées, joint à l'alcalescence du sang, excitent une chaleur excessive dans les paroxysmes; enfin, la concentration des principes salins, occasionnée par le défaut de véhicule, & dont la quantité augmente dans la fièvre, augmente la salure, comme cela paroît par les expériences de *Langrish*. Il n'est donc pas

étonnant que cette polydipsie ait lieu dans les fièvres aiguës, vu que la boisson est nécessaire pour délayer le sang, pour tempérer la chaleur, & adoucir l'acrimonie des humeurs.

Lorsque la soif se calme tout à coup dans ces maladies, c'est un signe que le malade a perdu le sentiment, ce qui peut venir d'un délire, d'un coma, ou d'une foiblesse excessive, mais qui procède communément du délire. Lorsque la soif diminue peu à peu sans aucun signe de délire, & que le pouls devient moins fréquent, c'est un signe que le paroxysme & l'ardeur de la fièvre diminuent, que le sang est atténué, & que la sécrétion de la lymphe & de la salive commence à se faire.

Les remèdes indiqués dans cette maladie sont, 1^o. ceux qui font cesser la sécheresse, & diminuent par conséquent la viscosité de la salive & du sang, par où l'on voit qu'on doit préférer les chauds aux froids, ces derniers ne faisant que coaguler la salive. Je mets de ce nombre l'eau en forme de boisson, de vapeur, de fomentation, de gargarisme, dépitème &c. laquelle a

infiniment plus de vertu , lorsqu'on met cuire ou infuser dedans quelque végétal savoneux & nitreux , comme de l'orge , de l'avoine. 2°. Ceux qui appaisent la chaleur , comme les acides , les végétaux , entr'autres l'oseille , les groseilles , le limon , l'orange , la grenade , les pommes , les cerises , dont on fait de l'eau , de la gelée , les fossiles tels que le nitre , le cristal minéral , l'esprit acide du sel , du soufre , que l'on délaye dans une grande quantité d'eau. 3°. Ceux qui adoucissent l'acrimonie , comme les émulsions , les substances farineuses , la décoction d'orge , la crème de riz , les émulsions faites avec de la graine de citrouille , de laitue , de pavot , le petit lait.

Lorsque la soif est compliquée de foiblesse , on doit employer le vin , le vinaigre , la biere , l'eau de vie , &c. Comme la soif exige que le malade boive autant qu'il en a besoin , on ne doit point employer les narcotiques pour la faire cesser. Lorsque le malade a la toux , quoique la fièvre soit aiguë , comme dans la pleurésie , il n'est que peu ou point altéré , ce

qui n'empêche pas qu'on ne doive lui donner quantité de boisson délayante.

B. *Polydipsia hydropica*; Soif hydro-pique. C.

C'est celle qui accompagne l'ascite, la phlegmasie, l'hydropisie de poitrine, le diabetès, l'hydropisie ordinaire, & elle provient de ce que le sang est dépouillé de sa lymphe, de ce qu'elle s'est jetée dans quelque cavité, ou s'est évacuée par les urines ou par les sueurs.

Dans ces sortes de maladies, la soif est occasionnée par la sécheresse & l'acrimonie de la salive; celle-ci est proportionnée à la sécheresse, car les principes salins étant dénués de sérosité, se concentrent davantage, & acquièrent plus d'activité.

Il faut prendre garde, en voulant appaiser la soif des ascitiques, de ne point leur donner de l'eau en trop grande quantité: on augmenteroit par là la laxité des solides & la sérosité extravasée; c'est pourquoi il faut les engager à la supporter ou se contenter de la calmer. On peut y parvenir en leur mettant sur la langue de peti-

tes rouelles de fruits acides, de la gelée ou du rob de cerise, de coing, de groseille, de limon, du sirop de verjus, de limon, en leur faisant tenir dans la bouche une balle de plomb, ou par le moyen d'une tisane légèrement apéritive faite avec la racine de chiendent, d'oseille, de fraiser.

Les remedes indiqués dans la soif occasionnée par le diabetès, la dysurie, sont le petit lait acidulé, le lait coupé avec l'eau de chaux.

C. Polydipsia fluxuum. L.

Les flux dans lesquels la soif est la plus fréquente & la plus violente, sont, la dyssenterie, le diabetès, la diarrhée bilieuse, le ptyalisme, la perspiration excessive.

La dysurie que causent les vésicatoires, est accompagnée d'une soif excessive. Ces fortes de remedes dessèchent si fort la langue, & occasionnent une soif si excessive, sur-tout dans les adultes dont l'esprit n'est point aliéné, qu'on ne peut la calmer qu'en faisant continuellement gargariser les malades avec de l'eau. Cette soif dure environ trois jours plus ou moins, selon que

le fel âcre des cantharides se sépare plus tôt ou plus tard, & en plus ou moins grande quantité de la masse du sang. Elle diminue ensuite peu-à-peu. Baglivi, de *incommodis ab usu vesicantium*, cap. 2, l'appelle *sitim vesicantium*.

L'ischurie, à cause du mélange de l'urine avec le sang, est accompagnée d'une soif inexprimable, d'une chaleur excessive, de la sécheresse de la langue, de manière que le malade a peine à parler. Il tombe ensuite dans un délire accompagné de tremblement, qui est bientôt suivi de la mort. On apaise cette soif avec des potions nitreuses, & des remèdes propres à guérir l'ischurie, tels que les bains, les demi-bains, les fomentations.

D. *Polydipsia à veneno ; à morfu dipsadis ex Lucano , à calce vorata.* A. Soif excessive causée par un poison ; par la morsure d'un petit serpent très-dangereux dont parle *Lucain* ; par la chaux vive prise intérieurement.



XI. ANTIPATHIA ; Antipathie.

Elle consiste dans une aversion naturelle pour certains objets, qui fait qu'on ne peut les goûter, les voir, les toucher, ni même en entendre parler, qu'on ne tombe aussitôt en défaillance, & qu'on ne soit attaqué d'un vomissement, de spasmes & d'autres symptômes semblables.

Il y a des antipathies dont on peut rendre raison, mais il y en a d'autres dont on ignore absolument la cause. Les premières sont celles que l'on a pour des objets nuisibles ou désagréables. Par exemple, l'horreur que l'on a pour les cadavres, pour les opérations de Chirurgie, pour le supplice des malfaiteurs, pour le meurtre, naît d'un sentiment de commisération. De même celle que Jacques Premier avoit pour une épée nue, la peur que quelques personnes ont du tonnerre, & qui leur cause la diarrhée & des défaillances, celle que l'on a des orages, des serpents, des araignées, &c. est à la vérité mal fondée, mais en même tems

excusable , vu que ces choses sont nuisibles , ou passent pour telles.

De même , celle que quelques personnes ont pour le fromage , les anguilles , le pain , le vin , les fraises , les œufs , à cause qu'ils leur ont fait du mal , par exemple , parce qu'ils ont tété une nourrice dont le lait étoit caseux & grumelé , ou parce qu'ils en ont été incommodés pour en avoir mangé à contre-temps , en trop grande quantité ; cette antipathie , dis - je , quoiqu'excessive , est fondée sur un souvenir confus des effets que ces choses ont produit , & sur la crainte qu'on a de les éprouver de nouveau.

Mais il y a d'autres antipathies qu'on ne peut expliquer , qu'en supposant , comme on dit , une idiosyncrasie particulière dans ceux en qui elles se trouvent , ou , pour m'expliquer plus clairement , dont il faut absolument deviner la cause. Telle est celle que l'on a pour les chats , les souris , les roses , les grenouilles , &c. Ne viendrait-elle point de ce que les effluves qui en émanent venant à se mêler avec les humeurs de celui qui les craint ,

composent une tierce substance , qui est un poison pour lui , de même que le mercure mêlé avec un acide marin , compose le sublimé corrosif ? Ne viendrait-elle point aussi des fables dont on berce les enfans au sujet des qualités nuisibles de ces sortes d'objets , de même qu'au sujet des forciers, des larves, des lémures, du venin des chauves-souris, des serpens ordinaires, des escarbots &c. qui n'ont rien de mal-faisant par eux-mêmes ?

Antipathia humana , Zwingeri , dissertat. 1.

L'Auteur que je viens de citer rapporte une infinité d'exemples d'antipathies pour les odeurs, les couleurs, les sons, les saveurs, qu'il est inutile d'insérer ici, vu qu'elles reviennent toutes au même, & qu'il est naturel, par exemple, que celui qui hait la saveur du fromage, ne puisse en supporter ni la vue ni l'odeur, quelque soin qu'on ait de lui en dérober la vue.

Ces sortes d'antipathies rendent l'homme malheureux, & l'exposent à des milliers d'incommodités ; c'est

pourquoi on doit s'étudier à les guérir, & s'il se peut à les prévenir.

Elles naissent souvent dans l'enfance, & la plupart cessent dès que la raison a pris le dessus. J'ai connu un enfant qui avoit une telle aversion pour le fromage, qu'il suffisoit d'en mettre quelques grains dans ses alimens pour le faire presque tomber en convulsion; à mesure qu'il est avancé en âge, il s'est habitué à en goûter, d'abord avec beaucoup de répugnance, & aujourd'hui il y a peu d'alimens qu'il mange avec plus de plaisir.

Il est plus difficile de vaincre l'horreur que les femmes ont pour le tonnerre, les opérations de chirurgie, pour certains remèdes, parce que leur esprit n'est pas cultivé, & qu'il est presque impossible de détruire leurs préjugés. Si nous nous appliquions de bonne heure à la physique, si nous avions soin de cultiver notre raison, nous comprendrions sans peine que ce phénomène n'est pas plus à craindre que mille autres accidens imprévus qui peuvent arriver tous les jours, par exemple, que la chute d'une maison.

Si nous connoissions l'utilité, & qui plus est la nécessité des opérations de chirurgie dans certains cas, elles nous effrayeroient moins. Si nous pouvons avoir assez de hardiesse pour manier les serpens, les salamandres, les crapauds, nous nous appercevrons que ces reptiles sont moins dangereux qu'un moineau, & nous guérirons de la crainte ridicule qu'ils nous causent.

XI. NOSTALGIA ; *Maladie du pays*, appelée par Zwinger, *Dissert. 3. Pothopatridalgia*, *Nostomania*; *Heim-Wehe*, par les Suisses; *Nostrassia*, par quelques-uns; *Philopatridomania*, par Harderus. Le mot Grec est dérivé de *Nostein*, retourner; & d'*Algeia*, chagrin, tristesse.

C'est une espece de bizarrerie qui fait que ceux qui sont absens de leur patrie ont un si grand désir d'y retourner, que lorsqu'ils ne peuvent le faire, ils tombent dans un chagrin accompagné d'insomnie, d'anorexie, & d'autres symptomes fâcheux.

Cette maladie est simple ou compliquée. L'une & l'autre attaquent les jeunes gens, qui étant obligés de quitter leur maison paternelle, où ils ont été délicatement élevés, & de voyager, éprouvent quelque infortune, ou tombent dans quelque maladie. Ils repassent dans leur esprit le bien-être dont ils jouissoient, ils se rappellent les agrémens qu'ils avoient parmi leurs parens & leurs amis, ils aspirent au bonheur de revoir leur patrie, & plus ce désir est violent, plus leur maladie devient dangereuse, sur-tout, si par l'ignorance où ils sont des mœurs & de la langue du pays où ils se trouvent, ils se voient réduits à vivre seuls. Le chagrin les prend, ils fuient toute société, ils ne déclarent leur maladie à personne, ils perdent l'appétit & le sommeil, ils s'affoiblissent & dépérissent de jour en jour.

I. *Nostalgia simplex* ; Nostalgie simple. D.

C'est celle qui n'est causée par aucune maladie sérieuse, quoiqu'elle soit accompagnée de divers symptômes, par exemple, de tristesse, d'amour pour la

solitude , de taciturnité , de dégoût , de foiblesse , & d'une petite fièvre nocturne. On a plusieurs fois trouvé dans les cadavres de ceux qui sont morts de cette maladie à l'hôpital de Montpellier une ou deux taches livides. J'ai connu le fils d'un mendiant , qui n'avoit d'autre patrie que les rues & les grands chemins , qui fut attaqué de cette maladie pour avoir perdu ses parens. Les Etudians de Montpellier y sont rarement sujets ; ils trouvent dans la compagnie de leurs amis de quoi se dédommager de l'absence de leurs parens , & ils les oublient sans peine , tant qu'ils ont le moyen de se divertir. Cette maladie est fréquente chez les Suisses qui servent dans les pays étrangers , & l'on en a vu quantité qui ont déserté pour s'en retourner dans leur patrie. Ils avoient parmi eux une chanson , qui leur rappelant les plaisirs dont ils y jouissoient , les jetoit dans cette maladie , de manière qu'on fut obligé de la défendre sous peine de la vie. On peut la voir chez *Swinger*.

Les secours moraux sont les seuls qui puissent y remédier. Je mets de ce

nombre l'entretien des amis , le jeu , les spectacles , les festins , l'argent. Lorsqu'ils ne produisent aucun effet , & que la maladie augmente , il n'en reste plus d'autre que de renvoyer les malades chez eux , quand même ils feroient épuisés au point de ne pouvoir quitter le lit ; ils ne sont pas plutôt assurés de retourner dans leur patrie , qu'ils se portent mieux , leurs forces se rétablissent , & souvent même ils guérissent en chemin. A l'égard des pauvres qui n'ont point de parens , ou qui sont obligés de rester dans les hôpitaux , ils meurent presque tous , leur maladie ne cede ni aux secours de la Chirurgie ni de la Pharmacie ; & les évacuans qu'on leur donne ne font que l'augmenter.

2. *Nostalgia complicata* ; Nostalgie compliquée. A.

C'est celle qui est accompagnée du synochus , de la tierce simple , ou continue , ou de telle autre fièvre ; & un Médecin qui entreprend de la guérir doit s'étudier à ménager les forces du malade. S'il attribuoit la nausée , le vomissement , l'anorexie & les autres symptômes fébriles aux saburres contenues

tenues dans les premières voies, il auroit tué son malade avant de les avoir entièrement évacuées. Il doit recourir au quinquina, lui donner le soir des émulsions avec une dose suffisante de narcotiques, le flatter de l'espérance de retourner chez lui, & l'y renvoyer même, quoiqu'il ait la fièvre & qu'il soit extrêmement affoibli, soit en voiture, soit en litière. Cet appareil seul fait plus d'effet sur lui, & opère plutôt sa guérison, que tous les remèdes qu'on pourroit lui donner. Il s'en trouve qui guérissent par l'espoir seul de revoir leur patrie, quoiqu'ils n'y retournent point; ils ne sont pas plutôt à moitié chemin, qu'ils recouvrent leurs forces, & peu-à-peu la santé.

3. *Nostalgia simulata*; Nostalgie simulée, de Meyseray, *maladie des armées*, n^o. 25. pag. 109.

On reconnoît la feinte par la force & l'égalité du pouls, la couleur naturelle du visage, la faim qui n'est pas diminuée, par la crainte de la diète, de la saignée & des purgatifs; & enfin par la connoissance qu'on a du vrai motif qui fait désirer au soldat un congé, afin de se soustraire au service.

XII. *PANOPHOBIA*; *Terreur panique*, appelée par Sennert, *cap. 8. des morbis infantium*, *Pavor nocturnus* & *Pavor in somno*; par Héródote, *lib. 7. Conturbatio, consternatio, panicophobos; Thoribos & Phobos*, par Hippocrate, *Aphor. 24. lib. 3. Panophobia infantum*; *Frayeur nocturne*.

Cette maladie est familière aux enfans qui tetent : elle consiste dans des songes effrayans qui leur représentent des spectres, des phantomes, dont l'image frappe tellement leur imagination que la fièvre les prend; ils suent, ils gémissent, ils se réveillent en criant, & sont si effrayés que peu s'en faut qu'ils ne tombent dans des mouvemens convulsifs.

Cette maladie, lorsqu'elle augmente à un certain point, peut les jeter dans des convulsions, ou dans l'épilepsie. Les jeunes gens y sont également sujets, & je l'attribue aux contes des larves, des spectres & des lémures, dont les

servantes les repaissent pendant le jour, & dont l'image se présentant à eux dans leur sommeil, ou dans l'obscurité, leur cause ces frayeurs dont nous parlons.

Elle est presque toujours causée dans les enfans à la mamelle par les saburres de l'estomac, ou par un lait vicié dont il est surchargé; ce qui fait qu'on doit leur prescrire des cathartiques doux, tels que l'huile d'amande douce, le sirop rosat solutif, & même purger la nourrice à leur place. Je croirois presque que cette maladie est le plus souvent causée par les hardes dont on les couvre, & la chaleur du berceau, laquelle est capable de leur causer la fièvre & un transport au cerveau. Je n'ai jamais été plus tourmenté de ces songes effrayans que lorsque j'étois trop couvert, ou que le temps se tournoit la nuit au midi.

1. *Panophobia verminosa*, Beniveni, Terreur panique causée par les vers. A.

Cette espece est causée par les vers; la matiere qui les engendre épaisit le sang, & lorsqu'elle vient à se fixer dans les vaisseaux du cerveau, elle peut très-bien occasionner ces songes effrayans,

lors sur-tout que ces insectes se glissent dans l'œsophage, & causent au malade une espece de suffocation. Cela étant, indépendamment des cathartiques & des absorbans, il convient d'employer les anthelminthiques.

2. *Panophobia hysterica*; Terreur panique causée par des vapeurs. L.

Rien n'est plus ordinaire que ce symptome chez les sujets hystériques & hypocondriaques. Il suffit qu'on laisse tomber un bâton, qu'on ferme une porte, qu'on entre à l'improviste dans leur chambre pour les effrayer, leur causer des palpitations de cœur, pour les faire pâlir & les faire tomber en syncope. Leur frayeur est encore bien plus grande s'il tonne, s'il fait des éclairs, s'ils trouvent sous leurs mains une araignée, une chauve-souris, un escarbot, un scorpion, &c. ils tombent presque en défaillance. J'attribue ces sortes de terreurs paniques à deux principes : 1°. à la sensibilité & à la délicatesse excessives des nerfs qui les rendent susceptibles de la plus légère impression, ainsi qu'on en a un exemple dans l'otalgie & l'inflammation de la rétine. Le se-

cond principe n'est autre qu'un amour excessif pour la vie & les plaisirs , qui nous rend incapables de souffrir la moindre incommodité , sur-tout si nous avons été élevés dans l'abondance & la mollesse. Cette sensibilité est encore plus grande , lorsque ces sortes de sujets se trouvent affoiblis par des maladies , des évacuations considérables, le chagrin , les foudris , &c. Cette maladie exige les mêmes remèdes que les vapeurs.

3. *Panophobia phrontis* , Hippocrat. La maladie appelée Souci ou Terreur panique. Le Clerc , *Hist. de la Médecine* , pag. 176. L.

Les malades sont extrêmement inquiets , ils fuient le jour & la compagnie , & ne se plaisent que dans l'obscurité , ils ont peur de tout ce qu'ils voient. Ils ont la région du diaphragme enflée , & le corps si sensible & si douloureux , qu'on ne peut les toucher. Ils ont des songes effrayans pendant la nuit , des douleurs poignantes dans les hypocondres , & ils s'imaginent voir à tout moment des morts , ou d'autres objets effrayans. Cette

espece paroît être hypocondriaque ou hyfférique.

4. *Panophobia à rabie*, Morgagni, *Epist.* 7. Terreur panique, causée par la rage. A.

Cette espece dépend du virus hydrophobique, qui ne s'est pas encore manifesté ; elle n'est excitée ni par l'eau ni par la lumiere, mais par tout autre objet indifféremment. Il y avoit trois mois qu'un vieillard vigoureux avoit été mordu par un chien enragé, lorsqu'il fut menacé & maltraité par un de ses ennemis, vingt jours avant de tomber dans l'hydrophobie dont il mourut & dans l'espace de deux jours. Dès le moment où il reçut ces mauvais traitemens, il fut saisi d'une frayeur singuliere & tout-à-fait extraordinaire ; non-seulement le moindre bruit le faisoit trembler ; mais s'il appercevoit quelqu'un qu'il ne connût pas, il le fuyoit aussi-tôt comme un traître, & alloit se cacher promptement dans les ténèbres. Il éprouva enfin de l'horreur pour la lumiere & pour l'eau ; & mourut deux jours après à l'hôpital.

On découvrit de la rougeur à la par-

tie supérieure du pharynx ; les arteres étoient vuides , les poumons gangrenés à leur partie postérieure , & remplis par tout d'un sang noir ; le cerveau ne parut pas plus sec que dans l'état de santé.

XIII. *SATYRIASIS* , Satyriase ;
Satyriasmus , de P. Éginette ,
appellé vulgairement *Priapismus* , Priapisme.

C'est une maladie familiere aux hommes , dont le principal symptome est un désir impudent & effréné du coït , accompagné de l'érection de la verge.

Il differe du priapisme , suivant *Arétée* , en ce que le satyriase est une maladie aiguë , qui tue les malades au bout de sept jours , dans laquelle l'érection de la verge est accompagnée d'un violent aiguillon de volupté. Il y a d'autres especes chroniques entièrement différentes de celle-ci , lesquelles commencent par un sentiment de volupté , & deviennent ensuite très-douloureuses , de maniere qu'elles approchent du priapisme ; sur quoi je m'en

rapporte à ceux qui les ont observées.

1. *Satyriasis acuta*, Aretæi, *cap. 12. lib.* 2. *Satyriase aigu.* A.

On représente les Satyres, qui sont les suivans de Bacchus, avec la verge tendue; & comme cette maladie produit le même effet dans ceux qui en sont atteints, de là vient qu'on lui a donné le nom de *satyriasis*. Elle consiste dans un désir insatiable du coït, qu'on ne peut jamais satisfaire; de manière qu'après avoir vu une femme plusieurs fois de suite, l'érection continue avec la même force qu'auparavant. Elle cause une convulsion générale dans les nerfs, une distension dans les tendons, dans les aines, & dans la partie qui est entre les aines & la verge, que les Grecs appellent *pleiada*. La verge est enflammée & douloureuse, le visage est brûlant & couvert de sueur, les malades marchent courbés & en double, leur état les rend tristes & mélancoliques. Ceux qui n'ont pas assez de pudeur pour combattre leur mal, tiennent les propos les plus indécents, lâchent leurs vents à tout moment, courent sans aucune retenue

après les femmes , tiennent des discours extravagans , & ne respectent ni les lieux ni les compagnies où ils se trouvent ; ils sont extrêmement altérés , rendent par la bouche quantité de puitte , ils écument comme les boucs qui sont en chaleur , & rendent la même odeur qu'eux. Ils gardent long-temps leur urine , & lorsqu'ils la rendent , elle est blanche , épaisse , & semblable à la semence. Ils sont sujets au cours de ventre , à des démangeaisons , des titillations , & des tiraillemens dans les côtes & sous les aisselles ; ils abhorrent les alimens , & lorsque la faim les presse , ils mangent à la hâte & sans savoir ce qu'ils font. Dans le cas où leur maladie est mortelle , leur corps & leur ventre s'enflent , les muscles & les tendons se roidissent , les membres se retirent , ils ont peine à remuer , le battement des arteres est petit , foible & irrégulier. Tous ces symptomes cessent quelquefois à l'aide d'un flux de ventre , ou d'un vomissement de bile & de puitte ; mais la guérison est toujours douteuse. Il n'y a qu'un sommeil long & profond qui puisse l'opérer , parce

qu'il rafraîchit, résout & engourdit les nerfs; & c'est cette stupeur & ce rafraîchissement qui font cesser le satyriase.

Cette maladie regne principalement dans le printemps & dans l'été, dans l'adolescence & la jeunesse, & affecte principalement ceux qui sont nés avec un penchant pour les femmes.

C'est une maladie extrêmement aiguë, & aussi honteuse qu'incommode; elle met pour l'ordinaire le malade au tombeau le septieme jour. Telle est la description qu'*Aretée* donne du satyriase.

2. *Satyriasis chronica*, Cheyne, de *natura fibræ*, pag. 71. Satyriase chronique. C.

Cette espece differe de la premiere en ce qu'elle est plus opiniâtre; elle dure des mois & des années entieres, & elle attaque les vieillards qui n'ont plus de desirs amoureux. Cheyne prétend que cette maladie est fort rare, qu'aucun Auteur n'en a parlé, & qu'il n'a connu que trois personnes qui l'ayent eue. Elle n'attaque point comme la premiere espece les jeunes gens qui sont nés avec du tempérament,

mais les sujets infirmes , foibles , qui ont les fibres lâches , qui digerent difficilement , les hypocondriaques , les personnes sujettes aux flatuosités , & dont l'esprit est abattu. Elle se manifeste principalement la nuit , lorsque le corps est échauffé par la chaleur du lit , la verge s'enfle , se roidit , & est aussi douloureuse que si on l'arrachoit de force ; mais cette érection n'est accompagnée d'aucun sentiment de volupté , la douleur étant trop violente pour leur permettre de jouir de quelque plaisir.

Les malades n'ont qu'un seul moyen pour calmer la douleur , c'est de se lever & de prendre l'air , l'érection cesse à l'instant , mais ce manège interrompt leur sommeil , leur ôte l'appétit , trouble la digestion , de maniere qu'après quelques semaines , ils ressemblent plutôt à des spectres qu'à des hommes. Il n'y a rien qu'ils ne soient en état de faire , point de remedes qu'ils ne prennent pour recouvrer le sommeil , & cependant les opiatz & les remedes chauds augmentent le mal , loin de l'appaiser.

On commencera la cure par les émétiques les plus doux , après quoi l'on passera au lait , au soufre , à l'œthiops minéral & au cinnabre d'antimoine , dont on continuera l'usage pendant six mois consécutifs , & l'on y joindra la fleur de benjoin , le sel de corne de cerf , mais en petite dose. *Cheyne* afflu-jettissoit pendant long-temps ses malades à un régime austere. Leur nourriture ne consistoit qu'en quatre onces de viande par jour , & quelques verres de biere de Bristol. Il leur donna ensuite le quinquina , de l'écorce d'orange , & quelques grains de vitriol de mars ; il leur enjoignit de faire un exercice modéré , & de se baigner souvent dans l'eau froide. Deux de ses malades guérirent au bout de deux ans , le troisieme , n'ayant voulu prendre aucun remede , fut long-temps à guérir , & retomboit dans son satyriase , pour peu qu'il fût bonne chere.

Un Religieux de Nîmes fut long-temps attaqué de cette maladie , quoique très-âgé , & de mœurs irréprochables. Il marchoit courbé & le visage extrêmement triste , & les Médecins

qu'il consulta ne lui procurerent pas le soulagement qu'il s'étoit promis de leur savoir. Le camphre peut être de quelque utilité.

3. *Satyriasis venerea*, Cheyne, de *fibræ natura*, pag. 71. Satyriase vénérien. L.

L'Auteur veut ici parler du symptôme de la gonorrhée virulente, qui n'est point une maladie par lui-même, & qui se guérit par la saignée, des émulsions, des narcotiques, des tisanes adoucissantes, mucilagineuses, des fomentations émollientes, le nitre, les demi-bains, &c.

4. *Satyriasis hydrophobica*; Satyriase hydrophobique.

C'est ici un symptôme d'une maladie plus dangereuse, savoir de l'hydrophobie, que M. Rivalier, Médecin de Lausanne a observé chez Bonet, & qui a été pareillement connu des Grecs. M. Morgagni rapporte, *epist.* 8. & 61. qu'il a observé deux fois dans des cadavres d'hydrophobes, des traces d'inflammation dans les corps caverneux de la verge, & l'Ill. Brogiani croit que le virus hydrophobique a de

l'affinité avec la semence des vésicules & même des prostates ; en effet on a observé que ce virus a causé à quelques femmes la fureur utérine. Voyez PIII. *Van Swieten*, comment. de rabie.

5. *Satyriasis neogamorum*, Hatté ; *Journ. de Méd. Fév. 1755.*

Cette espece differe des précédentes, 1^o. en ce qu'elle est accompagnée d'un désir continuel du coït, & d'une érection très-fréquente, suivie d'éjaculation ; de sorte que pendant plusieurs mois de suite, le malade se livre au coït, trois ou quatre fois dans la journée ; 2^o. en ce que le malade devient insensiblement d'une maigreur & d'une foiblesse extrême, & tombe enfin dans la seizieme espece de *lumbago*.



XIV. *NYMPHOMANIA*, *Fureur utérine* ; appelée par quelques-uns , *Andromania*, *Nymphoclusia*, *Gynaicomania*, *Enteli-pathia* ; *Hysteromania*, par Boecler, *dissert.* 8 ; *Metromania*, par Soranus & Astruc, de *morbis mulierum* ; *Theligonia*, par Linnæus, de *Tania* ; *Melancholica uterina*, par Nenter ; *Furor uterinus* & *tentigo*, par les Latins ; *Nymphotomia* & *symptoma turpitudinis*, par Mercatus.

Le caractère de ce genre de maladie dans les femmes, consiste dans un désir effréné du coït.

Elle diffère du délire mélancolique amoureux par l'effronterie & l'impudence dont elle est accompagnée. Je laisse à d'autres à juger si elle diffère du satyriase, à cause de la différence du sexe & des organes.

Le mot de *métromanie* est équivoque

& fynonime avec celui de *musomanie*, ce qui fait qu'on ne doit pas s'en servir. Celui de *nymphomanie* est reçu de tous ceux qui rejettent les mots composés de plusieurs autres, tel qu'est celui de *fureur utérine*.

Les degrés de cette maladie different selon les genres, dont *Sennert* nous a laissé la liste suivante.

1. *Nymphomania salacitas*, *Sennert de virginum morbis*. L.

Elle est familiere aux filles qui ont atteint l'âge de puberté, & qui sont d'un tempérament chaud, adonnées à la lecture des romans, aux chansons lascives, & qui sont courtisées par les jeunes gens, lors sur-tout qu'elles ont long-temps vécu dans la contrainte, soit sous les yeux d'une mere sévere, ou dans un couvent, & qu'elles ont réveillé leur passion par une masturbation honteuse. Elle se manifeste en elles par une grande gaieté, elles agacent leurs amans, & lorsqu'elles ne peuvent satisfaire leur désir, elles mettent bas toute honte, elles tiennent à leurs amans des discours lascifs, elles leur font les yeux doux, elles les agacent.

Sont-elles au logis, elles sont tristes, rêveuses, elles gémissent sans cesse, elles perdent l'appétit & le sommeil, & dépérissent à vue d'œil. La même chose arrive aux jeunes veuves, qui ont eu des maris froids ou impuissans, & qui n'ont jamais éprouvé les douleurs de l'enfantement.

Celles qui ont de la pudeur, de la vertu & de la religion, ne sont pas toujours exemptes de cette maladie, mais elle est causée chez elles par l'acrimonie de la semence & du sang, & par le sentiment trop vif des organes de la génération. Elles éprouvent les mêmes desirs, & ces desirs augmentent à proportion du soin qu'elles prennent de les cacher. Le feu dont elles brûlent intérieurement, les consume & les fait maigrir à vue d'œil, elles perdent l'appétit & le sommeil, elles ont des pollutions fréquentes, qui leur causent des remords d'autant plus cuisans, qu'elles ont la conscience timorée. J'ai connu une jeune fille, qui dans le temps même qu'elle déplorait son malheur aux pieds d'un vieux Confesseur sale & dégoûtant, éprouvait malgré elle ces sortes de pollutions. Elle resta deux

ans entiers dans cet état , luttant sans cesse contre les aiguillons de la chair , qui étoient extrêmement vifs en elle , & qui cependant ne portèrent jamais la moindre atteinte à la chasteté dont elle faisoit profession.

Le mariage est le remede le plus sûr qu'on puisse employer en pareil cas. Ceux que la médecine fournit , tels que la saignée , les rafraîchissans , les boissons humectantes , les cathartiques doux , le petit lait , les anti-vénériens , comme le nénuphar , le pourpier , les émulsions , &c. sont pour l'ordinaire inutiles ; ils le furent du moins , à ce que dit *Amatus Lusitanus* à l'égard d'une fille , qui lasse de son état , avoit pris la funeste résolution de se jeter dans un puits. On la maria à un jeune homme vigoureux , qui s'acquitta si bien de son devoir envers elle , qu'elle recouvra en peu de temps la santé. *Zucutus Lusitanus , de furore uterino , obs. 84. lib. 2.*

2. *Nymphomania furibunda* ; Fureur utérine , *Satyriasis muliebris* *Amati Lusit. cent. 6. obs. 97. A. C.*

C'est un second degré de cette maladie , dans lequel les filles mettant

bas toute pudeur , se prostituent au premier venu , découvrent leur nudité , injurient & maltraitent ceux qui refusent de se rendre à leur désir. Celles qui auparavant étoient chastes & réservées , ne tiennent plus que des discours obscènes , & impudiques ; elles offrent leurs faveurs à qui veut les accepter , & quittent le combat plutôt par lassitude , que faute de volonté. A force de se manualiser , elles irritent leur clitoris , & le font grossir à un point extraordinaire , & de là vient que la plupart des filles l'ont très gros dans les pays chauds. Elles lâchent fréquemment leur semence , leur vulve se gonfle & bâille , elles sentent des ardeurs dans le bas-ventre , leur urine est enflammée & en petite quantité. Lorsque ce malheur arrive à des filles chastes , à des Religieuses , par exemple , la violence qu'elles se font pour cacher la cause de leur mal , les rend malades & les jette dans la mélancolie , ou bien elles feignent d'être affectées du tarentisme , ou d'être possédées ou folles , pour qu'on les mette hors du couvent , ou bien elles se pendent de désespoir.

Matthieu de Gradibus , *confil.* 80. a connu une femme mariée sujette à cette maladie , & qui en étoit délivrée sitôt qu'elle avoit conçu. Tardoit-elle un an ou deux à être enceinte , elle devenoit furieuse , & tomboit dans une rage utérine , accompagnée de borborygmes , de délire , de tremblement , &c.

Je ne mets point cette maladie au rang des délires , parce que son principal symptôme est moins un délire , qu'un désir effréné du coït.

On a trouvé à celles qui en sont mortes , le clitoris enflé , les ovaires plus gros qu'à l'ordinaire , & les trompes de Fallope fermées.

Indépendamment des remèdes anti-aphrodisiaques , quelques uns vantent beaucoup l'usage de la ciguë , mais j'ignore quel genre de plante ils entendent par ce nom. *Voyez ci-dessous paraphosynem à conio.*

3. *Nymphomania fervor uteri* , *Sennert. de furore uterino.* L.

Il y a une autre affection fort approchante des premières , que les anciens ont appelée ardeur de matrice (*matri-cis fervorem* ,) dans laquelle la substance

de ce viscere s'échauffe avec douleur, pesanteur dans les lombes, frissonnement, mélancolie, suppression de l'urine & des excréments. La femme appetite le coït, mais la douleur qu'elle ressent dans l'acte, l'empêche de satisfaire ses désirs.

Cette affection differe des précédentes, en ce qu'elle n'est causée, ni par l'acrimonie de la semence, ni par aucune passion morale, mais par la phlogose, ou par la chaleur excessive de matrice, laquelle augmente sa sensibilité.

Les remedes indiqués dans ce cas, indépendamment de la saignée, sont, une nourriture rafraîchissante & humectante, les potions nitreuses, les émulsions, les bains, les injections émollientes dans le vagin, les fomentations, &c.

4. *Nymphomania pruriginosa* ; Prurit de l'utérus ; *Pruritus uteri*, Sennert. *lib. 4. part. 2. sect. 1. cap. 2. L.*

Ce n'est pas toujours le prurit de l'utérus, ou plutôt celui du vagin, qui cause la fureur utérine, & par conséquent ce prurit differe entièrement de

la Nymphomanie. Cependant , il est quelquefois le principe de ce désir effréné , lors sur-tout que le clitoris est couvert d'une matiere herpétique , âcre , mordicante , & que la femme a d'ailleurs du penchant pour l'acte vénérien. Comme ce désir n'est causé ni par l'acrimonie de la semence , ni par la dépravation de la volonté , mais par l'affection de la partie , de là vient que les Médecins , entr'autres *Sennert* , l'ont regardé comme une affection différente.

Son traitement est le même que celui de la dartre.

XV. TARANTISMUS ; le *Tarentisme* , le *Janon* ; appelé par *Baglivi* , il *Carnevaletto delle Donne* ; *Æstro di ballare*.

Le tarentisme est une maladie endémique dans la Pouille , dont le principal symptome est un désir insatiable de danser ou de sauter. Elle a pris son nom d'une araignée appelée *tarentule* , & les malades sont appelés *tarantati* , piqués de la tarentule , parce qu'on est

dans l'opinion qu'elle est causée par la morsure de cet insecte. *Baglivi* est de ce sentiment ; mais le fameux *Serao*, Secrétaire de l'Académie de Naples, est d'une opinion contraire.

On a fait à Rome diverses expériences sur la tarentule. Sa morsure cause de la douleur, elle fait enfler la partie & la rend livide, & peu de jours après la tumeur se trouve couverte d'une croûte noirâtre. Ces symptômes sont accompagnés d'assoupissement, de cardialgie, ou d'une oppression de cœur, & ensuite de douleurs dans tous les articles ; mais on ne s'est jamais apperçu que ceux qui ont été mordus dansent, ou ayent envie de danser. Ils guérissent au moyen des diaphorétiques ordinaires.

Aucun Auteur n'a fait mention du tarentisme avant le quinzième siècle, quoique la tarentule ait été connue long-temps auparavant. Il y en a quantité en Sicile, à Malthe, dans l'Afrique & dans les Provinces méridionales de la Pouille ; cependant, dit M. *Serao*, on n'y connoît point le tarentisme, mais *S. Gervais* prétend le contraire.

Les habitans de la Pouille vivent dans un climat chaud & sec ; ils ont beaucoup d'esprit , l'imagination vive , ils sont d'un tempérament mélancolique , & passionnés pour la Musique. La plupart de ceux qui sont mordus de la tarentule , avouent qu'ils ne se souviennent point d'avoir été mordus par cet insecte. *Baglivi* est le seul qui attribue cette maladie au scorpion de la Pouille ; tous les autres l'attribuent à la tarentule , par un préjugé généralement reçu , de même que les Astrologues attribuent les guerres & les maladies épidémiques à l'influence des Astres.

1. *Tarantismus Apulus* , *Baglivi* , de *tarantulâ* ; Tarentisme de la Pouille. A.

C'est une maladie endémique dans la Pouille , que l'on attribue par un préjugé vulgaire à la morsure de la tarentule ; & dont le principal symptôme consiste dans un amour excessif pour la danse & la musique.

Peut-être cette opinion doit-elle son origine au succès qu'ont eu les instrumens pour dissiper l'assoupissement que cause la morsure de la tarentule ; & de là est venue celle où l'on est aujourd'hui que

que la Musique a la vertu de dissiper le venin de cet insecte , au moyen des sueurs dans lesquelles les malades tombent en dansant. La morsure de la tarentule , ni la piqure du scorpion n'ont rien de commun avec cette maladie ; la chaleur seule suffit pour la causer , pour peu que les hommes soient disposés à ce genre de folie.

Le tarentisme est une maladie chronique , accompagnée de paroxysmes aigus , qui reviennent tous les ans. Elle commence par une tristesse profonde & un amour violent pour la solitude. Ceux qui en sont atteints entrent quelquefois en fureur , hurlent , quittent leurs habits , se roulent dans la boue , ont de l'averfion pour certaines couleurs ; le noir par exemple , & en aiment d'autres. Tous sans exception n'entendent pas plutôt un instrument , qu'ils sortent de leur assoupissement & de la tristesse dans laquelle ils étoient plongés , & se mettent à danser & à sauter pendant trois jours , & même plus , jusqu'à ce qu'ils fuent à grosses gouttes , tenant dans leurs mains des branches d'arbres qu'ils agitent en cadence. La mauvaise musi-

que leur déplaît , & la moindre dissonance aigrit leur mal. Lorsque ce secours leur manque , ils tombent dans un carus qui les emporte. Leur danse finie , ils se trouvent guéris jusqu'à l'année suivante , que l'accès les reprend dans le même temps , & si l'on n'a soin d'en prévenir les suites en recourant encore à la Musique , ils sont sujets pendant toute l'année à une jaunisse accompagnée d'anorexie , d'une fièvre lente , d'anxiétés de cœur , & de quantité d'autres symptômes.

Baglivi attribue les variétés de cette maladie à la différence des insectes qui l'occasionnent.

A. Le tarentisme causé par la tarentule blanche , est le moins violent. Sa morsure est suivie d'une douleur de ventre poignante , de diarrhée , de démangeaison.

B. Celui que cause la tarentule étoilée est le plus mauvais ; il est accompagné d'une douleur plus aiguë , de démangeaison , de maux de tête , de stupeur , de pesanteur , d'un frisson dans tout le corps.

C. Celui de la tarentule de vigne est

le pire de tous ; il est accompagné des mêmes symptomes que celui de l'étoilée , & de plus de l'enflure & de la douleur de la partie , de spasmes , de sueurs froides , d'aphonie , de nausée , de météorisme , &c.

D. *Tarantismus à scorpio Apulo* , Baglivi ; *Tarentisme causé par le scorpio de la Pouille*.

Ceux qui ont été piqués par cet insecte , ne veulent point porter des branches de vigne , mais se plaisent à manier des épées nues.

E. *Tarantismus simulatus* , Baglivi , cap. 7. *il Carnevaletto delle donne*. Tarentisme simulé.

La morsure de la tarentule n'est pas la seule qui occasionne cette maladie. Baglivi cap. 7. observe qu'elle est aussi causée par la chlorose. La plupart de celles , dit-il , qui sont atteintes de cette maladie , éprouvent à peu près les mêmes symptomes que ceux qui ont été mordus de la tarentule ; elles sautent tous les ans , & se délivrent par ce moyen , & de la chlorose & des vapeurs auxquelles elles sont sujettes.

Quoiqu'il n'y ait point de tarentu-

les à Rome , on ne laisse pas d'y trouver des femmes hystériques , & surtout des Religieuses qui feignent d'avoir un tarentisme , soit que leur mélancolie soit occasionnée par l'amour , la perte de leur bien , ou par tel autre motif semblable. Le chagrin les jette dans la mélancolie & le désespoir , ce qui les porte à courir les endroits où l'on danse & où l'on joue des instrumens. Mais les Musiciens les distinguent des personnes qui sont véritablement atteintes de cette maladie , en ce que celles-ci ont l'oreille extrêmement délicate , & s'aperçoivent du moindre faux ton & de la plus légère dissonance , ce que ne font pas les premières. *Serao* prétend que le tarentisme causé par la chlorose , la mélancolie , la nymphomanie , &c. n'est pas moins simulé que celui qu'on attribue à la morsure de la tarentule.

2. *Tarantismus entaneasmus ; Choræa S. Viti* de Sennert , *lib. 1. part. 2. cap. 17.* non point de Sydenham ; appelée par Galien *Enthusiasmus ; Saltus Valentini* , ac *saltus Viti* par Fel. Plater. *Hérodote* appelle les malades *enterastici*.

C'est une fureur de danser que Guil-

lerin , *Histor. & Vincent de Beauvais ; lib. 26. cap. 10.* attribuent à un châti-
ment du Ciel. Ces deux Auteurs rap-
portent qu'en 1012, seize hommes &
trois femmes ayant dansé dans un cime-
tiere , un Prêtre fit contre eux des im-
précations qui produisirent leur effet.
Felix Plater , *in observat. lib. 1.* attribue
cette maladie à une cause physique ,
& rapporte qu'une femme de Basle
dança pendant un mois sans disconti-
nuer ; & que lorsqu'on l'obligeoit de
s'asseoir , elle gesticuloit , & s'agitoit
de même que si elle eût dansé.

Il y a près d'Ulm , dans le cercle de
Suabe un Temple dédié à S. Vite , où
se rendent toutes les années le jour de
la fête du Saint , qui est au mois de Mai ,
une infinité de femmes des environs ,
lesquelles dansent jour & nuit comme
des insensées , jusqu'à ce qu'elles tom-
bent dans une espece d'extase qui leur
fait croire qu'elles sont guéries pour un
an des maladies dont elles sont attein-
tes ; sinon elles ressentent des inquié-
tudes , des douleurs tensives dans les
membres , des lassitudes spontanées ,
des maux de tête , qui ne cessent que

l'année suivante , qu'elles entendent la Musique que l'on fait dans ce Temple pour leur soulagement. Ce fait est attesté par Gregoire Horstius , *observ. lib. 2.* lequel en a été témoin. On peut mettre au même rang la coutume qu'ont les filles des Cevenes d'aller tous les ans le jour de la fête de la Vierge à une Eglise éloignée d'une ou de deux lieues de leur demeure , en compagnie d'une troupe d'amies , & en dansant au son des instrumens. Quelques-unes ont tant de dévotion pour ce pèlerinage , qu'elles tombent malades lorsqu'elles ne peuvent s'y rendre. Je me suis trouvé à ces fêtes , & j'en parle par expérience.

La maladie que Nicolas Tulpius (*obs. lib. 1.*) a observée près de Courtray en Flandre , étoit un peu plus sérieuse. Un mendiant ne faisoit que courir jour & nuit par les champs avec tant de précipitation , qu'il étoit tout en sueur , & ne se reposoit que lorsque le sommeil l'y forçoit (*).

(*) Le Traducteur de cet ouvrage a vu à Orgon en Provence , un jeune homme âgé d'environ vingt-cinq ans , qui couroit jour & nuit les grands che-

On peut mettre de ce nombre l'inquiétude & la fureur de marcher & de sauter que *Willis* a observée dans des hommes & des femmes , lesquels n'avoient d'autre but que de prévenir les maladies & les syncopes auxquelles ils étoient sujets lorsqu'ils discontinuoient cet exercice. *Willis* , *de morbis convulsivis* , cap. 7. voyez ce que je dis ci-dessous de la folie accompagnée de danse.

3. *Tarantismus musomania*.

Cette maladie consiste dans une passion violente pour la musique , & telle que ceux qui ne peuvent la satisfaire , tombent dans la tristesse , la langueur & la phrénésie , & ne recouvrent la santé qu'après qu'on a contenté leur envie. Lorsque cette passion altere la santé , on l'appelle *musomanie*. Tous les hommes paroissent être nés avec un pen-

mins , sans prendre aucun relâche. Il étoit privé de l'usage de la parole , & ne prononçoit d'autres mots que ceux de *mon Dieu*. Il alloit à chaque instant faire la révérence à un Crucifix placé sur le grand chemin , laquelle consistoit en trois gambades. Il avoit de plus une si grande horreur pour l'argent , que lorsqu'on lui en donnoit , il le jetoit avec mépris , & en glouffant comme un coq-d'inde.

chant pour la Musique, témoin l'effet qu'elle produit sur les enfans au berceau, lesquels s'endorment & cessent de crier, du moment qu'ils entendent chanter leurs nourrices. *Bonet* prétend que plusieurs personnes ont été guéries de la goutte par le moyen de la musique; & si l'on en croit *Athenée*, *Chrysippe*, *Desault* & quantité d'autres Auteurs, elle n'a pas moins d'efficacité pour la guérison de la sciatique, de l'épilepsie, de la phthisie. On peut voir là-dessus la savante dissertation de *Louis Roger*, Médecin de Montpellier *de vi soni & musices jatricâ*, publiée en 1758. J'ai traité dernièrement un jeune homme d'une fièvre rémittente, qui lui causoit tous les soirs un mal de tête violent qu'on ne pouvoit calmer qu'avec le son du tambour, si bien que ses amis étoient obligés pour le contenter de battre de la caisse dans sa chambre; & ce bruit qui étourdissoit tout le monde, lui procuroit un soulagement merveilleux, quoiqu'il n'aimât point naturellement la musique lorsqu'il se portoit bien. On peut mettre au même rang cette folie épidémique, mais passagère, dont les

habitans d'*Abdere* furent atteints en voyant représenter l'*Andromaque* d'*Euripide*. *Lucien* qui nous a conservé cette histoire , rapporte que tous ceux qui avoient assisté à la représentation de cette piece , sortirent du théâtre comme des insensés , récitant les vers qu'ils avoient entendus à haute voix , & imitant les gestes de *Perfée*. Si l'on jouoit aujourd'hui nos Opéra à découvert , comme les pieces dans les Anciens , je ne doute point qu'ils ne produisissent sur les spectateurs le même effet que la Tragédie d'*Euripide*. Les fous ne sont pas rares chez nous , témoin ce qui se passe tous les ans dans le temps du carnaval , à Tarascon , à Aix aux jours des fêtes les plus solennelles.

On trouve dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences pour l'année 1707* , pag. 7. une observation sur la musomanie , qui mérite d'avoir place ici pour sa singularité. Un Musicien qui avoit une fièvre tierce , tomba le septieme jour dans un délire compliqué d'insomnie , pendant lequel il ne faisoit que pleurer & crier du matin jusqu'au soir ; son imagination ne lui offroit que

des images effrayantes qui le tenoient dans une agitation continuelle. Le délire s'étant calmé le dixieme jour, il demanda avec instance qu'on donnât un concert dans sa chambre. Ses amis se rendirent chez lui avec leurs instrumens; le premier coup d'archet ranima le malade, il pleura de joie, & ne sentit aucune fièvre pendant tout le temps que dura le concert; mais il ne fut pas plutôt fini, qu'il retomba dans sa premiere langueur; de sorte qu'on fut obligé de recourir de nouveau à la musique, & elle produisit le même effet. Les Musiciens s'étant retirés, il pria sa garde de lui chanter un air, & quoique sa voix ne fût pas des plus mélodieuses, elle ne laissa pas que de le soulager. En un mot, il guérit au bout de dix jours, à l'aide des concerts qu'on eut soin de lui donner à différentes reprises.

Voici une autre observation qui a été faite à Alais, & qui a été insérée dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, pour l'année 1708. Un Maître de danse bossu, nommé Masson, fut attaqué d'une maladie aiguë, accom-

pagnée de délire : M. de Mandajors, de l'Académie des Inscriptions de Nîmes, qui avoit lu l'histoire précédente, employa le même remède pour le guérir. Tous les assistans furent surpris que l'on fît venir un violon dans la chambre d'un phrénétique, pour achever de lui casser la tête, & se moquerent du Médecin qui avoit proposé un remède aussi absurde. Mais quelle fut leur surprise, lorsqu'ils s'apperçurent que le malade reprenoit sa première tranquillité ! il s'affit sur son lit, accompagna des bras & de la tête l'air qu'on lui jouoit; & au bout d'un quart d'heure que dura ce concert, il s'endormit paisiblement, sua, & se trouva guéri à son réveil.

Tarantismus Tingitanus ; le Janon.

Saint-Gervais rapporte dans ses *Mémoires historiques*, que les habitans de Tunis sont sujets à un tarentisme spontané; je veux dire, qui n'est occasionné par la morsure d'aucun insecte. Il affecte sur-tout les femmes, & les oblige à danser & à sauter à toute outrance : on l'appelle *le janon*. L'Auteur prétend que ces mouvemens sont convulsifs;

mais il y a tout lieu de croire qu'ils ne different en rien de ceux des personnes qui ont été mordues de la tarentule.

Les habitans de *Donzere*, dans le Dauphiné, guérissent aujourd'hui le charbon comme on le guérissoit autrefois à *Roquecourbe*, près de Castres. Ils incisent la tumeur, mettent dessus du sel, du poivre & du vinaigre, & prenant le malade par la main, ils le font danser pendant deux jours au bruit des grelots & des sonnettes.

XVI. *HYDROPHOBIA*; *Hydrophobie*, *Rage*.

C'est une maladie dont le principal symptôme est une aversion extraordinaire pour l'eau, & pour telle autre boisson que ce puisse être.

La rage, appelée en Grec *lyssa*, est une maladie familière aux loups & aux chiens, dont le principal symptôme consiste dans un désir effréné de se nuire à eux-mêmes & aux autres. Les loups enragés, par exemple, mordent tous ceux qu'ils rencontrent, mais ils

ne sont pas pour cela hydrophobes ; car il conſte par pluſieurs obſervations faites dans la Provence , que des loups & des chiens enragés ont bu, ont mangé, & traversé le fleuve à la nage ; d'où il ſuit que ces animaux , lorsqu'ils ſont enragés , n'ont d'aversion ni pour le manger ni pour la boiſſon ; au lieu que le principal ſymptome , dont ſe plaint un homme mordu par un chien ou par un loup enragé, eſt une aversion ſinguliere pour l'eau, pour l'air & pour la lumiere , à laquelle ſe joint très-rarement le deſir de boire ; on pourroit établir pluſieurs eſpeces de rage, telles que la *rage canine*, qui ſe communique par la morſure , & qui n'eſt dans l'homme qu'un accident de l'hydrophobie ; la *rage maniaque*, la *rage démonomaniaque*, qui ne ſont que des ſymptomes accidentels de la manie ou de la démonomanie, ſans conſtituer un genre de maladie qui en ſoit différent.

1. *Hydrophobia vulgaris*, *Rabies* de Boerhaave ; *Aërophobia*, *Pantophobia*, de Coelius Aurelianus. *Hydrophobie ordinaire*. Les malades ſont appellés *hydrophobi*, *pheugydri*, *aquifugæ*, *rabioſi*, &c. Hydrophobes , enragés.

Cette maladie cruelle , dont il n'est fait aucune mention dans les Auteurs Grecs , & qui est rarement spontanée dans les fièvres , est souvent causée par la morsure d'un animal enragé ; son accès est unique , mais court , & pour l'ordinaire funeste ; mais son venin est environ quarante jours à se développer. Elle est contagieuse , & se communique par la morsure , l'attouchement , les baisers d'un animal qui a été mordu , comme un chien , un chat , un loup , ou par la communication que l'on a avec une personne qui a une rage spontanée.

J'ai donné fort au long l'histoire de cette maladie , dans une *Dissertation* qui a remporté en 1748 le prix à Toulouse , ce qui fait que je me bornerai aux chefs les plus intéressans.

Le venin hydrophobique est composé de deux différentes matières ; l'une fixe , muqueuse , & l'autre volatile. L'une & l'autre se préparent & s'amassent dans les glandes sébacées de la gorge & de l'œsophage. Soit que le venin affecte immédiatement la salive , comme dans le cas du célèbre *Balde* , qui

baïsa une petite chienne enragée avant que de l'envoyer noyer, ou comme il arrive à ceux qui sont mordus au visage par un loup; soit qu'il s'insinue dans d'autres parties par la morsure ou le léchement de l'animal, lors sur-tout qu'on ne peut entièrement emporter la salive & la mucofité des dents; comme dans le cas où l'on est mordu par un chien à travers des bas & des habits de laine forts & épais, la salive introduit dans la plaie un venin ordinairement épais, qui fermente, s'exhale & s'atténue pendant un mois & plus; la plaie se cicatrise, & le malade n'a aucun ressentiment de sa morsure, à l'exception de celui que la crainte peut lui causer. Lors au contraire que le venin infecte immédiatement la salive, il se développe en peu de jours; comme il arrive à ceux qui ont été mordus au visage, ce qui vient de ce que les larmes & la salive passent aussi tôt dans l'œsophage. Lorsqu'on est mordu dans des endroits qui sont éloignés de ce dernier, le venin est des mois, & même des années entières à se développer, & pour lors la plaie qui étoit

guérie , devient douloureuse , rouge , enflammée , on sent une chaleur brûlante dans les parties que l'animal a mordues ou léchées ; le malade se rappelle son accident , ce qui contribue à hâter le développement du venin ; il devient chagrin , mélancolique , & ne veut plus boire ni manger. Soit que la crainte s'empare de son esprit ou non , il lui survient une espece d'esquinancie qui l'empêche de boire , quelque envie qu'il en ait ; sa salive même lui fait horreur , & il prend en aversion tous les liquides qu'on lui présente ou qu'il voit , sans en savoir la raison ; jusqu'à ce moment on n'apperçoit aucune altération dans son poulx ni dans ses forces. Lorsqu'il est d'un naturel doux , qu'il a reçu une éducation honnête , & sur-tout s'il est encore enfant , il refuse tranquillement la boisson qu'on lui présente , il a de la peine à avaler ; mais il ne fait du mal à personne. Lors au contraire qu'il est mal élevé & d'un naturel féroce , il éprouve les symptômes les plus cruels , lors sur-tout qu'il craint la mort , & qu'il est instruit du sort de ceux qui sont atteints de la

rage ; il cherche à mordre tout le monde , il regarde ceux qui l'entourent comme autant d'ennemis qui veulent le forcer à boire , il frémit au seul nom d'eau & de cruche , il jette la salive le plus loin qu'il peut ; le moindre souffle d'air , le moindre vent le fait trembler. Les personnes enragées ont rarement la fièvre & le délire , la plupart prient Dieu avec beaucoup de dévotion , conjurent leurs amis de s'éloigner , de les lier , de se garantir de leur morsure & de leur salive ; & meurent au bout d'un ou deux jours dans des mouvemens convulsifs , & hors d'eux-mêmes.

Peu de temps après qu'ils sont morts, leurs cadavres rendent une odeur horrible , leur ventre s'enfle , leur estomac se remplit d'une humeur ichoreuse verdâtre , l'œsophage est couvert de taches rouges noirâtres , les veines sont presque vuides , les viscères secs & arides , ce qui vient de ce que le malade a été deux ou trois jours sans boire. On n'a point d'exemple que la chair des animaux qui sont morts de la rage , si l'on en excepte l'œsophage ,

ait causé cette maladie à ceux qui en ont mangé. Leur foie, au contraire, passe pour un antidote contre cette maladie, ce qui prouveroit que le venin a son siége dans l'œsophage même.

On n'aura pas de peine à expliquer ces phénomènes, si l'on suppose dans cette partie une humeur de même nature que la chaux vive, laquelle se mêlant avec la salive & l'eau, fermente, se développe & acquiert une qualité caustique; on comprendra facilement qu'elle doit occasionner une dysphagie cruelle, des nausées, des démangeaisons dans les gencives, une expectoration fréquente, &c.

Le mercure se mêlant avec la mucosité de l'œsophage, & facilitant son excretion, doit par une suite nécessaire empêcher l'élaboration du venin dans ses glandes, prévenir son développement, l'évacuer, & peut-être même le concentrer, de même qu'il corrige & concentre l'acide marin du sublimé corrosif dans l'aquila alba, ou le mercure doux.

Il conste par vingt années d'observations, que les frictions mercurielles,

lorsqu'on les emploie à temps , & qu'elles sont bien ménagées , sont le meilleur préservatif qu'on puisse employer contre la rage. *Desault* Médecin à Bourdeaux , *Darluc* Médecin à Fréjus , le Pere *Du Choisel* Jésuite , en ont éprouvé l'effet. Ce dernier a guéri à Pontichery deux cents personnes de la rage , j'en ai moi-même guéri plusieurs dans l'espace de quatorze ans , au lieu qu'avant cette découverte on ne fait personne qui en ait échappé.

Parmi les différentes préparations mercurielles , telles que le turbith , le cinabre , &c. je n'en sache point de meilleure que l'onguent Napolitain , dont il faut prendre une drachme , & oindre au plutôt la plaie & les parties voisines. Lorsque le temps presse , on peut en employer demi-once la première fois , & réitérer l'onction tous les jours lorsque le malade sort du bain , en se bornant à une ou deux drachmes , & cela durant quinze à vingt jours , jusqu'à ce que le malade salive plus qu'à l'ordinaire. Cela suffit pour prévenir cette maladie , bien entendu qu'on observe les précautions convenables ,

qu'on y joigne une diete humectante & rafraîchissante, & qu'on garantisse le malade du froid. On peut voir là-dessus les comment. de *Van Swieten*, sur les Aphorismes de *Boerhaave*.

Le musc à la dose de 16 grains, seul, ou mêlé avec 24 grains de cinabre dans l'eau-de-vie, produit un très-bon effet dans l'accès de l'hydrophobie, il procure le sommeil & la sueur. Les Hongrois conseillent d'en avaler un scrupule, pour exciter le pissement de sang qu'ils disent être très-salutaire dans cette maladie. Le conseil que donne *Heister* de fucer la plaie récente, n'est pas meilleur. Le scarabée du mois de Mai est le méloé proscarabée de *Linnæus*.

2. *Hydrophobia spontanea* ; Hydrophobie spontanée.

C'est celle qui naît indépendamment d'aucune contagion, principalement dans l'espèce d'hémiparésie dont parle *Hippocrate*, appelant phrénétiques ceux qui en sont atteints; on n'a jusqu'à présent que très-peu d'histoires de cette maladie; Voyez le *Journal de Méd. de Vandermonde*.

L'Ill. Brogiani pense que cette es-

pece d'hydrophobie est le *lycanche* des Grecs ; elle a quelquefois lieu , sans avoir été précédée par aucune autre maladie , comme nous l'avons observé deux fois à Montpellier ; d'autres fois , au rapport de *Dulaurent* , elle est occasionnée par la chaleur d'un voyage , ou, suivant *le Journ. de Méd. Fév. 1755* , par une violente commotion du cerveau. Les *essais d'Edimbourg* font mention d'une hydrophobie causée par une inflammation du cerveau à la suite d'un coup reçu à la tête. *Kochlerus* cité par *Morgagni* parle aussi d'une pareille maladie occasionnée par l'eau froide , bue dans le tems que le corps étoit dans une chaleur extrême ; l'III. *Vandellius* a observé deux fois , dans son esclave , une hydrophobie passagere survenue dans l'accès de l'épilepsie , & *Malpighi* atteste qu'une femme devint hydrophobe pour avoir été mordue par sa fille , dans le temps que celle-ci étoit dans l'accès épileptique. *Salmuth* , cent. 2. obs. 32 , & le P. *Borelli* , cent. 3. obs. 38. parlent d'une hydrophobie survenue dans la fièvre maligne. *Les Actes de l'Acad. des Cur. de la nat. tom. 2.*

obf. 205. font auffi mention d'une hydrophobie paffagere qui furvint dans une efquinancie, & dans une rougeole; cette maladie a eu lieu auffi dans une péripleumonie, *Journ. encyclopédique tom. 13.* & dans la maladie appelée *gastritis*, inflammation d'estomac. *Effais d'Edimbourg, tom. 1.*

Il fuit de ce qui précède, que l'hydrophobie spontanée eft ou primitive, ou fymptomatique & deutéropatique, comme l'on dit vulgairement. Il y a quelques obfervations qui prouvent que l'hydrophobie spontanée eft très-dangereufe; on a cependant guéri, par des faignées copieufes, celle qui furvient à l'inflammation de l'estomac; *Mead* fait mention d'une hydrophobie spontanée & périodique dont le malade mourut. Celle qui accompagne l'angine & le paroxysme de l'épilepfie, paroît exempte de danger, de même que toutes celles qui font paffageres & fymptomatiques. Ce ne fera que par des expériences réitérées qu'on parviendra à connoître le traitement qui convient à ces fortes d'hydrophobies, peuvent-elles fe commu-

niquer par la morsure ? c'est ce qu'on peut croire d'après deux observations. Un homme connu sous le nom de *Matthieu* fut mordu aux levres , au cou & à la poitrine par un canard qu'il agaçoit au moment où cet animal étoit transporté d'amour. Les parties mordues s'enflammerent & tombèrent promptement en gangrene dont *Matthieu* mourut ; il suit de là que les morsures des animaux transportés de fureur , sont , pour ainsi dire , venimeuses.

Si on examine tout ce que les Modernes ont écrit sur la cure de l'hydrophobie , on ne conviendra pas avec *Nugent* & *le Camus* , qu'il faille s'abstenir , dans le traitement de cette maladie , des frictions mercurielles si justement célèbres par la guérison d'un grand nombre d'hydrophobes. L'expérience , qui doit seule guider les praticiens , nous a appris que plus de 440 personnes mordues par des animaux enragés , ont échappé par le moyen des frictions mercurielles , à l'hydrophobie & à la mort , qu'ils n'auroient sûrement pas évitées avant l'an 1747.

la méthode de *l'Ill. De Sault Médecin de Bourdeaux* n'ayant paru que depuis lors, & s'étant ensuite plus répandue par notre dissertation sur l'hydrophobie couronnée par l'Académie de Toulouse. Nous n'avons qu'un seul exemple d'hydrophobie guérie, dans une femme, par l'usage des anti-spasmodiques; & si cet exemple ne prouve pas en faveur des frictions mercurielles, on peut dire au moins, qu'il est aussi favorable au mercure qu'aux anti-spasmodiques, vu qu'on fit prendre à cette femme du cinabre à plusieurs reprises. Cette guérison est d'autant plus admirable, que cette femme étoit réellement hydrophobe, lorsqu'on commença à la traiter. Outre *l'Ill. De Sault & le P. Du Choisel Jésuite*, qui citent chacun deux exemples d'hydrophobies parfaitement guéries, *Journ. de Méd. Août 1766, MM. Darluc & Cavalier Médecins Provençaux*, ont vu quelques hydrophobies bien caractérisées par l'horreur de l'eau, par les spasmes & la fureur, disparaître entièrement par l'usage des frictions mercurielles. *L'Ill. Hoin, Chirurgien de Dijon,*

Dijon , a aussi traité , suivant cette méthode , quatre hydrophobes qu'il délivra à la vérité de l'hydrophobie , mais qui moururent cependant quelque temps après.

La vraie méthode curative de l'hydrophobie , consiste à administrer le mercure au malade , aussi-tôt après qu'il a été mordu par quelque animal enragé ; si la morsure affecte le visage ou la tête , il faut lui continuer ce remède pendant 15 jours au moins , avant qu'il se soit écoulé un mois depuis le moment de la morsure ; si celle-ci n'affecte que les extrémités , le malade doit faire usage du mercure pendant un mois entier ; en effet l'expérience nous apprend que l'hydrophobie survient beaucoup plus tôt , lorsque le visage ou la tête ont été mordus , que quand la morsure n'affecte que les mains ou les pieds. *L'III. Darluc* observe que le terme de l'hydrophobie dans le premier cas , est ordinairement d'un mois , au lieu que dans le second , il s'étend souvent à trois mois & plus. Aussi remarquons-nous , que ceux qui dans le premier cas ont passé 15 jours sans

recevoir aucune friction mercurielle , ou qui n'en ont pas subi un assez grand nombre , sont en très-grand danger ; & si nous voulons alors compenser le peu de temps qui reste par des doses de mercure plus fortes & plus souvent réitérées , il est à craindre , qu'en mettant le malade à l'abri de l'hydrophobie , on ne lui excite une fièvre accompagnée de sueur , de spasmes , de salivation , d'inflammation des viscères & de la tête , & qu'il meure ensuite tranquillement , c'est-à-dire , sans être saisi de rage ni d'horreur de l'eau ; c'est ce qui est arrivé six fois tant en Provence qu'en Bourgogne. Quoique cette méthode soit peu sûre , il est cependant nécessaire d'y recourir , comme à l'unique ressource qui nous reste , lorsque le malade implore trop tard le secours de la Médecine ; c'est en suivant cette sage loi , que l'*Ill. Darluc* employa à fortes doses la pomade Napolitaine , sur quatre payfans qui étoient menacés d'hydrophobie prochaine , vingt-cinq jours s'étant déjà écoulés depuis qu'ils avoient été mordus au visage par une louve enragée. Deux de ces payfans se

retirèrent au milieu d'un bois , pour se frotter tout le corps avec cette pomade; ils devinrent enragés , mais ils éprouverent trois jours après une salivation extrêmement copieuse , & reparurent ensuite parfaitement convalescens , au grand étonnement d'un chacun ; voilà ce que m'a écrit M. *Cavalier*.

Lorsque le Médecin consulté les premiers jours de la morsure , n'est pas pressé par le temps , il doit , à l'exemple de Mrs. *de Sault* , de *Choisel* , de *Bertrand* , Médecin de Marseille , employer à petite dose la pomade Napolitaine , c'est-à-dire , à la dose d'une drachme de deux jours l'un , en plaçant si cela est commode , des bains dans les jours d'intervalles ; le mercure administré de cette manière pénètre paisiblement dans tous les vaisseaux du corps , sans y causer aucun ravage ni aucune inflammation , & l'on parvient par cette méthode , à éteindre entièrement le venin hydrophobique , sans qu'il survienne une salivation sensible , qui feroit fortir le mercure du corps , beaucoup plutôt qu'il ne faut pour l'entière guérison du malade.

Ceux qui ont été traités suivant cette méthode, ont tous échappés, sans en excepter aucun que je sache, quoiqu'ils eussent été mordus au visage ou à la tête : c'est en suivant le même traitement que j'ai sauvé moi-même plusieurs personnes mordues par des chiens, par des ânesses, par des chats enragés, & l'*Ill. Darluc* en a guéri un très-grand nombre qui avoient été mordus non-seulement aux extrémités par des chiens, mais au visage par des loups enragés; & il n'a jamais vu personne qui, dans ce second cas, ait été guéri sans le secours des frictions mercurielles. Il a observé deux épidémies d'hydrophobie; la première en 1747 se communiqua par la morsure à vingt-sept personnes; la seconde en 1751 attaqua par la même voie douze personnes à Fréjus en Provence. Outre ces deux épidémies, M. *Darluc* observa aussi en différens temps plusieurs autres hydrophobies sporadiques.

Je ne disconviens pas que l'usage du turbith minéral, de la panacée, de l'aquila alba, & peut-être de l'esprit anti-vénérien, ne soit très-utile; mais l'u-

sage des frictions est beaucoup plus sûr , & on doit par conséquent les préférer à toutes ces préparations mercurielles , sur-tout au turbith minéral ; en effet les molécules mercurielles , pénétrant par les vaisseaux cutanés dans la masse du sang , parcourent nécessairement tous les plus petits vaisseaux , au lieu que si elles s'insinuent dans le sang par les voies chylifères , leur gravité spécifique qui est très-considérable les empêchent , suivant les lois de l'hydraulique , de pénétrer dans les petits vaisseaux latéraux , les obligeant de suivre les vaisseaux situés selon la direction de l'axe des vaisseaux plus considérables : le turbith minéral doit être prescrit suivant la méthode de M. *Bertrand* , c'est-à-dire , peu de temps après la morsure , & à la dose d'un grain seulement pour les femmes , & de deux grains pour les hommes , dose qu'il ne faut pas réitérer trop souvent ; sans cette précaution , le turbith , qui est doué d'une éméticité très-énergique , l'estomac étant d'ailleurs très-susceptible d'inflammation dans cette maladie , pourroit occasionner des ravages inconnus

jusqu'à présent , tels par exemple , qu'une paraplégie mortelle qu'on a observée quatre fois ; quant aux anti-spasmodiques tels que le musc , le camphre , l'opium , le succin , on ne doit pas les négliger , ils sont très-utiles , pris à petite dose , sur-tout dans le temps que l'hydrophobie étant bien manifestée par l'horreur de l'eau , ils sont , pour ainsi dire , l'unique ressource à laquelle on puisse recourir ; mais les frictions mercurielles sont beaucoup plus sûres , & par conséquent préférables pour remplir les indications prophylactiques.

Les hydrophobes ont pendant la nuit dans l'accès de leur fureur , les yeux aussi brillans & aussi étincelans , que ceux des chats , c'est ce qu'atteste M. *Darluc* comme témoin oculaire. M. *Cavalier* a observé le même phénomène à Fréjus dans une fille hydrophobe , auprès de laquelle il s'étoit rendu après minuit pour la secourir. Ces observations confirment mon opinion sur l'électricité du fluide nerveux , de même que ma théorie sur l'hydrophobie , dans laquelle je prétends que le fluide nerveux est doué dans cette maladie d'une activité phosphorique.

Ne pourroit-on pas regarder cette activité phosphorique du fluide nerveux comme l'effet d'un violent frottement qui a lieu dans l'accès épileptique, dans l'ardeur vénérienne, dans la fureur phrénétique, dans le fort des fièvres ardentes, de même que dans les phlegmasies ci-dessus mentionnés ? L'ardeur vénérienne, dont les chats sont enflammés dans le fort de l'hiver, n'est-elle pas une petite épilepsie ? Si on frotte légèrement ces animaux dans le temps de leur ardeur, on voit sortir des étincelles de toutes les parties de leurs corps ; leurs yeux sont alors beaucoup plus brillans & plus étincelans. L'hydrophobie spontanée attaque plus souvent les loups pendant l'été que dans le printemps & l'automne, parce que la chaleur de l'été rend le fluide nerveux plus électrique, pourvu toutefois que le vent du midi ne souffle pas ; les loups & les chats deviennent aussi hydrophobes pendant l'hiver, parce que la force électrique est alors plus intense ; mais ce n'est pas ici le lieu de m'étendre sur ces objets renfermés dans la sphère des hypothèses.

ORDRE TROISIEME.

D É L I R E S.

LA raison est la faculté d'appercevoir l'enchaînement des vérités universelles, & l'homme n'est appelé animal raisonnable, que parce qu'ayant atteint l'âge compétent, il est en état d'appercevoir cet enchaînement, ou ce qui revient au même, de former des propositions générales vraies & abstraites d'après les observations qu'il a faites sur plusieurs individus composés : car *l'Entendement* dont l'homme est doué est la faculté de concevoir abstractivement un individu, ou de former des idées générales ; les animaux ne connoissent que l'individu en total, ce qui fait qu'ils ne peuvent comprendre les vérités universelles, telles que sont les élémens des Sciences.

Raisonner, c'est déduire une troisieme proposition de deux autres qui ont un terme commun ; & c'est ce que les hommes sont capables de faire dans les choses intellectuelles ; par exemple,

par rapport à la vertu , au vice , à la santé , à la maladie en général. Les animaux conservent par l'entremise des sens une idée des biens ou des maux qui les affectent , & en attendent de semblables dans des circonstances pareilles. Cette attente ou expectative est quelque chose d'analogue à la raison humaine , & on l'appelle vulgairement *instinct* ou *sens commun* ; car le sentiment , ou la faculté d'appercevoir les impressions des objets présens , joint à la mémoire , suffit presque pour produire l'expectative de pareils événemens.

Les personnes bizarres ne sont point dépourvues de cet instinct ; non-seulement elles apperçoivent les biens & les maux sensitifs , mais il y en a quelques-uns qu'elles recherchent préféralement à d'autres , & leur erreur ne vient que d'un vice des organes situés hors du cerveau , qui leur fait préférer ces biens sensibles aux biens intellectuels , par exemple , qui porte les nymphomaniaques à préférer les plaisirs de l'amour à la chasteté ; les faméliques , la bonne chère à la tempérance , en un

mot, à regarder comme des biens estimables & réels, ce qui n'en a que l'apparence. La seule raison qui fait qu'on ne les regarde point comme des personnes dans le délire, est que le siége de l'ame, savoir la substance médullaire du cerveau, n'étant point affectée, elles peuvent résister à ces désirs morbifiques, & faire usage de la raison & de la liberté dont elles jouissent pour corriger leur erreur. Il n'en est pas de même de ceux qui ont le délire; leur cerveau étant lésé, en tout ou en partie, il leur est impossible de reconnoître leur erreur & de la corriger. Ceux dont le cerveau est entièrement affecté, semblables aux maniaques, raisonnent & jugent des objets à tort & à travers; les mélancoliques, dans lesquels il n'est affecté qu'en partie, ne jugent mal que de certains objets de leur délire, ils jugent sainement des autres, & ont l'esprit vif & pénétrant.

De plus, les personnes bizarres sont extrêmement opiniâtres dans leurs désirs & leurs aversions, & c'est proprement cette opiniâtreté qui fait leur bizarrerie. Leur jugement est d'ailleurs

fort sain , si ce n'est dans les cas où le délire est compliqué de bizarrerie. Cette opiniâtreté est la même dans ceux qui ont le délire , avec cette différence qu'ils errent à l'égard des choses indifférentes , comme lorsqu'ils s'imaginent avoir une tête de cire , de terre , de verre , être Rois , Chevaux , Dieux , &c. Tels sont les jugemens absurdes qu'ils portent de ces sujets & de plusieurs autres , outre qu'ils agissent pour des motifs qui ne sauroient avoir lieu dans l'esprit des personnes qui se portent bien. Par exemple , j'ai connu un maniaque qui fut quarante jours sans vouloir prendre aucune nourriture , & qui ne vouloit que fumer du tabac , sans qu'il pût alléguer aucun motif de son abstinence. Un autre coupa le pouce à une petite fille de trois ans qu'il avoit , sans se souvenir de ce qu'il avoit fait , ni sans paroître s'en repentir , quoiqu'il répondît parfaitement aux autres questions qu'on lui faisoit.

Supposons un homme à la tête d'un concert, qui non-seulement entend les sons des instrumens qui le composent , mais encore ceux du clavecin ou de l'or-

gue qu'il touche , lorsque tous les registres sont ouverts. S'il a l'esprit sain , & s'il n'est distrait par aucune affaire sérieuse , il appercevra sans peine si chaque instrument exécute sa partie bien ou mal , il s'appercevra de la plus légère dissonance , & dirigera tout avec la dernière justesse & avec la plus grande sagesse. Tel est l'état de l'ame lorsqu'elle se trouve dans un corps sain & bien constitué ; mais si les instrumens dont ses camarades se servent sont faux , ou mal construits , si quelques registres de celui qu'elle touche sont fermés , par exemple , si les organes de l'ouïe , de la mémoire , de l'imagination sont affectés , ou si elle est distraite , il est impossible que le concert soit bien exécuté , il ne sera plus qu'un vrai tintamarre.

Telle est la confusion qui regne dans la conduite des actions libres chez les personnes qui sont dans le délire , quoique plusieurs des actions naturelles ou vitales continuent à se faire paisiblement & dans l'ordre requis , parce qu'elles n'exigent aucune attention de la part de celle qui préside au système

nerveux ; & que l'habitude fait qu'elles s'exécutent à son insçu , de même qu'un joueur de violon bat la mesure avec le pied & la tête , tandis qu'il est occupé à former sur son instrument les différens tons qui composent sa piece.

Boerhaave définit le délire *une succession d'idées qui ne répondent point aux objets externes , mais à la disposition intérieure du cerveau* ; *Pitcairn*, un rêve des personnes qui veillent. L'hallucination est une erreur qui n'est point occasionnée par le vice du cerveau , mais par la mauvaise disposition des organes externes , comme dans le vertige , la berlue ; & cette erreur differe de la bizarrerie comme du pica , du satyriase , en ce qu'elle en suppose aucun désir , ni aucune aversion constante. Le délire , au contraire , dépend d'un vice du cerveau , & c'est ce qui fait que son hallucination ou sa bizarrerie est toujours relative à ce vice.

Lorsque l'ame est bien disposée , & telle que nous l'avons dépeinte en parlant du concert , toutes les actions & les idées , de même que les appétits & les mouvemens qui en dépendent ,

sont déterminés par les circonstances externes, aussi bien que par la raison & la mémoire, qui est la gardienne des vérités, ou des préceptes universels; ce qui fait que nous appercevons les objets présens; nous nous formons une image des absens; nous nous rappelons le passé, & prévoyons l'avenir; nous jugeons des biens & des maux, à la balance du jugement; au moyen de quoi nos idées & nos actions sont déterminées par ces principes internes & externes.

En un mot, il regne un accord parfait entre les circonstances externes, & les notions que nous avons acquises de ce qui est bon & juste; de maniere que nous réglons là-dessus nos sentimens, nos désirs & nos actions, dans les circonstances qui se présentent.

Cet accord n'a pas lieu dans les différentes especes de folies; ceux qui ont une hallucination, imaginent & apperçoivent ce qui n'est pas; les bizarres sont moins dirigés par la volonté, que par l'appétit sensitif; ceux qui sont dans le délire, semblables aux brutes, ne

sont point guidés par la raison, ils sont même pires qu'elles, lorsqu'ils se livrent à leurs passions & à leurs caprices. Les personnes en démence ne sont ni gaies ni tristes, les mélancoliques n'ont que des passions tristes, celles des maniaques sont vives, & tiennent de l'emportement & de la colere.

La phrénésie, la paraphrénésie, l'inflammation de cerveau, sont accompagnées d'une fièvre aiguë inflammatoire, en quoi elles different des maladies qui troublent la raison, quoique celles-ci soient compliquées comme elles du délire. Ces maladies sont accompagnées de l'engorgement des vaisseaux des substances corticales & médullaires du cerveau ou du cervelet, le sang s'y porte avec impétuosité, de même que dans les vaisseaux névrolymphatiques qui en sortent, & cause dans les fibres médullaires ces pulsations & ces distensions extraordinaires qui n'ont aucun rapport avec les objets externes; d'où s'ensuivent des idées extravagantes, des hallucinations, des caprices, des délires, qui, après que le sang est apaisé & l'engorgement

détruit, cessent ordinairement au bout de quelques jours avec la fièvre.

Dans le transport au cerveau, le délire est pour l'ordinaire passager, il est souvent la suite de quelque fièvre, ou l'effet du poison. Au contraire, dans la manie, la mélancolie, la démence, l'aliénation d'esprit est constante & continuelle, & dépend bien moins du vice passager des fluides, que de celui des solides, ce qui fait que la guérison en est extrêmement difficile; témoin les maisons où on les enferme, lesquelles sont moins destinées à les guérir, qu'à les nourrir & s'assurer d'eux.

Ce seroit perdre son temps que de vouloir employer la voie de la raison, avec des gens qu'il faut souvent menacer & frapper pour leur faire prendre les remèdes & la nourriture dont ils ont besoin. Ce sont les seuls malades qui ne sentent point leur mal, & qui ne s'en plaignent point; de sorte qu'il n'est pas étonnant qu'ils ne se soucient point de leur guérison. Peut-être même répondroient-ils au Médecin qui seroit assez heureux pour les guérir, ce que répondit le maniaque

dont parle Horace : *Hélas mes amis, vous m'avez tué !* Cependant cette maladie a quelque chose de si triste & de si honteux, qu'un Médecin qui la guérit, mérite une reconnoissance éternelle des parens, des amis & des compatriotes du malade, supposé que ce dernier ne lui en fache aucun gré.

XVII. *PARAPHROSINE* ; appelée *Temulentia*, par Plater ; *Delirium*, par les Latins, *Mentis alienatio* ; en François, *Délire*, *Transport au cerveau*, *Aliénation d'esprit*.

C'est un délire passager & souvent fébrile, en quoi il differe de la manie, de la mélancolie & des autres maladies constantes, de même que de la phrénésie, de la paraphrénésie, du synochus & du typhus, dont il est souvent la suite, comme la partie differe du tout.

Il provient ordinairement d'un vice du cerveau qui ébranle & secoue les fibres au point qu'il se forme des idées déterminées dans l'esprit qui n'ont au-

cun rapport avec les objets externes , & qui cependant déterminent tous nos appétits & toutes nos actions.

C'est proprement un songe d'un homme qui veille. Lorsque nous rêvons , nous ne sommes point en état de chasser les phantômes qui se présentent à notre esprit , ni de reconnoître notre erreur ; mais nous ne sommes pas plutôt éveillés , que comparant les objets qui nous environnent avec celui que nous avons vu en songe , nous reconnoissons aussi-tôt notre erreur , lorsque nous sommes en santé. Dans le transport au cerveau , nous ne sommes pas tout-à-fait éveillés , mais l'impression que le cerveau a reçue est si forte , que nous ne pouvons bannir l'idée qu'elle a occasionnée ; de manière qu'elle nous occupe si fort , que nos desirs , nos aversions , nos jugemens & nos actions , en dépendent entièrement. Il n'y a personne , par exemple , qui s'étant effrayé en dormant , ne puisse lorsqu'il s'éveille revenir de sa crainte ; mais s'il se rendort , ces phantômes se présentent à lui de nouveau , de manière qu'il lutte plusieurs fois une

heure entiere entre son songe & sa liberté. Si donc les vaisseaux sanguins d'un fébricitant sont tellement engorgés, qu'il ne puisse bannir l'idée qui l'occupe, & qu'elle l'emporte sur les impressions qu'il reçoit de dehors, c'est inutilement qu'il apperçoit les objets extérieurs, ou il ne les voit point, ou bien il retombe dans sa rêverie, & l'on dit de lui qu'il a un délire, ou un transport au cerveau.

1. *Paraphrosyne temulenta*; Délire causé par les narcotiques, & par les poisons qui troublent la raison, appelé par Plater *temulentia*. B.

Ce délire est occasionné par l'usage immodéré des liqueurs qui ont fermenté, comme le vin, la biere, l'esprit qu'on en tire, soit qu'on les boive, ou qu'on en respire les vapeurs, qu'on se baigne dedans, ou qu'on les prenne en forme de lavement. Ces esprits agitent à un point extraordinaire le fluide nerveux contenu dans le cerveau, & y font naître une foule d'idées différentes, parmi lesquelles il y en a qui nous étant plus familières, nous affectent & nous plaisent

davantage, ce qui fait que nous nous y attachons plus fortement, de manière que nous donnons à connoître nos mœurs & notre façon de penser. Celui qui est colérique s'emporte, celui qui a du penchant pour l'amour soupire; les objets extérieurs ne les affectent point assez pour les obliger à feindre, ce qui a donné lieu au proverbe : *in vino veritas.*

2. *Paraphrosyne à venenis.* Délire causé par le poison. D.

Datura Methel. Du Guid d'Edimbourg, *Journal de Méd.* Novemb. 1757.

Un homme âgé de soixante ans, extrêmement robuste, ayant bu à jeun une pinte de lait dans lequel il avoit fait bouillir trois sortes de fruits différens, fut attaqué des symptomes suivans.

Il fut d'abord attaqué d'un vertige, qui le faisoit chanceler comme s'il eût été ivre; il perdit entièrement l'usage des sens, sans avoir aucune nausée, & il fut se coucher. Sa bouche & sa langue devinrent extrêmement seches, il balbutia, il demeura immobile, marmota entre ses dents, & tomba dans une espece

de délire , gesticulant , se mettant à genoux , tendant les bras comme s'il eût cherché quelque chose. Il avoit les yeux tristes & abattus. Il perdit ensuite l'usage de la parole , & parut tranquille , son pouls disparut , ses membres se paralyserent , & il resta stupide pendant six à sept heures ; après quoi il commença à entrer en fureur & à se rouler dans son lit , faisant quantité de signes auxquels on ne pouvoit rien comprendre. Il devint ensuite tranquille , & le soir même tous ces symptômes se dissipèrent.

Datura stramonium. Cette plante , qui est fort commune dans le Languedoc , fournit il y a dix ans à des voleurs un poison dont ils firent usage pendant quelque temps. Ils piloient sa semence , & la mettoient infuser dans du vin , mais j'ignore la dose qu'ils en mettoient. Tout ce que je sai , est que ceux qui en buvoient une forte dose périssoient sans ressource , & j'ai connu & oui parler de plusieurs personnes qui en sont mortes. Ceux qui en boivent une moindre dose , s'endorment au bout de quelques minutes ,

ce qui donne le temps aux voleurs de les dépouiller. Le sommeil se dissipe au bout de quelques heures , mais le malade tombe en démence , extravague , est agité de mille idées désagréables , il perd ordinairement la parole , & s'exprime par des gestes , sans ressentir ni nausée ni cardialgie ; ce délire dure plusieurs jours : il est gai , & il reprend son bon sens , mais il a peine à marcher , & il est si foible qu'il ne sauroit avoir commerce avec les femmes. Ce sont là les symptomes que j'ai observés , & dont ont été témoins les Magistrats de Montpellier , qui condamnerent ces malheureux au dernier supplice. Le bourreau d'Aix ayant autrefois pris de ce poison , alloit danser la nuit dans les cimetières. On condamna à mort dans cette ville une maquerelle , qui après avoir aliéné l'esprit des jeunes filles par le moyen de ce breuvage , les prostituoit à prix d'argent. *Acosta* prétend que ce crime est très-commun chez les Orientaux. Voyez *Garidel* dans son Histoire des Plantes qui naissent dans la Provence.

La jusquiame à racine , fleurs &

feuilles noires , produit le même effet. Une femme de Montpellier & son mari ayant mangé à leur souper de ses racines , pour des racines d'artichauts , furent attaqués au bout d'un quart d'heure d'un resserrement de gorge , ils perdirent la parole , ils furent attaqués d'une dysurie & d'une goutte sereine passagere , ils rioient comme des imbécilles , & changerent continuellement de place pendant deux jours consécutifs ; ils furent ensuite atteints d'une céphalalgie & tomberent dans une grande foiblesse. Tous ces symptomes cessèrent au moyen des émétiques & des cathartiques qu'on leur donna. Une autre femme que j'ai connue fut pareillement attaquée de cette maladie pour avoir mangé de ses feuilles qu'elle avoit fait cuire dans de l'eau.

Coriaria Nissolii, *Act. Acad.* vulgairement appelée *redoul*. Ses baies causent l'épilepsie , & ses feuilles ne sont pas moins nuisibles. Une femme de Montpellier ayant bu du bouillon dans lequel elle avoit mis cuire de ses feuilles , s'imaginoit , quoiqu'elle fût couchée , être suspendue en l'air ; sa vue

s'obscurcit , & ces symptomes durerent deux jours.

Solanum hortense. Cette plante produit des baies de diverses couleurs. Il suffit d'en mettre sept à huit dans un gâteau , pour causer à ceux qui en mangent un pareil délire. Les paysans des environs de Montpellier , se plaisent quelquefois à attraper ainsi ceux qui mangent chez eux. *Voyez* ce que je dis des effets de la *bella dona* au mot *carus*.

3. *Paraphrosyne ab opio.* Collect. Acad. tom. 3. pag. 676. par *Christ. Schellhammer*. Délire causé par l'opium. B.

Un homme ayant pris vers la minuit trois grains & demi d'opium & autant de safran , fut attaqué des symptomes suivans. 1°. Il eut pendant un quart d'heure un sommeil inquiet, agité & interrompu par divers songes ; 2°. il s'éveilla avec la bouche sèche & la langue prise , de maniere qu'il avoit peine à articuler ; 3°. une heure après, il fut attaqué de vertiges , & d'une grande pesanteur de tête ; 4°. il lui sembloit qu'il étoit suspendu en l'air , & que tout tournoit autour de lui ;

5°.

5°. il chanceloit sur ses jambes & avoit peine à marcher , l'engourdissement diminua peu à peu , mais la stupeur qu'il sentoît dans les membres augmenta ; 6°. il étoit hors de lui-même , & ignoroit s'il existoit ou non , il répondoit assez pertinemment aux questions qu'on lui faisoit ; 7°. il perdit l'usage de ses sens au bout de demi-heure , à l'exception de la vue & de l'ouïe ; le vinaigre lui parut insipide , il ne trouvoit aucune odeur à l'esprit volatil de sel ammoniac , il n'avoit aucun sentiment ; 8°. cependant , lorsqu'il appliquoit ses mains sur ses joues , il les trouvoit froides. Au bout de demi-heure , il sentit du froid dans tout son corps , sur-tout dans les extrémités , ses muscles s'engourdirent au point qu'il avoit de la peine à marcher , de manière qu'on fut obligé de le conduire dans un poêle , de le faire marcher par force , crainte qu'il ne mourût , car il s'endormoit en marchant ; 9°. vers les trois heures du matin , il recouvra l'usage de la raison , son pouls , qui auparavant étoit presque insensible , se ranima. On le laissa dormir , mais son som-

meil étoit extrêmement agité, & il n'étoit plus maître de lui-même du moment qu'il fermoit les yeux, si bien qu'il évitoit de dormir autant qu'il lui étoit possible; 10°. on lui donna à quatre heures du matin une potion spiritueuse qui ranima ses forces, il sentit au bout de quelque temps un fourmillement dans tous ses membres, qui se dissipa à l'aide de plusieurs frictions réitérées, & il recouvra le sentiment; 11°. après que ces symptômes se furent dissipés, le malade avoua que pendant tout le temps qu'ils avoient duré, il n'avoit eu que des idées vagues, & qu'une connoissance confuse de son état, mais qu'il s'étoit ressouvenu de tout ce qu'il avoit fait auparavant; 12°. il ajouta qu'il n'entendoit point ce qu'il lisoit, que ses yeux lui avoient paru quatre fois plus gros qu'à l'ordinaire, & qu'il craignoit de faire peur à ceux qui le regardoient. Ce narcotique cessa d'opérer au bout de six heures, & il fut parfaitement guéri.

On peut déduire de cette observation plusieurs corollaires fort utiles pour perfectionner la psychologie.

L'opium trouble , interrompt la faculté qui nous rend attentifs aux objets , & qui nous fait réfléchir sur nos idées , il n'affecte point la mémoire , & émousse certains sens préférablement à d'autres. Il paroît y avoir deux sortes de tact ; celui par lequel on distingue les corps se perd , tandis que l'autre qui nous fait sentir le froid , subsiste dans toute sa force. L'imagination qui fait croire au malade qu'il est suspendu en l'air , & que produisent les autres poisons , tels que la jusquiame & les feuilles de sumach , est singulière.

Ab atropâ belladonâ. Voyez l'observ. de M. Dumoulin , Médecin à Clugny , dans le Journal de Médecine, Août 1759, pag. 119.

Nota. Les différens degrés du transport au cerveau sont , le délire , la fureur , la rage.

Le délire est le premier degré. Ceux qui en sont affectés restent tranquilles , & se contentent de parler , ou de folâtrer.

La fureur est une aliénation d'esprit accompagnée d'audace , d'un regard féroce , d'une voix forte , de gestes vifs & menaçans.

La *rage* est une aliénation d'esprit, dans laquelle le malade cherche à se nuire à lui-même & à autrui. C'est le dernier degré du délire.

La même espece de maladie est tantôt accompagnée de délire, tantôt de fureur, tantôt d'audace. Par exemple, j'ai vu une fille attaquée de l'hydrophobie, qui fut extrêmement tranquille jusqu'à sa mort. Elle avoit seulement de l'aversion pour l'eau, & elle faisoit tous ses efforts pour la vaincre. J'ai aussi connu un enfant qui avoit été mordu par un chat enragé, qui conserva jusqu'au dernier moment la douceur de son caractère. C'est donc à tort que plusieurs personnes emploient les mots d'*hydrophobie* & de *rage* comme synonymes, vu qu'il y a des personnes enragées qui ne sont point hydrophobes, & des hydrophobes qui ne sont point enragés.

Dans la vraie phrénésie de même que dans la phrénésie fébrile, le même malade est tantôt paisible dans son délire, tantôt il est furieux dans le paroxysme, & tantôt il devient enragé lorsqu'on l'irrite. C'est donc mal à propos que l'on rend le mot de *phrénésie* par

celui de *fureur*, quoique celle-ci ait souvent lieu dans la phrénésie, aussi bien que dans la manie.

La rage n'est donc point un genre de maladie, mais un accident qui peut arriver aux maniaques, aux hydrophobes, aux mélancoliques, aux démoniaques, & à plusieurs autres malades.

4. *Paraphrosyne à conio*, Linn. en grec *conion*; Galen. A.

La grande ciguë de *Gaspard Bauhin*. La ciguë de *Mathiote* est la même que le *conium* de *Linnaeus*. On la confond ordinairement avec la ciguë aquatique de *Wepfer*. Le *conion*, dit *Galien*, cause cette espèce de démence que les Grecs appellent *conion*.

Ses feuilles causent aux ânes un carus qui les rend stupides & les fait paroître morts, si bien qu'il est quelquefois arrivé, lorsque les payfans ont voulu les écorcher, qu'ils se sont éveillés à la moitié de l'ouvrage, ce qui a effrayé l'écorcheur & apprêté à rire aux assistans.

Gaspard Bauhin prétend que la racine cause aux hommes trois ou quatre heures après qu'ils en ont mangé, une

démence , qui les fait errer çà & là pendant la nuit sans savoir où ils vont , comme des furieux , si bien qu'ils donnent de la tête contre les murailles , & se trouvent le matin tous ensanglantés. C'est ce qui arriva à un Religieux , qui avoit mis dans sa soupe de la ciguë pour du persil. Il fut attaqué pendant deux mois , tantôt de démence , tantôt de fureur. *Gaspar Bauhin* a guéri tous ces malades. *Comment. in Matthiol. de cicuta* , pag. 988.

On croit que le poison dont on se servit pour ôter la vie à *Socrate* , n'étoit point le suc du *conium* ; mais celui de la ciguë de *Linnaeus* , appelée par *Tournefort* *sium erucæ folio* , lequel est beaucoup plus subtil , & tue sur le champ ; d'où vient , à ce que dit *Théophraste* , que pour ralentir son effet , on le mêloit avec de l'opium.

J'ignore si ce *conium* , appliqué en forme de topique sur les parties génitales est aussi propre à guérir le satyriase que la ciguë ordinaire ; tout ce que j'en fai , est que son extrait dont on fait aujourd'hui un si grand usage , ne possède point cette propriété.

5. *Paraphrosyne magica ; Delirium magicum*, Kempfer, *Amœnitat. fasciculō* 3. pag. 651. Délire magique. A.

Les Indiens ont un électuaire magique composé avec la graine de datura, l'opium, & de la farine de graine de chanvre, qu'ils mêlent avec divers aromates, pour amortir sa violence, & le rendre propre à ranimer les esprits. On lui attribue plusieurs effets, dont les uns paroissent incroyables & les autres fabuleux; par exemple, qu'un mari qui en a pris, a la vue si troublée, que sa femme peut lui planter des cornes à son nez sans qu'ils s'en apperçoive. Voici plusieurs faits dont *Kempfer* prétend avoir été témoin. Lorsqu'il survient quelque disette ou quelque orage dans l'île de Malabar, on choisit un nombre de jeunes filles que l'on pare superbement, & que les Brachmanes conduisent en procession, dans la vue d'appaiser leur idole. Dès qu'elles sont hors du temple, le Prêtre qui les conduit prend son rituel & récite une certaine formule qui les fait entrer en fureur. Elles sautent, elles dansent, elles tombent dans des mouvemens convulsifs,

elles tournent les yeux, elles tordent les membres, elles écument, & tombent dans un état qui inspire la frayeur aux assistans, & qui leur fait croire qu'elles sont agitées par les malins esprits auxquels on les a livrées. Cette farce est accompagnée d'un tintamarre affreux de cymbales & de tambours, qui augmente encore par les cris & les gémissemens du peuple. Lorsque ces malheureuses se sont lassées au point de ne pouvoir plus se soutenir, les Brachmanes les ramènent dans le temple, ils les font coucher, & leur donnent un breuvage, qui amortit l'effet du premier, & qui leur rend au bout d'une heure leur première tranquillité. On les produit alors en public, pour faire voir au peuple que les malins esprits les ont quittées ; & que c'est par leur entremise qu'ils sont rentrés en grace avec leur idole, qu'ils appellent *Wistnu*.

Kempfer s'étant un jour trouvé à un repas avec quelques-uns de ses amis, un Banian leur donna un certain électuaire en forme de bol, qui les rassasia tout-à-coup, & leur inspira une joie extraordinaire. Ils rioient à gorge dé-

ployée , ils chantoient & s'embrassoient les uns les autres avec la plus grande cordialité. Lorsqu'ils furent montés le soir à cheval pour s'en retourner , il leur sembla qu'ils voloient dans l'air , & qu'ils étoient entourés d'un arc-en-ciel ; ils mangerent avec un appétit dévorant les mets qu'on leur avoit préparés pour souper , & le lendemain ils se réveillèrent également sains de corps & d'esprit.

Les Indiens font dans l'usage de mâcher du matin jusqu'au soir une certaine composition qu'ils appellent *Bétel*, qui est faite avec la feuille du poivre appelé bétel par *Linnaeus*, le fruit ou la noix d'areca , & de l'écaille d'huîtres calcinée , à laquelle ils donnent la forme d'un trochisque qu'ils enveloppent dans une feuille de bétel. Elle provoque la salive , & lui donne une couleur de sang ; elle adoucit l'haleine , fortifie les gencives , & l'areca qu'on y ajoute , quelque petite qu'en soit la dose , produit une légère ivresse , calme & réjouit les esprits. *Kempfer* n'a jamais mangé du bétel , qu'il ne lui ait causé des anxiétés , des sueurs froides , &

des vertiges pareils à ceux que produit la fumée du tabac.

Les Indiens mêlent leur tabac avec de la teinture d'opium, pour que sa fumée ait plus de force, & leur trouble le cerveau.

6. *Paraphrosyne febrilis*, *Patholog. Meth.* appelée par Boerhaave, *Aphor. Delirium febrile*; Délire fébrile. A.

Dans les fièvres aiguës, principalement dans le synochus, le typhus, la tierce continue, &c. l'action du cœur augmentant, & le sang étant poussé presque en droite ligne du ventricule gauche dans les carotides, & de celles-ci dans les vaisseaux du cerveau, agit sur eux avec plus de force, que sur ceux qui sont dans la même distance du cœur, mais dont les sinuosités sont plus fréquentes, & forment des angles plus aigus, comme nous l'apprenons des principes hydrodynamiques que Michelot nous a donnés, & qui se trouvent confirmés par les expériences que j'ai faites moi-même, & qu'on peut voir dans ma *Dissert. de Medicam. specific. actione*. De là s'ensuivent des engorgemens dans les vaisseaux du cer-

veau, un plus grand frottement de la part du sang contre ces mêmes vaisseaux, de même que contre ses fibres, lesquels produisent des idées involontaires, qui n'ont aucun rapport avec les objets extérieurs; & par une suite nécessaire, le délire, l'affoupissement, l'indifférence pour les choses les plus nécessaires, l'anorexie, l'adypsie, l'asthénie, le ralentissement de la circulation, la suspension des sécrétions, & les symptômes du typhus. J'ai trouvé plusieurs fois dans les cadavres que j'ai ouverts, les vaisseaux de la pie-mère engorgés de sang. Le délire est précédé de la pulsation des artères temporales, laquelle vient de la carotide qui pénètre dans les os du crâne, & qui ayant la forme d'une S, se ressent davantage de l'action du sang. Les symptômes qui l'annoncent sont, l'insomnie, des idées vives, promptes, différentes passions, une voix forte, menaçante, des yeux étincelans, &c. Le délire ne s'est pas plutôt manifesté, que le pouls devient plus lent, la respiration moins fréquente, grande, entrecoupée, l'ame ne sentant point la nécessité où elle

est d'accélérer le pouls & la respiration ; &c. L'engorgement augmentant par un effet du délire , il en résulte un carus , des convulsions , & d'autres symptomes encore plus funestes.

Pour obvier à ces accidens , il faut , si la fièvre est violente , saigner le malade du bras , du pied & de la jugulaire , lui appliquer des sangsues au fondement , s'il est sujet aux hémorroïdes , rappeler les menstrues dont le cours a cessé , avec des pédiluves , tenir le ventre libre avec des lavemens , ne donner au malade que des bouillons légers , pour détourner le sang du cerveau.

7. *Paraphrosyne à pathemate*, Plater. *Délire causé par les passions.* B.

Charles VI, Roi de France , ayant pris un coup de soleil , & ayant été averti par un inconnu d'une trahison que l'on tramait contre lui , tomba dans un délire furieux , dans lequel il s'imaginait voir des spectres qui fondoient sur lui l'épée à la main ; il attaqua & blessa plusieurs de ceux qui l'accompagnoient , & eut pendant trois jours l'esprit entièrement aliéné.

J'ai connu plusieurs personnes habituées au laudanum, qui, lorsque j'ai voulu les en déshabituer, en leur donnant du jus de réglisse imprégné de laudanum en forme de pilule, sont tombées dans un délire, accompagné de foiblesse & d'un pouls très-languissant. J'ai aussi connu un Chirurgien, qui se trouvant dans l'impuissance d'acheter de l'opium, dont il avoit coutume d'avaler quelques drachmes, tomboit dans un délire furieux, dont il ne revenoit que lorsqu'on lui en donnoit.

Lorsqu'on traite des sujets habitués au vin, à l'eau-de-vie, & autres liqueurs semblables, & qu'on les en prive, soit parce qu'ils ont la fièvre, ou qu'ils sont blessés, ils tombent dans le délire, leur pouls devient petit & fréquent, ils sont altérés, ils ont de violens maux de tête, & tous ces symptomes cessent dès qu'on leur en donne. *Alexandre Monro* rapporte quantité d'exemples semblables dans les *Actes d'Edimbourg*, tom. 6. article 46; & entr'autres, qu'il a vu des personnes blessées qui buvoient tous les jours une livre d'eau-de-vie, & qui loin de s'en

trouver mal, en recevoient beaucoup de soulagement. Il dit même avoir observé que lorsqu'on leur en refusoit, ils tomboient dans le délire, & se trouvoient plus mal, & qu'ils n'en avoient pas plutôt bu, que la fièvre, le délire & les autres symptômes dispa-roissoient. Ces sortes de malades étoient extrêmement adonnés au vin.

8. *Paraphrosyne puerperarum*, Morisot Deslandes chez Puzos, *Traité des Accouchemens*, Préface, pag. 44. Délire des femmes en couche. A.

Le délire, chez les femmes en couche, est, ou un symptôme hystérique, ou un avant-coureur de l'apoplexie. Le premier commence par un mal de tête, & on le distingue des autres symptômes hystériques par la disposition habituelle de la malade aux vapeurs, ce que l'on connoît à sa légèreté, sa sensibilité, sa vivacité, sa pusillanimité, &c. On le guérit à l'aide d'une potion anti-hystérique cordiale.

A l'égard du délire obscur, dans lequel les accouchées tombent par intervalle, quoique les lochies prennent

leur cours, lorsqu'il est accompagné d'un mal de tête, qui prend subitement comme un coup de marteau, d'un tintement d'oreille, & de mouvemens convulsifs au visage, il dégénere très-souvent en un carus ou en une apoplexie mortelle, lors sur-tout que des personnes officieuses, l'attribuant à l'abstinence & au vuide du cerveau, donnent trop à manger à l'accouchée.

9. *Paraphrosyne calentura*; *Philosoph. transact.* Stubbes n°. 36. art. 2. *Collect. Acad.* tom. 1. pag. 140. A.

Cette espece differe de la phrénésie appelée *calentura* en ce qu'elle n'est accompagnée d'aucune fièvre; elle est causée par la saburre, & se guérit par le vomissement. C'est un délire de peu de durée, mais subit, & agréable, familier à ceux qui navigent au voisinage du tropique; ils s'imaginent appercevoir au milieu de la mer des arbres, des feuilles & d'autres choses semblables; ils se précipiteroient dans la mer, si les assistans ne les retiennent; ils ne se plaignent au reste d'aucune chaleur immodérée; leur langue est très-nette. *Cure.* Après avoir

fait précéder l'émétique , qui suffit le plus souvent pour faire disparaître le délire , on prescrira au malade une diete légère , & une ou deux saignées le jour suivant.

10. *Paraphrosyne febricosa* , Vandermonde *Journ. de Méd.* 1767. pag. 195. Délire fiévreux.

Un jeune homme tomboit tous les deux jours dans un délire , qui résista pendant deux mois aux purgatifs , aux saignées , aux vésicatoires & aux sangsues ; le malade n'avoit presque point de fièvre , mais il étoit extrêmement foible , & épuisé par l'excès de vénus. Il fut heureusement guéri par l'usage du quinquina.

11. *Paraphrosyne critica* , Preysinger, *cap. 2. de diagnosi.* Délire critique. A.

Cette espece annonce une crise prochaine dans les maladies aiguës. On la connoît par la coction qui a précédé , & par la présence des autres signes critiques ; elle s'appaise par la crise qui ne tarde pas à se faire , par quelque évacuation ou par une métastase.

12. *Paraphrosyne hysterica*, Ill. Lorry, de *melancoliâ*, tom. 1. pag. 78.

C'est un délire ou une insomnie périodique d'une personne qui veille réellement; cette maladie, dont l'III. Lorry a donné l'histoire, est si semblable au somnambulisme cataleptique dont j'ai fait l'exposé, qu'il ne manque dans l'histoire de Lorry, que la flexibilité des membres, pour que ces deux maladies soient parfaitement les mêmes. Voici ce que dit Lorry : Une femme peu réglée, & qui n'avoit point encore fait d'enfant, étoit sujette à une espèce de délire, qui n'étoit accompagnée d'aucune convulsion violente; elle parloit, pendant ce délire, à quelqu'un des assistans, d'une voix d'abord obscure, ensuite claire & distincte; elle voyoit cette personne, observoit ses moindres gestes, & quoiqu'elle lui parlât de différentes choses, elle rapportoit cependant tout à une seule idée qui l'occupoit uniquement. Cette personne étoit la seule de tous les assistans qu'elle voyoit ou qu'elle entendoit parler; aucune autre ne frappoit ses sens : on aura peine à croire ce

fait ; & je le croirois moi-même difficilement , si je n'en avois été plusieurs fois témoin avec le plus grand étonnement , ainsi que plusieurs personnes qui vivent encore. Cette femme ayant perdu sa mere qui lui fut enlevée par une mort subite , conversoit avec elle , comme si elle eût été présente , elle lui répondoit comme si elle l'eût interrogée , elle la prioit instamment de prendre soin de sa santé , & de faire appeller un Médecin qu'elle lui désignoit comme le plus célèbre ; quoique mariée depuis long-temps , elle parloit à sa mere de son prochain mariage d'une maniere fort sensée & en des termes très-modestes , elle lui faisoit à ce sujet plusieurs objections , & en réfutoit d'autres ; on eût dit , à l'entendre , qu'elle épanchoit son cœur dans le sein de sa mere ; elle parloit de tout avec beaucoup desprit & de bon sens , ne délirant qu'en ce qu'elle s'imaginait que sa mere vivoit encore & étoit auprès d'elle ; elle se portoit d'ailleurs très-bien , quoiqu'elle tremblât saisie de frayeur au moindre bruit qu'elle entendoit & à la vue de cer-

ains objets. Cette femme devint enfin pulmonique, & l'agitation de ses nerfs cessa, au moment où la fièvre lente commença à paroître. Voilà l'histoire que *l'Ill. Lorry* rapporte.

La femme attaquée du somnambulisme cataleptique dont j'ai fait mention, paroissoit de même, dans ses accès, privée de tout sentiment; on l'agaçoit, on la piquoit, elle ne sentoit rien; elle parloit tantôt à son mari, quoiqu'absent, tantôt à une autre personne, qu'elle croyoit présente; elle leur parloit, dis-je, avec un geste, un ton de voix, & les yeux ouverts, comme dans l'état paisible de santé; c'est ce que j'ai observé deux fois pendant demi-heure. Il y a plus, son mari, qui est Médecin, m'a raconté, qu'étant un jour dans le fort d'un accès, elle ne le voyoit & ne l'entendoit pas, quoiqu'il lui parlât; mais qu'un Chirurgien étant entré alors dans sa chambre, elle fut aussitôt transportée d'une violente colere, croyant appercevoir en lui son ennemi; lorsque cette femme jouissoit, pendant ses accès, de quelque moment de tranquillité, si on fléchissoit,

ou si on étendoit alors ses doigts, ses mains, ses bras, ces parties conservoient la position qu'on leur imprimoit, jusqu'à ce que la nécessité de gesticuler les obligeât de changer de situation; j'ai observé plusieurs fois ce phénomène. Lorsque l'accès étoit fini, cette femme ne se rappelloit rien de ce qui s'étoit passé.

Une fille âgée de 10 ans, habituellement pâle, & d'une mauvaise complexion, fut atteinte d'une maladie fort analogue à celle dont nous venons de parler. Cette fille, dit *Lorry*, éprouvoit chaque jour des convulsions, pendant lesquelles, étendue sur son lit, & privée presque de tout sentiment, elle parloit pendant plusieurs heures de suite, avec beaucoup de célérité & sans aucune interruption, montrant dans ses discours un esprit supérieur à son âge. Sa mere fort assidue auprès d'elle la soulageoit, en lui ferrant le front, au point que les convulsions recommençoient, lorsqu'on cessoit de le lui ferrer; & ce qui paroîtra fort étonnant, c'est que pendant que les autres sens paroissoient

entièrement suspendus , le tact étoit dans cette fille si fin & si délicat , que si une autre femme que sa mere lui feroit le front , elle entroit aussitôt en colere , jusqu'à ce que sa mere eût repris cette fonction ; cette maladie de même que le somnambulisme cataleptique , présente des phénomènes qu'on aura peine à croire , si on n'en a été témoin oculaire ; nous attestons ce que nous avons vu de nos propres yeux , afin de rendre dans la suite la psychologie plus parfaite.

13. *Paraphrosyne ab hyosciamo* ; Mémoires de la Société de Londres 1752, par *Stedmann*. Délire causé par la Jusquiame.

La décoction des feuilles de jusquiame noire jette ceux qui en boivent dans un vertige & une espece d'ivresse , laquelle est suivie au bout de trois heures d'un délire fébrile , d'un pouls irrégulier , d'un changement dans la couleur du visage , d'un regard effaré , de pesanteur dans les jambes.

Les malades en sont délivrés par des sueurs abondantes & un écoulement copieux d'urine , ou par un vomisse-

ment qu'on leur procure , en leur faisant avaler de l'ipecacuanha avec de l'eau tiède & de l'huile. Il y en a quelques-uns qui sont encore sujets pendant un mois à des foiblesses , des coliques d'estomac , des tranchées , des maux de tête , des vertiges.

XVIII. *AMENTIA* ; en Grec , *Paranoia* ; en Latin , *Dementia* , *Fatuitas* , *Vecordia* ; en François , *Imbécillité* , *bêtise* , *niaiserie* , *démence*. Les malades , *amentes* , *dementes* , *imbecilles animo* , *fatui* ; Imbécilles , niais , fous , insensés.

C'est une maladie qui trouble la raison & le jugement. Elle differe de la stupidité (*morosis*) , en ce que les personnes en démence sentent parfaitement les impressions des objets , ce que ne font pas les stupides ; mais les premières n'y font aucune attention , ne s'en mettent point en peine , les regardent avec une parfaite indifférence , en méprisent les suites & ne

s'en embarrassent point ; en quoi ils ressemblerent aux enfans , qui négligent les choses les plus sérieuses & les plus importantes , pour s'occuper de bagatelles. Les personnes en démence ont de l'indifférence pour toutes choses , ils rient & chantent dans des circonstances qui affligent les personnes saines ; elles sont insensibles à la faim , à la soif & au froid. Elles ne sont ni colériques ni emportées comme les maniaques , ni tristes ni pensive , comme les mélancoliques.

1. *Amentia senilis* , *Delirium senile* ; Etat d'enfance , Radoterie ; en grec *Paragerao* , je rêve , je radote ; *lerema* & *paralemera* , de *lereo* , je badine , je dis des sottises , des niaiseries ; & c'est de là peut-être qu'est dérivé le mot de *délire*. L.

Cet état d'enfance ne seroit-il point occasionné dans les vieillards par la rigidité des fibres , qui les rend insensibles aux impressions des objets , & par conséquent indifférens pour les choses les plus essentielles ?

2. *Amentia serosa* , de Fabrice Hildanus , centur. 4. obs. 10. de *hydrocephalo* ,

Wepfer, *exercitat. de apoplexiâ*, hist. 4. Démence causée par un amas de sérosité dans le cerveau. C.

Quoique l'hydrocéphale interne & la laxité du cerveau soient souvent suivis de la stupidité & d'affections soporeuses, il n'est pas moins constant que la démence n'a souvent d'autre cause qu'un amas de sérosité dans le cerveau. *Kerkringius* rapporte, sur la foi d'un boucher très-expérimenté, que les brebis folles, qui ne mangent ni ne boivent, n'ont point de cerveau, & que sa substance est entièrement convertie en eau. C'est là proprement la cause de ce que *Kerkringius*, *obs. anatom.* 46. appelle *fatuitas ovina*.

3. *Amentia à venenis*, Ray, *histor. plantar. de stramonio*, pag. 707. J. Bauhin, *histor. plantar. de hyosciamo*, croco; Barrere, *observ. anatom.* 3. pag. 54. edit. 2. 1753. Démence causée par le poison. L.

Indépendamment des symptômes que cause l'usage interne des racines & des graines de ces plantes, de même que celui de l'opium, les malades tombent assez souvent en démence, comme
on

on l'a pu voir à l'article du délire. Il consiste par les observations que rapporte Hamberger dans sa *dissertat. sur les narcotiques*, que ces poisons dissolvent le sang, & causent des engorgemens dans les vaisseaux du cerveau.

4. *Amentia à tumore*, Plater, *observ. lib. pag. 13*. Démence causée par une tumeur.

Un soldat nommé *Bonecourt*, qui avoit autrefois servi avec distinction, ayant reçu un coup à la tête, devint imbécille au bout de trois ans, au point qu'il paroissoit avoir entièrement perdu la raison. Il ne mangeoit ni ne buvoit, & ne se couchoit qu'autant qu'on l'y forçoit. Il ne parloit qu'autant qu'on l'interrogeoit, & encore ne proféroit-il que quelques mots qui n'avoient aucun rapport à la question. Il rendoit par le nez quantité de pituite aqueuse, & ne pouvoit rester un moment à table sans s'endormir. Il mourut, & on lui trouva dans le crâne une grosse tumeur ronde squirreuse & fongueuse directement placée sur le corps calleux du cerveau, & quantité d'eau dans ses ventricules.

5. *Amentia ab hydatidibus*, Panarole, *pent. 1. obs. 17.* Démence causée par des hydatides. L.

Il est difficile, & même inutile de connoître si la maladie est occasionnée par des hydatides, ou par une sérosité épanchée dans le cerveau, vu qu'on ne sauroit y apporter remède.

6. *Amentia microcephala*, Willis, *pharmac. ration.* Démence causée par la petitesse du cerveau. L.

Quelques Philosophes prétendent que la trop grande petitesse de la tête & du cerveau influe sur l'esprit & le jugement; mais leur conséquence me paroît fautive, vu que l'homme est celui de tous les animaux qui a le moins de cerveau, à proportion de la grosseur de son corps, comme M. Arlet le prouve très-bien dans les *Mémoires de la Société Royale de Montpellier*. Je suis cependant persuadé que la trop grande petitesse de la tête émousse l'activité des organes de l'imagination. J'ai vu un exemple de cette espèce de démence dans une jeune fille qui est à l'hôpital de Montpellier, que l'on appelle *le Singe*, à cause qu'elle a la tête très-petite, & qu'elle ressemble à cet animal.

7. *Amentia ex siccitate*, Bonet, *se-pulchret. tom. 1. pag. 260.* Démence causée par la sécheresse du cerveau. L.

Un Bourgeois de Liege tomba dans la démence & dans une espece d'enfance à la suite d'un délire violent. On lui trouva le cerveau desséché, friable dans plusieurs endroits, & jaune comme un citron.

Nota. Trois jeunes filles qui avoient voyagé sur une charrette dans le fort de l'hiver, devinrent imbécilles pendant quatorze jours, lorsqu'elles furent de retour chez elles. *Bartholin* les guérit en leur enveloppant la tête d'une peau de mouton nouvellement écorché. Rien n'est plus propre à émousser la sensibilité des fibres médullaires du cerveau, & à affoiblir la raison, que ce qui les roidit, soit en les desséchant, les refroidissant ou les coagulant. Il en est de même de ce qui augmente leur flexibilité, ou les relâche; leur sensibilité diminue, & la raison en souffre également.

8. *Amentia morosis; Stupidité, bêtise;* en Grec, *anoia*; en Latin, *ingenii stupor, tarditas, stupiditas*, Willis, *cap. 13.*

Les malades, *blenni*, *bardi*, *stolidi* ;
Niais, hébétés, stupides. L.

La stupidité consiste dans l'affoiblissement, la lenteur, & l'abolition de l'imagination & du jugement, sans aucun délire ; on ignore si elle diffère ou non de la démence causée par la sérosité. *Voyez Oubli.*

Il y a beaucoup de différence entre les personnes insensées & celles qui sont stupides. Les premières ne manquent ni d'imagination ni de mémoire, mais bien de jugement, outre qu'elles agissent de façon qu'on ne peut s'empêcher de rire en les voyant. Les secondes au contraire n'ont ni imagination ni mémoire, elles ont la conception très-lente, elles sont sombres & taciturnes, & mal-adroites dans tout ce qu'elles font.

9. *Amentia ab ictu* ; Démence causée par un coup. *Voyez Borelli, centur. 2. obs. 73.*

10. *Amentia rachialgica*, illust. Bonté, *Journal de Médecine*, Novembre 1761. pag. 317. Démence rachialgique. L.

Cette espèce succède à la rachialgie, sur-tout à la mélancolique.

11. *Amentia à quartana*; Démence causée par une fièvre quarte. Voyez Sydenham, *sect. 1. cap. 1. L.*

Cette espece survient aux fièvres d'accès, traitées par des saignées & des purgatifs trop souvent réitérés. Un très-habile Anatomiste de Montpellier, âgé de soixante ans, étant tombé dans cette espece de démence, récupéra pendant trois mois l'exercice de sa raison, par l'usage qu'il fit de l'extrait de jusquiame blanche, dont il étoit parvenu à prendre jusqu'à une drachme chaque jour; ce remede ayant manqué dans la ville, il fut obligé de s'en abstenir. Il s'étoit bien trouvé aussi dans le commencement de sa maladie, de l'usage du diascordium, prescrit suivant la méthode de Sydenham. Sa démence n'étoit accompagnée ni de fureur ni d'audace, mais plutôt de joie & de gaieté; c'est pourquoi cette maladie n'appartient pas à la manie, quoique Sydenham insinue le contraire.

12. *Amentia calculosa*, Kerckringii, *Spicil. obs. 36.*

Cet Auteur observa dans le cerveau d'un homme tombé dans la démence,

un calcul pisiforme, qui nageoit dans la sérosité du ventricule, à l'endroit où auroit dû se trouver la glande pinéale qui manquoit dans ce sujet. La démence étoit-elle occasionnée par la sérosité, ou par le calcul? On a souvent observé des calculs dans le cerveau. *Voyez Ephemerid. Nat. Cur. dec. 1. ann. 1. obs. 26. dec. 2. ann. 1. obs. 33 & 131.*

XIX. *MELANCHOLIA* ; ainsi appelée de *melaina* noire, & *chole*, bile; en François, *Manie*, *folie*, *tic*, & non point *mélancolie*, vu que celle-ci est simplement accompagnée de tristesse, & non point de délire. Hippocrate, *Aphor. 21 & 56. lib. 1.* l'appelle *manie*. Les malades sont appelés *maniques*, *melancholici*.

Caractère. Les mélancoliques, ou plutôt les maniaques, sont ceux qui rêvent continuellement à l'objet de leur délire, & raisonnent assez bien sur tous les autres.

Ceux qui sont affectés d'un vertige, d'un tintement d'oreille, de la berluë, ne rêvent point continuellement à un même objet, & leur erreur vient bien moins d'un vice du cerveau, que de celui de quelque organe des sens, en quoi ils different des maniaques.

Les hydrophobes, de même que ceux qui ont la maladie du pays, sont continuellement agités de quelque désir, ou de quelque aversion; mais ni ce désir ni cette aversion ne sont essentiels à la manie.

Ceux qui ajoutent que la manie est accompagnée de chagrin & de tristesse, ne comprennent point toutes ses especes dans leur définition, vu qu'il y a de vrais maniaques ou des stupides, qui se croient véritablement heureux; au lieu que les maniaques extravaguent sur toutes sortes de sujets, & ne sont pas moins lésés dans leur imagination que dans leur raison.

La manie differe de la phrénésie, de l'inflammation du cerveau & du délire, en ce qu'elle est chronique & sans fièvre, au lieu que ces maladies sont aiguës & souvent fébriles; de l'hypo-

condrie & des vapeurs, en ce que le délire provient d'un vice interne du cerveau, plutôt que de celui des autres parties.

Les maniaques raisonnent assez juste, & leur erreur ne vient que de ce qu'ils s'attachent uniquement à un faux principe, & qu'ils en déduisent de fausses conséquences. Nous avons un exemple remarquable de manie dans la personne de Dom Quichotte, dont *Cervantes* nous a donné l'histoire. Cette maladie ne doit son origine qu'à la trop forte attention que l'on donne à l'idée dont on est préoccupé, en même-temps qu'on néglige les autres circonstances, ce qui est cause que les actions n'ont point avec elles ce rapport que l'on remarque dans la conduite des personnes dont l'esprit est sain, mais seulement avec l'objet dont l'esprit est entièrement occupé.

Les Galénistes l'attribuent à une humeur atrabilaire, noire & fuligineuse; *Willis*, à la qualité acide & vitriolique du fluide nerveux; les Mécaniciens, à la trop forte tension des fibres nerveuses du cerveau; mais ce sont là

des hypotheses purement imaginaires.

1. *Melancholia vulgaris*, Michel Angelman, *dissert. de melancholiâ*, 1754 ; Manie ordinaire.

J'ai connu un Médecin qui, au sortir d'une fièvre synoque, se mit dans la tête que son Apothicaire l'avoit empoisonné.

Un Curé extrêmement riche, qui s'imaginait être très-pauvre ; il restoit au lit pour ne point user ses habits, ne vaquoit à aucune fonction ecclésiastique, & raisonnoit d'ailleurs pertinemment sur toutes choses.

J'ai aussi connu une femme qui tomboit dans une frayeur extrême, toutes les fois qu'elle s'éloignoit de quelques pas de sa maison, sans qu'on pût en découvrir la cause.

On a vu des gens qui s'imaginoient avoir la tête de verre ou de glace, & qui agissoient conséquemment. Il y a plusieurs Maîtres d'école qui deviennent fous en élevant les enfans. Les gens d'esprit, entr'autres les Poètes, comme Le Tasse ; les Peintres, les Musiciens, sont sujets plus que les autres à cette maladie. Plusieurs deviennent fous

d'amour; d'où vient que *Willis* admet une espece de manie causée par la jalousie. On peut mettre au même rang la manie des duels, à laquelle on donnoit le nom de *point d'honneur*; celle de cet homme dont parle *Galien*, qui s'imaginant être une cruche, appréhendoit à tout moment que ceux qui étoient autour de lui ne la brisassent. Un autre s'imagina être devenu coq, il chantoit & battoit des ailes comme lui; *idem*.

Un autre, à ce que rapporte le même Auteur, craignoit qu'*Atlas*, lassé de son fardeau, ne le lui mît sur les épaules.

Abenzoar parle d'un autre qui s'imaginait être mort.

Grimmius a vu un homme qui croyoit avoir les pieds de paille. *Tral-lien* parle d'une femme qui s'imaginait soutenir le monde de son doigt.

Schad en a vu une autre qui ne vouloit plus manger, parce qu'elle croyoit être pauvre. Il y a actuellement à Nîmes une fille qui craint à tout moment qu'un Capitaine qui lui faisoit l'amour il y a dix ans, & qu'elle hait, ne l'en-

leve ; elle croit toujours l'avoir à ses trouffes.

2. *Melancholia amatoria. Erotomania* Patholog. Méthod. *Amor insanus*, de Sennert. Erotomanie, ou folie amoureuse. L.

Cette espece differe du fatyriase & de la fureur utérine , en ce que ceux qui en sont atteints , ne désirent point d'avoir commerce avec l'objet qu'ils aiment, mais le vénèrent comme un Dieu, lui sont entièrement dévoués , passent leur vie à admirer ses perfections , s'affligent de son absence , sont transportés de joie lorsqu'il est présent , perdent l'appétit & le sommeil , & négligent entièrement leurs affaires ; en un mot , ils sont à l'égard de leur maîtresse ce qu'étoit Dom Quichotte à l'égard de Dulcinée du Toboso. On prétend qu'Aristote fut atteint de cette manie , & qu'il en vint jusqu'à offrir de l'encens à sa femme. Orphée porta cette manie jusqu'à vouloir descendre aux enfers pour en retirer Euridice. A quoi ne conduit point un amour insensé ! Salomon devint amoureux jusqu'à l'idolâtrie. Lucrece , après avoir eu l'es-

prit aliéné par l'amour & par un philtre, se tua de ses propres mains. Le Tasse, s'étant rendu amoureux d'une Princesse d'Italie, tomba dans une démence qui dura quatorze ans.

On connoît qu'une personne est amoureuse, lorsqu'à la vue ou au nom de l'objet qu'elle aime, elle change de couleur, & que son pouls s'accélère. Ce fut à ce signe que *Galien* & *Erasistrate* découvrirent l'amour dont leurs malades étoient embrasés.

Si celui qui est atteint de cette maladie n'est point engagé dans les liens du mariage, le meilleur remède qu'on puisse lui procurer, est de l'unir avec la personne qu'il aime. Au cas que le mariage ne puisse avoir lieu, on doit recourir aux remèdes moraux dont les plus efficaces, suivant l'Évangile, sont la prière & le jeûne; 2°. les conseils des gens sensés; ils doivent représenter au malade la honte de cette passion, & les suites funestes dont elle est accompagnée; 3°. les voyages, & l'éloignement de tout ce qui peut rappeler le souvenir de l'objet qu'on aime. On peut s'en rapporter là-dessus

à Ovide ; 4°. la fuite de l'oïfiveté : *Qui vis sanari , res age , tutus eris* ; 5°. enfin , le cinquieme moyen , eft d'exagérer les défauts que l'on peut avoir découverts dans la perfonne qu'on aime.

Exige quòd cantet , fi quæ eft fine voce puella ;

Non didicit chordas tangere , poſce lyram :

Turgida ſi plena eſt ; ſi fuſca eſt , nigra vocetur ,

Et poterit dici ruſtica , ſi qua proba eſt.

6°. *Hortor & ut pariter binas habeatis amicas ,*

Alterius vires ſubtrahit alter amor.

Intrat amor mentes uſu , dediſcitur uſu.

Qui poterit ſanum fingere , ſanus erit.

7°. On doit ſ'abſtenir des alimens qui augmentent la ſemence , tels que le chocolat , les piſtaches , les pignons , la bonne chere , les épiceries , &c. & boire autant de vin qu'il en faut pour diſſiper ſes ſoucis.

Cheyne , *cap. 6. de animi affectibus* , n°. 21. prouve d'une maniere également chrétienne & ſolide , que rien n'eſt plus propre à guérir ces maladies & à les prévenir , qu'un amour ardent & ſincere pour la divinité. Un pareil

amour, continue-t-il, nous porte à l'imiter, nous inspire du respect pour ses perfections, & bannit la haine, la malice, le luxe, la convoitise, la paresse & quantité d'autres maladies de l'ame, qui sont une source féconde de quantité de maladies corporelles.

3. *Melancholia religiosa*, Cheyne, *de sanitate tuenda*, pag. 200. *Melancholia superstitiosa*, Prosper. Alpin. *de morbis Ægyptiac.* Willis, *cap. 11. pag. 245.* Forestus, *lib. 10. obs. 24. C.*

Elle consiste dans une tristesse profonde, & dans une crainte excessive des jugemens de Dieu, ou dans un défaut de confiance dans sa clémence paternelle.

Cette espece de manie est ordinaire à ceux qui, rebutés des traverses qu'ils ont effuyées, & dégoûtés des plaisirs sensuels, cherchent dans la religion ceux qu'elle promet aux personnes qui se vouent sincèrement à Dieu. La véritable piété consiste à aimer Dieu sur toutes choses, à recevoir les malheurs qu'il nous envoie dans un esprit de pénitence, à les supporter avec courage, à les regarder comme des châtimens.

d'un pere qui nous aime , à ne point désespérer de sa miséricorde , & à mettre toute notre confiance en lui. Les maniaques dont nous parlons , tiennent une conduite toute opposée. Le peu de connoissance qu'ils ont de la vraie religion les rend flottans & irrésolus dans leur conduite , indociles , superstitieux , craintifs , & les jette quelquefois dans le dernier désespoir. Quelques-uns , au rapport de *Prosper Alpin* , pour acquérir une réputation de sainteté , se retirent dans des lieux déserts , déplorent les miseres de cette vie , & méprisent les plaisirs & les richesses. Il y en a d'autres qui se condamnent à un célibat perpétuel , passent leur vie dans des jeûnes & des macérations continuelles , au point qu'ils ressemblent plutôt à des momies qu'à des hommes , tant ils ont le corps noir , maigre & décharné.

Le moyen de guérir cette maladie n'est point d'effrayer l'imagination de ceux qui en sont atteints , en leur présentant des spectres & des phantômes , mais de les instruire de la vraie religion , & de se servir des motifs qu'elle fournit.

pour les consoler & ranimer leurs espérances.

J'ai connu une femme très-pieuse , qui pour avoir désespéré de son salut , en vint jusqu'au point de renvoyer ses domestiques , & de se pendre à la colonne de son lit. Un Médecin Portugais se servit de l'expédient suivant , pour guérir un malade de cette funeste maladie. Il fit habiller un de ses amis en Ange , lequel entra dans sa chambre , avec un flambeau dans la main gauche , & une épée nue dans la droite , lequel l'ayant éveillé , lui promit de la part de Dieu le pardon de tous les crimes qu'il pouvoit avoir commis , ce qui le rassura & lui rendit la santé.

4. *Melancholia argantis* , Maladie imaginaire. *Melancholia ægrorum imaginariorum* , François Chicoineau dans la Dissertation qui a pour titre : *Si l'on peut guérir les malades imaginaires en diversifiant simplement leurs idées* , imprimée en 1713. L.

Les malades imaginaires , que Molière a si bien joués , sont ceux qui , se portant très-bien , s'imaginent à tout moment être sur le point de mou-

rir , à cause de quelques légères incommodités qu'ils ressentent , ce qui les rend tristes , mélancoliques , de mauvaise humeur envers leurs médecins , & les oblige à vivre dans la solitude , où ils ne font que gémir & déplorer leur malheur du matin au soir ; ou bien ils suivent un régime de vie extravagant , qui altere leur santé , & les expose à une infinité de maladies plus dangereuses que celles dont ils cherchent à guérir. Cette maladie diffère de l'hypocondrie , en ce que ceux qui en sont atteints , ne souffrent aucun mal réel , au lieu que les hypocondriaques sont sujets à plusieurs symptômes fâcheux , tels que les flatuosités , les rapports acides , les spasmes , lesquelles étant compliquées avec l'espece dont nous parlons , sont cause qu'on les confond ensemble , quoique mal à propos.

Ces sortes de malades imaginaires se présentent quelquefois tels qu'ils sont en effet , & avec un teint fleuri , & des forces sans égales ; ils vous entretiennent d'un léger vertige auquel ils sont sujets , d'un mal de tête passager , & de divers symptômes imagi-

naires qu'ils sentent dans la tête & dans la poitrine, de la foiblesse qu'ils ressentent, & cela avec un ton de voix & une éloquence qui étonnent; ou bien, s'ils craignent que celui qu'ils consultent se moque d'eux, ils affectent un air intrépide, ils feignent de mépriser la mort, & vous exposent leurs maux d'un ton de voix familier & en peu de mots, si bien qu'on est tenté de croire qu'ils sont réellement malades; mais ils ne s'apperçoivent pas plutôt qu'on entre dans leurs peines, qu'ils reprennent leur ton plaintif, & retombent dans leur première mélancolie.

Voici un signe pour connoître un malade imaginaire, auquel on ne peut se méprendre. Il vous décrit les maux de tête qu'il souffre, les vices dont son cerveau est affecté, ses vertiges, ses vapeurs d'une manière distincte, nette & avec une éloquence sans pareille. Dans le temps qu'il vous dépeint sa foiblesse & son abattement, on remarque en lui une vigueur de poitrine, & une couleur vermeille sur son visage, qui sont absolument incompatibles avec l'état dont il fait la description.

D'autres, pour dissiper leur chagrin, s'efforcent de faire divorce avec la raison, & se livrent à la boisson, aux femmes, à l'oïveté, au jeu, ou à quelque autre passion semblable. D'autres se livrent à leur mauvaise humeur, querellent tout le monde, changent à tout moment de Médecins & de remèdes, s'obstinent à cacher leur maladie, refusent de répondre aux questions qu'on leur fait, & regardent leur mort comme infaillible. Ceux-ci sont pour l'ordinaire incurables, & tombent tôt ou tard dans la manie.

Cette maladie est familière aux personnes riches, oïtives, qui font bonne chère, & aux gens d'esprit. Elle attaque rarement les pauvres qui vivent du travail de leurs mains, les personnes occupées, les stupides, jamais les enfans, & rarement les vieillards, mais plus souvent les personnes de l'un & de l'autre sexe qui ont atteint un âge mûr.

Les causes qui disposent à cette maladie, sont le tempérament hypocondriaque de ceux dont on tient le jour, l'étude trop assidue, la mollesse de l'éducation.

Celles qui l'excitent sont l'attention excessive que l'on a pour sa santé, l'amour de soi-même, l'assiduité à se tâter le pouls, une connoissance superficielle de l'Anatomie & de la Médecine, le mauvais effet des remèdes qu'on a pris par le conseil d'un Médecin ignorant; toutes ces causes réveillent l'idée d'une maladie imaginaire, la rappellent & l'entretiennent.

Cure. Cette maladie étant très-fréquente & très-opiniâtre, elle exige beaucoup d'esprit & de prudence de la part du Médecin, lequel doit principalement s'attacher à distraire le malade & à l'empêcher de trop s'occuper de son mal. Mais il est extrêmement difficile de persuader à ces fortes de gens que leur maladie ne gît que dans l'imagination & dans le préjugé; on est souvent obligé pour les faire revenir de leurs erreurs, de se prêter à leur foiblesse, & de tenir le même langage qu'eux. Il doit adroitement réveiller dans son malade des idées toutes différentes de celles qui l'occupent, le détourner de tout ce qui exige de l'attention, & pour cet effet l'engager à

fréquenter les spectacles , à voir ses amis , à fréquenter les compagnies , à faire un exercice modéré , à se promener , à chanter , à chasser , à voyager ; & sur-tout à être sobre & à ne point faire d'excès. Dans le cas où ces remèdes sont inutiles , il est avantageux pour le malade , qu'il lui survienne quelque affaire , qui intéressant sa vie , sa réputation ou sa fortune , l'occupe assez pour dissiper l'idée qui cause sa maladie.

5. *Melancholia moria* , Nenter , tab. 71. Horace , *Epître 2. liv. 2.* appelée *moria* par Erasme. Boileau , *satyre 4* , vers 103. L.

C'est une espece de folie gaie , qui persuade aux malades qu'ils sont plus heureux que les autres hommes , & qui les met de pair avec les Dieux , les Rois & les Princes.

*Fuit homo ignobilis Argis ;
Qui se credebat miros audire tragædos ,
In vacuo lætus sessor , plausorque theatro ;
Hic ubi cognatorum opibus , curisque refectus ,
Expulit helleboro morbum , bilemque meraco ,
Et redit ad sese : Pol me occidistis amici ,
Non servastis , ait , cui sic extorta voluptas :*

« Il y avoit à Argos un homme
 » d'assez bonne naissance , qui s'ima-
 » ginoit entendre toujours des tragé-
 » dies merveilleuses , & qui enfermé
 » seul dans un théâtre , étoit tout le
 » jour dans la posture d'un homme qui
 » admire & qui applaudit. Ses parens
 » ayant entrepris de le guérir à quel-
 » que prix que ce fût , l'ellébore pur
 » dissipa la bile qui étoit la cause de
 » son mal. Revenu à lui , voici le re-
 » merciment qu'il leur fit : Vous ne
 » m'avez pas guéri , mes amis , vous
 » m'avez tué , de m'avoir ôté ce plai-
 » sir , & arraché par force cette illu-
 » sion qui m'étoit si agréable , & qui
 » me faisoit passer de si heureux jours ».

Boileau n'a pas oublié ce trait dans sa quatrième satire , & l'a rapporté d'une manière extrêmement enjouée.

Alexandre séduit par les fades adulations de ses courtisans , poussa la folie au point de se regarder comme un Dieu ; mais il revint de son erreur lorsqu'il fut blessé , & qu'il vit couler le sang de sa plaie , se ressouvénant que les Dieux , au rapport d'*Homere* , n'ont point de sang , mais un autre fluide qui lui ressemble.

Un certain écolier couroit les rues en 1503, criant qu'il étoit Roi de France. On en a vu d'autres, qui comme *Salmonée*, croyoient être *Jupiter*. Virgil. *Æneid. lib. 6.*

On peut voir un exemple semblable causé par le *datura*, & qui est très-fréquent parmi les ivrognes, aux articles du délire & de la démonomanie.

6. *Melancholia attonita*, Bellini, de *melancholiâ*, pag. 380. L.

J'ai vu à l'hôpital général un maniaque âgé de 40 ans, qui gardoit un morne silence, & qui resta pendant sept jours dans la même place comme un stupide sans vouloir prendre aucune nourriture. Je le forçai à la fin à prendre un bouillon; mais il le rejeta après l'avoir gardé quelque temps dans la bouche. Lorsque je vins à l'ouvrir, je lui trouvai les viscères entièrement desséchés, le sang gluant, & le cerveau dur & compacte.

Cette espèce a cela de particulier, que le malade ne change ni de place ni de situation; est-il assis, debout ou couché, il reste constamment dans la même posture, à moins qu'on ne l'oblige d'en

changer. Il ne fuit point le commerce des hommes, il ne répond jamais aux questions qu'on lui fait, & quoiqu'il paroisse faire attention aux conseils qu'on lui donne, il ne les écoute pas plus que s'il étoit sourd. Les objets extérieurs ne font aucune impression sur lui; il est pensif & distrait, il s'éveille de temps à autre, il boit, & mange ce qu'on lui met dans la bouche. Cette maladie est si rare, que *Sennert* ne l'a pas connue, mais elle a été observée par *Janus*, Médecin de l'Electeur de Saxe, dans un homme de trente ans, lequel frappé de la crainte des jugemens de Dieu, fut quatre mois dans cet état, & reprit ensuite son bon sens. La description qu'il en donne, s'accorde parfaitement avec celle que l'on vient de voir.

Un Architecte de Barcelonne, âgé de 37 ans, ayant reçu une injure qui lui causa un chagrin cuisant, tomba il y a plus d'un an dans cette espece de mélancolie; toujours craintif & tremblant, il pense à fuir dans sa patrie, pour se soustraire à l'inquisition dont il craint les poursuites, & pour se dérober

rober à la présence de sa femme qu'il a en aversion; plongé dans un silence continuel, il ne répond à aucune interrogation, ni par gestes, ni par paroles. Il est rare qu'il indique par aucun signe le besoin qu'il sent de piffer ou d'aller du ventre; il entend cependant & comprend ce qu'on lui dit, il faut le menacer pour le faire manger & boire; mais quand il a commencé son repas, il est rare qu'il l'interrompe; il ne dort guere qu'une heure ou deux pendant la nuit, paroissant le reste du temps immobile & les yeux ouverts; son poulx est bon d'ailleurs & ses forces se soutiennent; les saignées, l'application des vésicatoires sur toute la tête, les émétiques, les eaux de Balaruc prises intérieurement & en douches, & enfin les tisanes sudorifiques, tout cela a été inutile; nous lui avons conseillé l'usage du musc, du camphre, les bains froids, le remede de l'*Illust. Locher*; il est vrai-semblable que la gale heureusement inoculée dans un cas pareil, seroit le meilleur remede qu'on pût employer.

7. *Melancolia errabunda*, Bellini;
Tome VII. Q

Montalti, &c. en grec *leucomoria* & *passio hydrolcos* ; appelée *cutubuth* par les Arabes, & *chalrab* par quelques-uns. L.

Le malade ne sauroit rester une heure en place, mais il ne fait que courir çà & là sans savoir où il va. Il est infiniment plus timide que les autres maniaques ; il fuit la compagnie, il ne sort que la nuit, & erre dans les cimetières & les lieux qui ne sont point fréquentés, ne sachant ni ce qu'il fuit, ni ce qu'il cherche, ni ce qu'il veut. Il a le corps sec & décharné, les yeux creux & fort secs, une soif ardente, la langue sèche, le teint couleur de citron, & quelquefois des ulcères aux jambes, qui ne se ferment jamais.

Il y a actuellement à Montpellier une femme épileptique âgée de 70 ans, qui est sujette depuis trois ans à cette maladie. Elle a pris pendant trois jours une forte dose de foie de loup desséché, pour se délivrer de son épilepsie. Elle ne fuit point la compagnie, & n'a point d'ulcères aux jambes, mais elle ressemble dans tout le reste, je veux

dire , par la couleur , l'habitude & l'inquiétude dont elle est agitée , à celle dont *Bellini* nous a fait le portrait. Son inquiétude & son ennui l'obligent à changer continuellement de place , elle se déplaît à elle-même , & ne peut rester un moment seule ; elle est triste , altérée , maigre & extrêmement timide. Elle conserve son bon sens , & tombe rarement dans des accès d'épilepsie ; mais l'agitation où elle est , rend son état extrêmement déplorable. On lui a donné des bouillons rafraîchissans & des tisanes nitreuses , qui n'ont produit aucun effet , & je suis surpris qu'elle puisse vivre si longtemps.

Cette espece est aussi très-rare , & il n'en est parlé dans aucun Auteur moderne , si ce n'est dans les Mémoires des curieux de la nature , *décad. 2. ann. 5. append.*

8. *Melancholia saltans* , Mezeray , *histoire de Charles V.*

Il régna en Hollande l'an 1373. une maladie épidémique , que l'on appelloit *la danse de S. Jean*. Les malades se dépouilloient tous nus , se couron-

noient de fleurs , & se prenant les uns les autres par la main , couroient les rues & les temples , chantant , sautant & gambadant , au point que plusieurs tomboient par terre de pure lassitude. Leur ventre s'enflait si fort , qu'il eût crevé , si on ne l'eût contenu avec un bandage. Cette maladie passoit pour contagieuse , & on l'attribuoit aux opérations du démon , ce qui fit que quantité de personnes eurent recours aux exorcismes. On peut mettre au même rang l'*anteneasmus mirabilis* de Guillerin , *specul. historiar.* les enterastiques d'*Hérodote* ; la disposition des membres à sauter (*membrorum saltuosa dispositio*) des Arabes.

9. *Melancholia hippantropica* , le P. le Comte , *Lettres édifiantes* , &c. C'est une variété de la zoantropique. L.

Quelques fripons de Bonzes firent croire à un pauvre Chinois qu'il devoit être changé après sa mort en un cheval de poste , destiné à porter les ordres de l'Empereur dans les Champs Elisées. Ils l'exhorterent à faire diligence , & à ne mordre ni ruer , &c. Ce malheureux vieillard fut tellement frappé de

cette prédiction , qu'il perdit entièrement le sommeil. Il s'imaginait être fonné & bridé , & entendre les coups de fouet qu'on lui donnoit pour lui faire hâter le pas ; il se réveillait tout en fureur , doutant s'il étoit cheval ou homme. Il n'eut pas plutôt embrassé la religion chrétienne , qu'il recouvra son bon sens.

10. *Melancholia Scytharum* , Hippocrat. *de aere , aquis , &c.* Maladie des Scythes. L.

Les personnes riches chez les Scythes n'alloient jamais qu'à cheval ; mais comme ils ne se servoient point d'étriers , & qu'ils avoient les jambes pendantes , leurs parties génitales souffroient une compression qui les rendoit impuissans ; ce qui leur faisoit croire que les Dieux , pour les châtier , les avoient changés en femmes. Ils en prenoient les habits , manioient comme elles la quenouille & le fuseau , & le peuple superstitieux les respectoit , dans la crainte que les Dieux ne l'affligeassent de la même maladie. Les pauvres en étoient exempts , parce qu'ils n'alloient point à cheval.

La cure consistoit à saigner les malades de l'artere ou de la veine temporale jusqu'à ce qu'ils tombassent en défaillance, ce qui les affoiblissoit davantage, & augmentoit leur mal, loin de le diminuer.

II. *Melancholia Anglica*, appelée vulgairement *tædium vitæ*; Dégout de la vie. Voyez la Comédie de Sidney par Gresset. C.

Il y eut un temps où les filles de Milet furent saisies d'une fureur dont on trouve peu d'exemple dans l'histoire. Elles concurent un si grand dégoût pour la vie, qu'elles se pendoient par troupes, sans qu'il fût possible de pénétrer la raison de cette manie. Le Sénat voulant en arrêter le cours, fit un édit qui ordonnoit que la premiere qui s'ôte-roit la vie, seroit exposée toute nue au milieu de la place publique; ce qui fit cesser cette phrénésie. Plutarque, *des vertueux faits des femmes.*

Primerose rapporte que les femmes de Lyon furent autrefois attaquées de la même maladie, & qu'elles se noyoient par troupes.

Le suicide est très-fréquent en An-

gleterre, & il n'a d'autre cause qu'un dégoût excessif pour la vie. Ceux qui sont atteints de cette manie, après avoir inutilement employé les remèdes qu'ils croient propres à les guérir, se livrent à une noire mélancolie, mettent ordre à leurs affaires, font leur testament, écrivent à leurs amis pour prendre congé d'eux, & se pendent, se noient ou s'empoisonnent. Il n'y a qu'un homme lâche & sans religion qui puisse se livrer à un pareil crime. Le moyen dont on se sert en France pour le prévenir, est de traîner sur la claie ceux qui attendent sur leur vie.

Le suicide est fort commun parmi les mélancoliques maniaques; mais la mélancolie Angloise differe des autres, en ce que les malades ne se tuent que par un pur dégoût pour la vie. On a pu voir ci dessus ce que j'ai rapporté du Colonel Townshend.

12. *Melancholia zoantropia*; appelée *lycaon* par Aëtius; & par les Auteurs, *galeantropie*, *lycantropie*. L.

Raulin rapporte dans son *Traité des Vapeurs des femmes*, que les Religieuses d'un certain Couvent furent attaquées

d'une manie tout-à-fait singuliere. Elles s'imagineroient avoir été changées en chates ; si bien qu'à une certaine heure du jour , elles se mettoient à miauler toutes ensemble , & formoient un concert des plus risibles. Le hoquet épileptico-maniaque a beaucoup de rapport avec cette maladie.

Forestus dit avoir vu un lycantrope. *Schenckius* en a vu plusieurs ; & j'ai connu moi-même un galéantrope , qui ne pouvoit voir un chien sans frémir.

On a vu plusieurs maniaques qui s'imaginoient avoir des grenouilles dans leur estomac ; & voici l'expédient dont on s'est servi pour les guérir : c'étoit de leur donner l'émétique , & de mettre des grenouilles dans le bassin où l'on recevoit les matieres qu'ils rendoient , pour leur faire croire qu'elles étoient sorties. D'autres s'imaginoient avoir des clapiers dans la tête : on les a guéri de leur manie , en leur faisant une incision cruciale , & leur montrant des lapins ensanglantés , qu'on disoit leur avoir tiré par la plaie.

Ceux qui ont été mordus d'un loup ou d'un chien enragé , sont quelquefois

sujets à ce délire ; *Cælius Aurelianus* & d'autres , prétendent qu'il y en a qui hurlent & qui aboient ; mais il est rare que l'hydrophobie soit accompagnée de ce symptôme.

Zacutus Lusitanus fut obligé d'avoir recours à un stratagème pour guérir un maniaque qui prétendoit être continuellement transi de froid. Nous avons vu ici un habitant de Grenoble , qui , dans le fort de l'été , se plaignoit du froid qu'il sentoît. *Lusitanus* l'enveloppa dans une peau de mouton , sur laquelle il avoit répandu de l'esprit de vin , & y mit le feu pendant demi-heure ; le malade n'eut pas plutôt senti la brûlure , qu'il se leva en sautant , disant qu'il avoit trop chaud , & fut guéri peu de temps après.

Un autre s'imagina qu'il n'avoit point de tête. *Philotime* le guérit de sa manie , en lui faisant faire un chapeau de plomb très-pesant , ce qui lui persuada qu'il en avoit une. *Aëtius*.

Donat d'Altomari dit avoir connu deux lycantropes qui erroient dans les bois , & qui emportoient des cadavres humains , ou quelques-uns de

Leurs membres; il nous les dépeint blêmes, secs, décharnés, & extrêmement altérés, comme ceux qui sont atteints de la *lucomorie*.

13. *Melancholia enthusiastica*, Paul Eginette. Enthousiasme, (*enthusiasmus*); les malades enthousiastes (*numine afflati*. C.

Il y a des personnes qui se croient inspirées & qui prédisent l'avenir avec la même assurance que si Dieu le leur avoit découvert, & Paul Eginette les appelle *numine afflatos*. Paracelse prétendoit porter son *azoth* où son génie dans la garde de son sabre. Les fanatiques des Cevenes menaient avec eux certaines prophétesses qui se disoient inspirées, & qui prétendoient avoir le don de prédire l'avenir, & découvrir les choses les plus cachées; mais elles ne prophétisoient qu'après être tombées pendant quelque temps dans une épilepsie simulée. Elles se rouloient par terre, elles s'agitoient, & après être revenues de leur accès, elles dévoiloient les événemens que Dieu leur avoit découverts. On prétend que les convulsionnaires sont pareillement

doués d'un esprit prophétique. Voyez Hecquet, *naturalisme des convulsions*.

M. Cavalier D. Méd. a vu à Fréjus quatre hydrophobes, qui ayant prédit le jour & l'heure de leur mort, moururent effectivement à l'heure annoncée. J'ai vu moi-même à Tarascon un homme âgé de 60 ans, lequel, un mois avant de mourir, prédit le jour de sa mort, il mourut effectivement ce même jour d'une fièvre épiéale.

14. *Melancholia phrontis*, Hippocrate; *phrontis nousôs*, Chalepe, lib. 2. de morbis; *Curæ gravis morbus*, Foëssii, pag. 486; Maladie fouci. Le Clerc, *hist. de la Médecine*.

Le malade se plaint de douleurs dans les viscères pareilles à celles qu'exciteroient des pointes d'épines; continuellement triste & inquiet, il fuit la lumière & les hommes, ne se plaisant que dans les ténèbres; le moindre mouvement, le moindre tact le fait trembler; son sommeil est agité par des rêves affreux qui lui représentent des spectres horribles & quelquefois des morts. Cette maladie attaque quelquefois dans le printemps plusieurs sujets

à la fois. *Hippocrate* est d'avis , qu'on fasse prendre de l'ellebore au malade pour purger sa tête , qu'on lui prescrive ensuite une potion cathartique , avant de le mettre à l'usage du lait d'ânesse ; il veut que le malade , à moins qu'il ne soit extrêmement foible , prenne très-peu d'alimens , qu'ils ne soient ni âcres , ni salés , ni gras ni doux , mais froids & propres à lâcher le ventre ; *Hippocrate* veut aussi que le malade s'abstienne de se laver avec de l'eau chaude , qu'il ne boive point de vin , ou au moins qu'il le délaye dans beaucoup d'eau , & qu'il ne prenne aucune espece d'exercice : on parvient par ce moyen , dit *Hippocrate* , à dissiper cette mélancolie , qui conduit tôt ou tard le malade au tombeau , si on n'y remédie promptement.

Cette espece de mélancolie n'est pas rare , elle ne differe des autres especes que par l'absence du délire , à moins qu'on ne regarde comme un délire , la profonde tristesse qui survient au malade sans aucune cause évidente , & qu'on appelle métaphoriquement *épine des visceres*. Le malade en est attaqué

tous les ans pendant un mois ou deux ; il ne peut pas dormir , il n'a point d'appétit , il fuit toutes les compagnies , ne se plaissant que dans la solitude ; il ignore la cause de sa maladie , on le voit continuellement pensif & rêveur , il n'a point de fièvre , il craint d'ennuyer les autres , il ne sort pas de sa maison : on emploie avec succès la cure que prescrit *Hippocrate* , mais on en doit retrancher l'ellebore , ainsi que l'abstinence des bains & tout exercice.

XIX. DÆMONOMANIA ; Démonomanie ; Rage.

C'est un délire vrai ou simulé , qui met les magiciens , les magiciennes , les maléficiés , & souvent différens imposteurs dans le même état , que s'ils étoient véritablement obsédés par le démon.

1. *Dæmonomania sagarum* , Delrio ; *disquisit. magicæ. L.*

C'est un délire dans lequel tombent ceux qui , en vertu d'un pacte qu'ils font avec le démon , s'imaginent pouvoir opérer des prodiges , ce qui leur

attire le respect & la vénération des simples & des idiots.

On peut mettre de ce nombre les noueuses d'aiguillette, celles qui s'imaginent pouvoir enforceler les enfans, & les guérir quand bon leur semble, les bergers qui se dévouent eux & leurs troupeaux au diable, à l'aide de certaines cérémonies ridicules, pour que le loup ne fasse aucun mal à leurs brebis, ou pour se procurer la piece volante. Tout cela n'est que l'effet d'un délire, tant de la part des personnes enchantées que de celles qui les enchantent, mais il ne laisse pas d'avoir son effet sur l'esprit des enfans & des personnes crédules, lors sur-tout qu'on emploie les philtres & le poison pour opérer ces sortes de maléfices. Il est certain que l'huile de datura, lorsqu'on s'en frotte les tempes, ou qu'un simple pessaire mis la nuit dans le fondement, suffisent pour causer un pareil délire à ceux qui y ont de la disposition. *Gassendy* rapporte qu'un berger de Provence se servoit tous les samedis d'un pareil pessaire composé avec la graine de stramonium & du suif pour se pré-

parer à aller au sabbat. Il s'y rendoit, à ce qu'il disoit, par le tuyau d'une cheminée, & là, accompagné d'une troupe de démons, il offroit un sacrifice au bouc qui présidoit à l'assemblée. *Voyez* ce que j'ai dit du délire magique. *Hoffmann* prétend que cette maladie est très-commune dans la Poméranie. *Rufus*, qui vivoit dans le second siècle, est le premier qui en ait parlé.

Il s'est trouvé des personnes qui étoient tellement persuadées d'avoir le diable dans le corps, de coucher avec lui, & de se trouver aux mêmes assemblées, qu'elles ont persisté dans cette opinion jusqu'au dernier supplice. *Voyez* les Mém. de l'Acad. de Berlin, *Decad. 1. vol. 4.* & ceux des curieux de la nature.

2. *Dæmonomania, Vampirismus*, *Tournefort, Voyage aux Indes Orientales.*

Il y a deux sortes de vampires, les uns actifs, & les autres passifs. Les premiers sont certains imposteurs, qui, pour des fins à eux connues, exhument les cadavres qu'on vient d'ensevelir, les blessent, & font écou-

ler leur sang, qui est ordinairement putréfié & très-fluide le troisieme jour, & font croire qu'ils l'ont sucé. Les vampires passifs sont les vivans ou les morts qui servent de sujets à cette scene. Le peuple est tellement frappé de ces sortes de prestiges, qu'il en vient souvent jusqu'à abandonner la ville, ainsi que *Tournefort* dit en avoir vu un exemple. Ceux qui voudront en savoir davantage peuvent consulter l'histoire des Vampires du P. Calmet.

3. *Dæmonomania simulata. Corybantiasme*, Encyclopédie, tom. 3. Histoire des diables de Loudun, 1636. Bayle, *Dictionn.* article *Brossier*. Démonomanie simulée.

L'Evangile ne nous permet pas de douter qu'il n'y ait eu autrefois des personnes obsédées par le démon; & c'est sur cette croyance que sont fondés les exorcismes qui sont encore en usage dans l'Eglise; mais il n'est pas moins certain qu'il y a plusieurs personnes qui par malice, ou par une bizarrerie singuliere, feignent d'être possédées, & ces sortes d'exemples ne sont pas rares chez les filles qui se font con-

facrées à la religion. Les unes ont recours à cet infame artifice , pour cacher leur turpitude ; d'autres , pour acquérir une réputation de sainteté ; d'autres , pour pouvoir nuire impunément , ou pour faire parler d'elles.

Elles emploient pour cet effet différens prestiges ; mais voici les plus ordinaires. Elles prédisent l'avenir , elles connoissent le passé , elles parlent des langues étrangères , elles feignent d'avoir des mouvemens convulsifs , elles font des efforts extraordinaires , elles frémissent , elles crient , lorsqu'on leur jette de l'eau bénite , ou qu'on leur présente quelque image ou quelque vaisseau sacré. Elles poussent souvent la méchanceté & l'impudence jusqu'à en imposer , non-seulement au peuple , mais encore aux Prêtres & aux Médecins , & à soutenir la gageure au milieu des tourmens ; de manière qu'il ne faut pas peu d'esprit & de sagacité pour les confondre. *Voyez* ce que j'ai dit de l'épilepsie simulée.

Il n'y a personne qui n'ait oui parler des Urfulines de Loudun. Les Moines de cette ville , pour se venger d'*Urbain*

Grandier, dont le mérite leur faisoit ombrage, engagerent ces Religieuses à publier qu'elles étoient possédées, & que *Grandier* en soufflant sur elles, les avoit livrées en proie au démon. La fureur de ces scélérats alla si loin, qu'ils n'eurent point de repos, qu'ils n'eussent fait condamner ce malheureux Curé au feu. Un Religieux qui le conduisoit au supplice, fit rougir son crucifix au feu, & le lui présenta pour le lui faire baiser; & comme *Grandier* refusa de le faire, il fit courir le bruit parmi le peuple que ce refus étoit un signe indubitable du crime dont on l'accusoit.

Il arrive quelquefois qu'on prend pour une vraie démonomanie, ce qui n'est que l'effet d'un délire fébrile; témoin ce qui arriva à une Religieuse de Paris, qui n'étoit pas moins illustre par sa candeur que par sa piété. Elle avoit étudié la théologie & la langue latine, & elle avoit même commencé à apprendre le grec de son frere. Cette fille fut attaquée d'un synochus accompagné d'un délire, durant lequel elle tint divers propos en grec & latin, ce qui

surprit extrêmement les Religieuses , qui ignoroient qu'elle eût appris ces langues , si bien qu'elles la crurent possédée , & elles ne revinrent de leur erreur , que lorsque son frere fut retourné de la campagne , & qu'il leur eut dit que c'étoit lui qui les lui avoit montrées.

Il y a divers moyens pour découvrir ces sortes d'impostures. M. de *Haen* ayant été appelé chez une femme qu'on disoit être possédée , enveloppa une croix dans un linge , l'appliqua sur la malade , & lui jeta dessus de l'eau commune , qu'elle prit pour de l'eau bénite , par où il découvrit la supercherie. Il fit même plus , il ordonna de lui jeter une cruche d'eau sur le corps toutes les fois qu'elle renouvelleroit ses prestiges. Un autre Médecin faisoit saigner sa malade du pied & du bras jusqu'à ce qu'elle tombât en défaillance , pour la punir de son imposture. D'autres se sont servis du bâton ou du fouet , pour chasser le démon du corps de ces sortes de possédées.

Hoffmann & les autres Médecins Allemands , en cela d'accord avec le bas

peuple de France, prétendent qu'il y a encore aujourd'hui des forciers & des forcieres, qui sont véritablement obsédés par le démon, & qu'à son instigation, ils font des choses tout-à-fait étonnantes; mais il s'en faut beaucoup que je sois de leur opinion. Voici, suivant *Hoffmann*, les signes de la vraie démonomanie : 1^o. des cris horribles, des gestes épouvantables, une agitation de corps extraordinaire; 2^o. des convulsions subites sans aucune cause évidente; 3^o. les blasphêmes, l'abus du nom de Dieu, des discours obscènes; 4^o. la connoissance des choses secrètes, celle de l'avenir; 5^o. la connoissance des langues étrangères; 6^o. une force au-dessus du commun; 7^o. des tranchées violentes dans lesquelles la malade rend par la bouche, les yeux, les oreilles des brins de soie, de crin, &c. Les Parlemens de France, qui condamnoient autrefois ces sortes de personnes au feu, les renvoient aujourd'hui comme des folles & des imbécilles, à moins qu'elles ne soient convaincues de quelque autre crime qui mérite un châtiment

exemplaire. Je ne doute point qu'il n'y ait eu autrefois des possédés; mais je crois en même-temps avec *S. Athanase*, qu'il n'y en a plus depuis la venue de *Jésus-Christ*, & que ceux que l'on regarde comme des forciers & des magiciens, sont ou des malades, ou des personnes séduites, ou des imposteurs qui cherchent à en imposer au peuple par leurs prestiges. On ne peut s'empêcher de rire de la crédulité de *Bodin*, & de plaindre le sort d'une infinité de malheureux que les Parlemens de Bourdeaux, de Rouen, de Toulouse ont autrefois condamnés au feu, & qui méritoient tout au plus d'être enfermés aux petites maisons.

4. *Dæmonomania à vermibus*, *Cardan*. *Démonomanie causée par les vers*. L.

On a plusieurs exemples de malades, que l'on croyoit être démoniaques, & qui ne devoient le tic, le tetanus, le délire & les autres symptômes qui les agitoient, qu'aux vers & aux tænia qu'ils avoient dans le corps. Le peuple, qui ignore la cause & la liaison de ces symptômes, attribue au démon & à des charmes les convulsions, les clameurs,

les distorsions , les délires auxquels sont sujets ceux qui ont des vers ; mais ils cessent par le moyen des cathartiques , des émétiques & des anthelminthiques.

5. *Dæmonomania fanatica.* Voyez la dissertation de M. Rideux , Professeur à Montpellier, qui a pour titre : *An fanatismo verbera ?*

Il ne faut que lire l'histoire pour se convaincre des maux qu'a causés au genre humain le fanatisme , ou le faux zèle pour la religion. Les premiers fanatiques du Vivarais s'imaginoient pouvoir écarter en soufflant les boulets qui faisoient un ravage affreux dans leurs troupes. Peut-on pousser plus loin le délire ?

Le fanatisme a porté dans notre siècle des milliers de personnes à des crimes qui les ont conduit au feu & au gibet , & a plus fait de ravages que la peste. On peut voir là-dessus l'histoire du fanatisme de M. Brueys de Montpellier. Je ne rapporte ces choses que pour convaincre mon Lecteur que le fanatisme n'est autre chose qu'une espece de délire & de folie.

6. *Dæmonomania hysterica* ; Démonomanie hystérique. Cette observation m'a été communiquée par M. *Descottes*, Médecin à Argenton en Berry en 1760.

Deux jeunes servantes âgées de 20 ans, toutes deux hystériques & liées d'une amitié très-étroite, furent foulagées de leurs vapeurs au moyen des anti-hystériques qu'on leur donna, comme le castoreum, la rhue, & la térébenthine ; mais on remarqua en elles pendant six mois divers phénomènes, qu'on attribue communément à l'obsession. 1°. Quoiqu'elles logeassent dans des maisons séparées, elles annonçoient réciproquement trois ou quatre jours d'avance les accidens & les accès qu'elles devoient avoir.

2°. Elles imitoient parfaitement la voix de certains animaux, du chien, du chat, de la poule.

3°. Elles avoient une mémoire prodigieuse & une vivacité d'esprit surprenante, donnant des sobriquets à tous ceux qui étoient présens, & les railant de la manière la plus spirituelle.

4°. Elles tomboient dans un affou-

pissement profond, dont on ne pouvoit les faire revenir, quoiqu'on les pinçât, qu'on les piquât, & qu'on les brûlât assez fortement.

5°. Elles s'éveilloient à la fin d'elles-mêmes, criant qu'on les avoit pincées, blessées dans certaines parties du corps, comme à la jambe, à la cuisse; & en effet, la partie étoit livide, & l'on y voyoit la marque des ongles, quoiqu'aucun des assistans n'y eût touché.

6°. Le paroxysme avoit trois différens stades. Dans le premier, après être revenues à elles-mêmes, elles rougissoient & s'affligeoient de ce qui s'étoit passé. Dans le second, elles tomboient dans un délire & dans des convulsions si violentes, que quatre hommes avoient peine à les tenir; elles prédisoient le temps auquel le paroxysme devoit les prendre, celui qu'il devoit durer, &c. Elles retomboient ensuite dans leur premier assoupissement, & elles en fortoient à l'heure & à la minute qu'elles avoient dite; elles s'élançoient tout-à-coup hors du lit, & s'écrioient : *bon Dieu! qui est-ce qui m'a si cruellement pincé la cuisse ou la jambe?*

Cette

Cette scene a duré pendant six mois , sans qu'on ait apperçu la moindre altération dans leur tempérament ni dans leurs forces. Elles sont aujourd'hui très-languissantes , & sujettes à des syncopes & à une suppression d'ordinares ; les Médecins m'ont consulté sur cette maladie , & attendent mon avis.

Il y a beaucoup de choses dans cette histoire que j'attribue à la crédulité des assistans , aussi bien qu'à la fourberie des malades. Il est pourtant étonnant que deux payannes ayent pu jouer une pareille comédie sans aucun motif , si tant est que c'en soit une. Ce qui m'étonne encore , est que la seule force de l'imagination puisse produire dans d'autres sujets les effets qu'on peut voir dans l'histoire que j'ai donnée de la catalepsie hystérique , & de la catalepsie compliquée de somnambulisme. Pour ce qui est d'imiter la voix des animaux , le Docteur *Gibert* a vu auprès d'Alais un maniaque qui tous les jours à une heure après midi avoit le même paroxysme , quoiqu'on avançât & retardât les horloges , pour voir s'il n'y avoit point de la supercherie dans son fait.

Je lui ai ordonné les bains , le petit-lait , & dans le paroxysme , le sirop de Karabé , le sel fédatif , &c.

7. *Dæmonomania Indica* , Kempfer , *amœnit. fasc. 3. pag. 650.* Rage de l'Hamuk.

Les Negres qui vivent dans les Indes font de l'opium un usage des plus exécrables. Lorsqu'ils sont las de la vie , ou des mauvais traitemens qu'on leur fait souffrir , ils en prennent une dose qui leur aliene l'esprit , & s'armant d'un poignard , ils sortent dans la rue , & tuent tous ceux qu'ils rencontrent , soit amis soit ennemis , jusqu'à ce que quelqu'un les tue eux-mêmes. Cette action à laquelle on donne le nom d'*Hamuk* , est extrêmement fréquente dans l'île de Java , & dans d'autres contrées des Indes. Ce nom jette l'épouvante parmi tous ceux qui l'entendent. On ne voit pas plutôt paroître l'assassin , qu'on se met à crier *Hamuk* , pour que chacun se sauve & se garantisse de sa fureur. Il vaudroit infiniment mieux foudre sur cette bête féroce & lui ôter la vie , pour sauver celle de quantité d'innocens qu'elle sacrifie à sa rage.

8. *Dæmonomania Polonica* , Stabel,

histor. 4. de plicâ Polonicâ ; Rage Polonoise.

C'est celle qui est causée par la répercussion du virus de la plique, soit qu'on l'ait coupée, ou qu'elle n'ait pu se développer. Une femme de cinquante ans & d'un tempérament pléthorique, fut attaquée pendant un an sans interruption d'une fureur maniaque accompagnée d'insomnie, de convulsions, de borborygmes extraordinaires & de plusieurs autres symptômes que l'on a coutume d'attribuer à l'obsession du démon. Elle juroit & blasphémoit, & étoit si forte qu'il falloit plusieurs hommes pour la tenir.

Tous les remedes anti-maniaques dont on peut se servir, ne produisent aucun effet; & la maladie ne cesse que lorsque la plique se développe. Dans le cas en question elle revint au bout de quelques jours, à l'aide d'une décoction de vessie-de-loup (*lycopodium*). Cette même femme ayant eu une autre fois l'imprudence de couper sa plique, elle fut attaquée d'une céphalée violente, accompagnée de douleurs rachialgiques & d'une aliénation d'esprit;

& ces symptomes ne céssèrent qu'après que la plique fut revenue.

9. *Dæmonomania à cardiogmo*, Morgagni, *epist.* 18, 19. Démonomanie causée par le cardiogme.

Telle paroissoit la maladie observée par *Harvée* & par *Morgagni*, quoiqu'elle dépendît d'un anévrisme de l'aorte ascendante; les uns l'attribuoient à l'affection hystérique, d'autres à un maléfice; ceux qui en sont attaqués, respirent avec plus de facilité lorsqu'ils ont la tête penchée en avant. *Voyez Harvée sur la circulation, exercice 3.*



XX. *MANIA*, du Grec *Mainomai*, je suis fou, furieux; en Latin, *Furor*, *Insania*; en François, *Folie* & *Manie*; quoique nous entendions par ce dernier mot, qui vient de *majomai*, je désire, une passion violente pour l'argent, la poésie, &c. Les malades sont appelés *maniaci*, *insani*, fous, maniaques.

C'est un genre de maladie chronique sans fièvre qui provient du dérangement de l'imagination & de la raison, & qui fait que les malades parlent à tort & à travers sur toutes choses, s'emportent, & agissent plutôt en bêtes qu'en hommes.

Elle diffère de la démence par l'audace, la force & la fureur dont elle est accompagnée, & qui reviennent pour le moindre sujet, au lieu que les personnes en démence sont douces, paisibles & ne nuisent à personne, à moins qu'on ne les provoque.

Elle differe de la mélancolie par l'universalité du délire ; car leur idée n'est point tellement astreinte à un seul objet, qu'ils ne s'occupent indistinctement de plusieurs autres sur lesquels ils extravagent également ; à quoi l'on peut ajouter que les mélancoliques raisonnent juste , au lieu que les maniaques manquent de jugement. Ils ne different pas moins des démoniaques que des mélancoliques. Presque tous les hydrophobes conservent leur jugement, ils avertissent ceux qui sont présens de se méfier d'eux ; ils avouent qu'il n'est pas en leur pouvoir de s'empêcher de mordre & de cracher sur ceux qui les approchent , au lieu que les maniaques dissimulent le désir qu'ils ont de nuire & de s'évader. Le délire , l'hydrophobie , la phrénésie se terminent au bout de quelques jours , au lieu que la manie dure des mois & des années entières.

Les maniaques s'opiniâtrent souvent à ne point manger , sans pour cela que leurs forces s'en ressentent. Ils dorment très-peu , ils roulent continuellement différentes idées dans leur esprit , ils parlent tout bas , ils crient , ils tendent

des embûches à ceux qui sont présens, ils attaquent indistinctement tous ceux qu'ils rencontrent, parens, amis, enfans, les frappent, les blessent, & l'on est obligé de les lier, de peur qu'ils n'attentent sur leur vie, ou sur celle d'autrui. Ils ne craignent ni le chaud ni le froid, ils déchirent leurs habits, ils se couchent tous nus dans le fort de l'hiver, sans se refroidir; ils supportent les bains froids, mais cependant malgré eux. Il y en a qui ont beaucoup d'esprit & qui parlent du matin jusqu'au soir, mais souvent sans savoir ce qu'ils disent. Plusieurs sont à la vérité occupés d'un objet pour lequel ils ont conçu de l'amour ou de la haine, mais cela ne les empêche pas de s'occuper de plusieurs autres, & d'être agités jour & nuit d'une infinité d'idées qui n'ont aucune liaison entr'elles. Cette maladie influe sur les mœurs au delà de ce qu'on peut dire. Telle femme, qui étoit auparavant pieuse & modeste, n'est pas plutôt atteinte de cette maladie, qu'elle tient des discours dignes d'un crocheteur & d'une prostituée. Tel qui étoit doux & humain,

devient féroce , vous regarde avec des yeux effarés , & parle d'un ton de voix à inspirer la frayeur , & c'est ce concours de symptômes qui distingue les maniaques des mélancoliques , quoiqu'on les confonde pour l'ordinaire , & qu'on les enferme dans les mêmes maisons de force. La manie est continue ou périodique. La première ne laisse aucune intermission , quoiqu'elle diminue quelquefois , mais cette différence influe moins sur la méthode curative , que sur le pronostic ; & la continue est infiniment plus difficile à guérir que la périodique.

La manie périodique est celle qui revient par intervalles , mais plus souvent en été qu'en hiver. L'une & l'autre sont souvent héréditaires , & il y a des pays où elles sont plus fréquentes que dans d'autres.

La manie qui accompagne la quarte de *Sydenham* , appartient plutôt , si je ne me trompe , à la démence , qu'au genre dont il s'agit ici.

1. *Mania à pathemate.* Manie causée par une passion. L.

La plupart des maniaques ne devien-

nent tels que par l'effet de quelque passion violente, telle que l'amour, la crainte, l'espérance. Le D. *Mead* a observé qu'on trouve à l'hôpital des insensés de Londres un plus grand nombre de personnes à qui la cupidité des richesses plutôt que la pauvreté a fait tourner la tête.

Rien n'est plus propre à rendre un homme fou qu'une trop grande crainte de l'enfer & des jugemens de Dieu, lors sur-tout que des Missionnaires ignorans échauffent l'imagination de leurs auditeurs par des images outrées des peines réservées aux méchans dans l'autre vie. J'ai connu une Religieuse qui devint folle & qui se tua, pour s'être mise dans la tête que ses compagnes vouloient la pendre pour certains péchés qu'elle croyoit avoir commis; une femme de très-bonne maison, qui se pendit pour le même motif; une fille qui s'étrangla, parce que son amant lui avoit été infidelle; un homme, qui dans un transport de jalousie, égorgé sa femme, & se poignarda ensuite; une très-belle femme, qui au sortir de ses couches, devint maniaque à l'oc-

casion de quelques doutes qu'elle eut sur la religion , & resta dix ans enfermée dans sa chambre , toute nue & marchant à quatre pieds comme Nabuchodonosor. Quoique cette maladie soit occasionnée par un délire mélancolique ; elle augmente cependant par succession de temps au point qu'elle devient d'un tout autre genre que la mélancolie , ainsi qu'on en peut juger par la force , la fureur des malades , & la variété des idées qui les agitent.

Quoique la hardiesse soit inséparable de la manie , il est bon cependant de remarquer que presque tous les maniaques ne deviennent tels que par une crainte excessive , & cela est si vrai , que ceux qui sont les plus furieux , tremblent à la vue d'un bâton ou d'une arme , se jettent à genoux , prennent une posture de supplians , & obéissent à tout ce qu'on exige d'eux , ce qui est nécessaire pour pouvoir les traiter. Cependant , ceux qui sont chargés de leur conduite ne sauroient trop se méfier d'eux ; car un maniaque ne s'endort jamais , il attaque son garde dans le temps qu'il y pense le moins , &

il feint même d'être fensé pendant quelque temps , pour mieux parvenir à ses fins. Ceux qui ne veulent ni dormir ni prendre de la nourriture , se font mis en tête que leurs amis veulent les empoisonner en mêlant des drogues dans leurs viandes , ou les égorger pendant qu'ils dorment ; mais ce qu'il y a de particulier , est qu'ils ne disent pas un mot du motif de leur crainte.

Le sang des maniaques est gluant & entièrement dépouillé de sa lymphe , leurs fibres musculaires sont dures & roides.

Mead a observé que la manie fait cesser la plûpart des autres maladies , telles que la phthisie , l'ascite &c.

Cure. Rien n'est plus salutaire pour la guérison des maniaques qu'une nourriture douce , rafraîchissante & humectante , des saignées copieuses & répétées du bras , du pied , de la jugulaire , les potions laxatives , délayantes & rafraîchissantes , les bains d'eau froide pris deux fois par jour pendant un mois , les embrocations d'eau froide , &c.

Les narcotiques ne font souvent

R vj

qu'augmenter le délire. Il faut tenir le maniaque dans un lieu obscur, le lier, & lui fournir la nourriture nécessaire. Il arrive souvent, qu'après avoir abandonné le malade comme désespéré, sa raison revient lorsqu'on y pense le moins; il conserve le souvenir de ce qui s'est passé, toujours exposé à une nouvelle rechute. Dans le cas où les menstrues ou le flux hémorroïdal sont supprimés, il faut leur faire reprendre leur cours, employer les cathartiques forts, qu'on doit faire précéder des délayans, & y joindre les potions acides, nitreuses, le petit-lait, les émulsions, les fruits rafraîchissans, les lavemens émolliens, &c.

2. *Mania lactea*; Dépôt laiteux sur le cerveau. Puzos, *troisième Mémoire*. Hippocrate, *de mulierum morbis*, lib. 1. cap. 45. L.

C'est cette espèce de manie compliquée d'un délire fébrile, dans laquelle les femmes tombent le dixième jour après avoir accouché, & qui continue même après que la fièvre a cessé. On l'attribue à la rétention du lait, & au dépôt qu'il forme dans le cerveau.

Cette maladie est rare & pour l'ordinaire incurable. Il est difficile au commencement de la distinguer des vapeurs, vu qu'on attribue communément à celles-ci les bizarreries, les dégoûts ridicules auxquels les accouchées sont sujettes; mais on la connoît dans la suite par le délire qui continue, quoique la fièvre ait cessé, & par la modicité de l'écoulement du lait & des lochies.

3. *Mania ab hemicraniâ*; Manie causée par la migraine.

Elle est une suite de la douleur que causent des insectes cachés dans les sinus frontaux. Conrad Schneider, *de ossæ cribriformi*, pag. 440. rapporte qu'une paysanne devint folle à l'occasion d'une chenille velue qui s'étoit nichée dans un de ces sinus, & qu'elle fut guérie, dès qu'elle l'eut rendue par le nez.

Antoine de Pozzis rapporte aussi dans les *Mém. des Curieux de la Nature*, *Decad. 1. ann. 4. observat. 37*, qu'un paysan s'étant endormi sous un arbre, se trouva fou à son réveil, resta six mois dans cet état, & ne fut guéri que lorsqu'il eut rendu par le nez, à l'aide

du tabac qu'il prit, une longue chenille, noire & velue, qui s'étoit nichée dans les sinus frontaux.

Lorsqu'il entre quelque taon dans les narines des bœufs & des autres animaux, & qu'il vient à déposer ses œufs dans les sinus frontaux, il les jette dans la manie & les rend furieux. *Linnaeus* rapporte que les rennes en Laponie craignent si fort cet insecte, qu'elles fuient souvent jusqu'à trente lieues pour éviter leur poursuite.

Un habitant du village de *Gange*, tomba à la suite d'un mal de tête violent dans une manie si furieuse, qu'il prit la résolution de se casser la tête, & se jeta pour cet effet d'une fenêtre en bas. Heureusement pour lui, il tomba sur un âne qui passoit dans la rue, & qui lui sauva la vie. Ses parens l'ayant tancé sur sa conduite, il remit l'affaire à un autre temps, & il le choisit si bien, qu'il se cassa effectivement la tête; mais des témoins dignes de foi m'ont assuré que cet accident lui valut sa guérison, peut-être la dut il à la quantité de pus qui sortit des sinus frontaux.

4. *Mania metastatica*; Manie métast-

tatique. Locher, *de mania*. Manie causée par un ulcere fermé trop tôt, *Amat. Lusit. cent. 2. cur. 67*; par la coupe des cheveux affectés du plica, *Frid. Hoffman. de delirio, p. 263. ephem. nat. cur.* Par la répercussion d'une dartre, *Locher ibid.* Par la rétention des menstrues, de la semence, *Schenckius fol. 157.* Par la rentrée de la gale, & par la grosseffe, *Ill. Lorry, part. 1. cap. 7.*

5. *Mania à venenis*, *ephem. nat. cur.* Manie causée par des poisons; par les baies de la belladone, *dec. 2. ann. 10. obs. 118.* Par la semence de la datura, *dec. 3. ann. 3. obs. 170.*

J'ai vu des délires passagers occasionnés par ces poisons, mais jamais de manie proprement dite.

6. *Mania periodica*, *ephem. nat. cur. dec. 3. ann. 3. obs. 32.* Manie périodique. L.

Cette espece qu'on appelle *solaire*, n'a lieu que pendant le jour, disparoissant lorsque le soleil se couche; il y en a une autre qu'on nomme *lunaire*, parce qu'elle revient toutes les fois que la lune est dans son plein, *ephem. nat. cur. cent. 9. obs. 12.*

7. *Mania vulgaris*, Locher, *de mania*, cap. 3. pag. 61. Manie ordinaire. L.

C'est une manie avec matiere, comme s'expriment les Auteurs qu'on peut consulter.

8. *Mania hysteralgica*; Manie hystéralgique, observée par D. C. D. M. M. en 1766.

Une fille âgée de quarante ans, qui avoit vomi autrefois le sang, & qui avoit rendu depuis par le fondement du pus, mêlé avec des fragmens membraneux, éprouvoit depuis dix-huit mois dans la matrice & les parties voisines, des douleurs si aiguës pendant la nuit, que, quoiqu'elle fût fort sage & fort honnête, elle ne pouvoit s'empêcher de jurer, de blasphémer, & de porter continuellement dans son délire, ses mains ou le premier instrument qu'elle rencontroit, sur ses parties génitales qu'elle vouloit mettre en pieces; & loin d'éprouver aucun désir voluptueux, ce qu'on seroit porté à croire, elle avoit pour Vénus une si grande aversion, qu'elle haïssoit tous les hommes. Aussi n'éprouvoit-elle dans son accès ni plaisir ni pollution; elle

mordoit tout ce qu'elle rencontroit ; & lorsque son accès étoit fini , elle étoit triste , agitée de scrupules , dans la crainte d'avoir offensé Dieu.

On employa pour la guérir toutes fortes de remedes , les édulcorans , les délayans , les détersifs , les sédatifs , les nitreux , les bains à demi-froids , pris pendant huit heures de suite ; le petit-lait , l'eau de poulet , le lait d'ânesse , le laudanum , le sel sédatif ; il n'y eut enfin que l'usage d'une tisane camphrée , qui la soulagea pendant quelque temps. Je soupçonne une nouvelle suppuration interne qui donne lieu au paroxysme.



ORDRE QUATRIEME.

FOLIES ANOMALES,

*Ou Maladies qui ont du rapport
avec les premieres.*

LA fantaisie (*phantasia*) est la faculté de se représenter les objets absens, & son action s'appelle *imagination*. C'est à elle que nous devons ces idées claires & vives que nous avons en dormant, & qui font que nous sommes aussi affectés des idées imaginaires, que de celles que nous recevons par l'entremise des sens. Mais cela ne vient point de la clarté, ni de la force absolue des images, car elle est beaucoup moindre que celle des sensations; mais de ce que l'ame n'étant point distraite par les objets extérieurs, est beaucoup plus attentive à ces images; & c'est ce qui fait que lorsque nous voulons imaginer ou réfléchir profondément, nous nous retirons dans des lieux obscurs & retirés du bruit & du tumulte. L'ame est d'autant plus forte-

ment frappée d'une idée, qu'elle y fait plus d'attention, & que l'impression qui l'excite est plus forte.

L'expérience nous apprend qu'une idée devient d'autant plus claire, qu'on y donne plus d'attention & qu'on y réfléchit plus profondément, & qu'elle nous semble obscure à proportion qu'on la néglige. La mémoire se fortifie par l'étude & la répétition de la même idée, lors sur-tout qu'on y joint la circonstance des lieux, les lettres, & les autres signes qui servent à l'acquérir.

Le propre de l'imagination est de produire en nous la perception des choses que nous avons vues, & même celle d'une autre. Wolf, *Psycolog. Emp.* 116.

La mémoire est la faculté de reproduire les idées, & de les reconnoître. On l'attribue à la flexibilité des fibres médullaires du cerveau, lesquelles sembleraient à une feuille de parchemin, conservent les plis qu'on y a fait. Cette théorie est purement imaginaire, & il vaut mieux n'en admettre aucune, que d'en recevoir une fautive.

L'imagination & la mémoire sont

absolument nécessaires pour raisonner des choses & en juger. Un homme qui ne conserve point l'idée abstraite ou imaginaire de la blancheur, ne sauroit juger si le papier qu'il voit est blanc ou de quelqu'autre couleur. C'est ce qui fait que ceux qui manquent d'imagination, comme les stupides, les personnes assoupies, ne sauroient discourir, de même que ceux qui manquent de mémoire ne peuvent raisonner, du moins sur les objets dont ils ne peuvent se rappeler l'idée dans l'esprit. On voit donc pourquoi je mets l'oubli & la démence parmi les maladies de cette classe; car ces vices occasionnent une dépravation de jugement, ou une espèce d'erreur très-familier aux léthargiques, qui fait qu'ils ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils demandent, parce qu'ils oublient ce qu'ils ont demandé avant qu'on leur ait répondu. Soit donc que l'on attribue les sensations aux vibrations des fibres nerveuses, ce qui paroît faux, ou au cours du fluide nerveux électrique, il faut de la part de la machine que les fibres du cerveau soient libres

& flexibles , & non point affaîlées , lâches & obstruées , & que les fluides soient mobiles , fluides , purs , ténus ; par où l'on voit d'où vient que les poisons , les vapeurs narcotiques , les plaies , les obstructions & les autres vices du cerveau émoussent l'imagination , la mémoire , l'esprit & les autres facultés de l'ame.

XXI. *AMNESIA*, l'Oubli ; appelé par les Auteurs *Oblivio morbosa* ; par les Grecs , *Latyphrosyne*.

C'est une maladie qui ôte la faculté de reconnoître les idées qui se reproduisent dans l'esprit , ou qui détruit ou affoiblit la mémoire. La raison pour laquelle nous reconnoissons les idées qui se reproduisent dans l'ame , ou qui l'ont autrefois affectée , est qu'elles sont vivés & accompagnées d'autres idées accessoiress ; mais on ne peut les reconnoître lorsque les idées principales & les accessoiress , ou l'une des deux sont obscures. Il ne suffit pas pour avoir de la mémoire de se rappeler l'idée qu'on a eue ; il faut encore connoître qu'on

l'a eue autrefois. Par exemple , un homme qui lit *Cicéron* , & qui ne reconnoît pas qu'il l'a lu autrefois , ne sauroit dire qu'il se ressouvienne de l'avoir lu. Comme toute idée imaginaire en suppose une sensitive ou reçue par l'entremise des sens , & que nous ne sentons que les individus , ou les substances accompagnées de plusieurs idées accessoires , & que l'idée imaginaire rappelle à l'esprit les idées accessoires , à moins qu'elles ne soient obscures ; il s'ensuit que c'est cet obscurcissement des idées qui produit l'oubli. Les causes qui obscurcissent les idées , sont les passions violentes de l'ame , qui attirent toute son attention , le sommeil & l'assoupissement morbifique , la paralysie des organes qui font naître ces idées ; les maladies soporeuses , comme le carus , l'apoplexie , l'épilepsie & même la syncope. En effet , ceux qui reviennent de ces maladies , ignorent entièrement ce qui s'est passé dans le temps du paroxysme , & assurent qu'ils ne se souviennent point d'avoir pensé ni existé.

La cure de cette maladie doit être

toute autre pour les jeunes gens que pour les vieillards. Ceux-ci demandent des médicamens spiritueux, céphaliques, chauds; les premiers des délayans, des analeptiques, vu qu'elle est souvent occasionnée chez eux par le trop grand usage des femmes.

1. *Amnesia à venere*, Ettmuller, de *memoriâ læsâ*, Salmuth, centur. 1. obs. 6. Oubli causé par le trop grand usage du coït.

Une chose particuliere, est que le trop fréquent usage du coït affoiblit la mémoire, & que les remedes aphrodisiaques, spiritueux la fortifient, pourvu qu'on renonce aux femmes pendant qu'on en use; car elle se perd entièrement lorsqu'on continue de les voir.

Rien n'est meilleur pour guérir l'oubli, que l'usage de l'ambre, du chocolat, de l'eau de magnanimité, où il entre des fourmis; on peut y joindre la confection d'alkermès & d'anacarde, quoique cette derniere soit suspecte. Les vieillards se trouvent parfaitement bien du thé. Tous ces médicamens, savoir, l'ambre, l'anacarde, & le thé

nouveau ont une qualité qui enivre.

2. *Amnesia senilis*, Ettmuller, *ibid. collect. Acad. tom. 3. pag. 167.* Oubli causé par le grand âge.

L'oubli n'est pas le partage de tous les vieillards en général, mais seulement de ceux qui n'ont point exercé leur esprit, & qui ont vécu dans l'oisiveté, la mollesse, & la bonne chère; les gens de lettres & les personnes occupées conservent long-temps leur mémoire.

Indépendamment de l'usage du thé, on vante beaucoup les feuilles de betoine, de sauge, de lavande, la noix muscade, le poivre, le galanga, le troène, le castoreum, l'encens, &c. que l'on fait infuser dans l'esprit de vin, & dont on se frotte le nez, les tempes, &c. Le ninsing & le gensing, pris à la dose d'un scrupule, passent pour un spécifique dans cette maladie.

3. *Amnesia traumatica*, Schenckius, *observ. Horstius, lib. 2. obs. 7.* Hildan, *centur. 3. obs. 1. L.*

C'est celui qui est causé par un coup, une contusion, une plaie à la tête. Il exige au commencement la saignée &
les

les autres remèdes qu'on emploie pour les contusions ; & à l'extérieur , les résolutifs spiritueux , le baume du Commandeur , l'eau vulnérable , &c. Cette espece se guérit souvent.

4. *Amnesia plethorica* ; Oubli causé par la pléthore , par la suppression du flux hémorroïdal. Zacutus Lusitanus , *lib. 1. obs. 47. prax. admirab.* par la suppression des lochies. Salmuth , *centur. 1. obs. 72.*

Ces différens principes indiquent assez les remèdes qui conviennent à cette espece ; *Horstius* a vu cette maladie accompagnée de la folie , attaquer des personnes qui commençoient à manger après une longue abstinence.

5. *Amnesia à pathemate*, Schenckius , *observat. & Ephem. Nat. Curios.* Oubli causé par les passions. L.

La crainte , la terreur , lorsqu'elles sont subites , de même qu'une tristesse violente , font quelquefois entièrement perdre la mémoire.

6. *Amnesia cephalalgica*. Actes de l'Académie de Paris 1711. L.

Une douleur de tête continue , grave , une céphalalgie fébrile suffisent

souvent pour détruire entièrement la mémoire.

7. *Amnesia à temulentia*, Willis, de *morosi*; Oubli causé par l'ivresse.

C'est celui qui est causé par l'ivresse, l'opium, les filtres, ou les poisons qui troublent la raison.

8. *Amnesia febrisæqua*, de Meyferey, tom. 2. n^o. 243. Oubli à la suite des fièvres.

Cette espece succede aux fièvres aiguës. Les remedes indiqués sont les analeptiques pour réparer les forces du malade, ensuite l'application des vésicatoires ou des sétons; les purgatifs sont aussi fort utiles, ainsi que les exercices plus forts que de coutume; & si la maladie résiste, on aura recours aux eaux minérales.



XXII. AGRYPNIA ; en Latin, *Vigilia immodicæ*, *Vigilium morbosum* ; en François, *Insomnie*.

C'est une insomnie excessive qui épuise les forces , & qui est accompagnée d'anxiétés , d'inquiétude , de céphalalgie , & d'autres symptômes fâcheux.

Nous veillons ordinairement les deux tiers du jour , je veux dire , que l'ame pendant ce temps-là a des idées claires de ce qui se passe , & le corps exerce les fonctions & les mouvemens qui dépendent de la volonté , ce qui s'appelle vivre. L'autre tiers est consacré au sommeil, ou au repos du corps & de l'ame ; tous les membres sont assoupis, incapables d'agir, & privés de sentiment, ce qui n'empêche pas que dans nos songes, les idées qui se présentent à l'imagination ne soient très-claires, tandis que nous n'en avons aucune des objets qui nous environnent ; les mouvemens vitaux s'exercent paisiblement, & d'une manière très-régulière.

Comme nos forces s'épuisent pendant que nous veillons par les actions de l'ame & du corps , & qu'elles ont besoin d'être réparées par le sommeil , il est évident qu'une veille trop longue doit les affoiblir insensiblement , & de là ces lassitudes , ces anxietés , ces agitations qu'on éprouve. Comme les objets présens nous occupent sans cesse & fixent notre attention , il n'est pas étonnant qu'on ait la tête pesante , qu'on soit triste , chagrin , & qu'on tombe quelquefois dans la typhomanie.

1. *Agrypnia arthritica* , Bonet , *sépulchret. observ.* 1. Insomnie arthritique.

Il n'est pas étonnant qu'un homme qui souffre ne dorme point , & ce n'est pas de cette espece d'insomnie qu'il s'agit ici , vu qu'elle est un symptome inséparable de toutes les douleurs ; mais de celle qui a lieu indépendamment de celles-ci. Voici une observation dans laquelle l'insomnie est causée par l'acrimonie de la matiere arthritique , & entretenue par la sécheresse du sang , dont la sérosité se jette continuellement sur la surface. Un homme s'étant fait faire un vésicatoire , en suite d'une colique

arthritique violente, tomba dans une insomnie qui résista à tous les remèdes, & dont il mourut, parce que la sérosité s'écouloit continuellement par le vésicatoire; & cependant lorsqu'on l'ouvrit, on lui trouva tous les ventricules du cerveau remplis d'une eau limpide.

2. *Agrypnia à pathematis*, Willis, de *animâ brutor.* pag. 2. cinquieme espece de Sennert.

Une jeune femme de Montpellier, dont le mari avoit été assassiné à ses yeux, & qui avoit été laissée elle-même pour morte, tomba dans une insomnie qui dura trois mois & plus. Elle ne pouvoit fermer les yeux, que cette scene tragique ne se présentât aussi-tôt à son esprit. Elle voyoit ses assassins armés de poignards, son mari expirant qui lui tendoit les bras; & elle s'imaginait recevoir elle-même les coups qu'on lui portoit. Elle se réveillait toute effrayée, suante & avec la fièvre, & cette image faisoit une telle impression sur son esprit, qu'elle redoutoit le sommeil comme la mort. *Willis* rapporte plusieurs exemples semblables. J'ai employé dans ce cas, non point les nar-

cotiques , mais les émulsions & les juleps rafraîchissans.

3. *Agrygnia hysterica* , Willis , de *animâ brutorum* , pag. 2. cap. 5. Insomnie hystérique. L.

Toutes les fois que les hypocondriaques & les hystériques veulent dormir , il leur survient des palpitations de cœur , des soubresauts & des constriction , accompagnées de foiblesses ; elles ont peine à respirer , leurs viscères se gonflent , elles sentent des ardeurs , des suffocations , & d'autres symptomes que l'on regarde comme hystériques. D'autres ont des soubresauts de tendons dans les bras & les jambes , des spasmes & de si grandes inquiétudes , qu'il leur est aussi impossible de dormir , que si elles étoient à la torture.

Willis attribue ces symptomes à la qualité vitriolique du fluide nerveux , & ordonne les vésicatoires comme un moyen de procurer l'écoulement de la sérosité âcre ; mais il est dans l'erreur. Le plus sûr après la saignée , est de corriger la sécheresse & l'acrimonie du sang par le moyen du petit-lait , des émulsions , des acidules , du lait & des

bains ; & de passer ensuite aux hypnotiques , en les entremêlant de cathartiques légers , pour préparer la voie à ces remèdes.

4. *Agrypnia cephalalgica* , Bonet , de *vigiliis* , observ. 2 & 3. *sepulchret. tom. 1.* Insomnie céphalalgique.

Les Auteurs ont observé que ceux qui meurent à la suite de maux de tête violens , compliqués de fièvre & d'insomnies , ont les vaisseaux de la pie-mere engorgés d'un sang noir , les méninges mêmes distendues par une tumeur phlegmoneuse , grises , noires , gangrenées , que leur cerveau rend un sang noir , fluide , & quelquefois du pus , & que les ventricules sont remplis de sérosité ; c'est une suite de la quatrième , cinquième & sixième observation.

5. *Agrypnia ex pancreate* , Bonet , *sepulchret. observ. 8.* Insomnie causée par un vice du pancréas.

Un marchand ne pouvoit dormir sans tomber dans des lypothymies accompagnées d'une sueur froide au visage : il se portoit d'ailleurs très-bien. Les Médecins attribuerent sa maladie à un vice de l'estomac ; & lui prescri-

virent des cathartiques & des cordiaux, qui ne produisirent aucun effet.

Il mourut, & on lui trouva un abcès au pancréas; & l'on doit attribuer à la même cause la maladie dont parlent *Tulpius*, *Riviere*, & *Hygmore* dans leurs observations.

6. *Agrypnia à dolore*, Sennert. *spec.* 3. Insomnie causée par la douleur.

Toute sensation trop forte & incommode comme les douleurs, de quelque espèce qu'elles soient, tout désir violent, comme la faim, la soif, le pica, la tabacomanie, la convoitise, l'amour, l'envie de pisser, d'aller à la selle, &c. interrompent le sommeil jusqu'à ce qu'on ait satisfait ces besoins.

La difficulté de respirer, la toux à laquelle sont sujets les hydropiques, les asthmatiques, ceux qui ont une hydropisie de poitrine, lorsqu'ils ne peuvent trouver une situation commode pour dormir, produisent le même effet. On peut en dire autant des sensations trop vives, de la lumière, du bruit, de la dureté; cependant la fraîcheur qui regne au lever de l'aurore, un bruit doux, tel que le murmure

d'un ruisseau, le bruit de la pluie, &c. invitent au sommeil.

7. *Agrypnia ab indigestione*, Sennert; *à vermibus primarum viarum*, Horstius; *ructationi assiduæ succedens*, Willis. Insomnie causée par l'indigestion; par des vers dans les premières voies; par des rapports fréquens.

Ceux qui mangent trop à souper, après avoir dormi quelques heures, s'éveillent pour l'ordinaire avec la fièvre, des chaleurs, des anxiétés & des sueurs, & ne peuvent plus se rendormir.

8. *Agrypnia febrilis*, Sennert. spec. prima. *Pervigilium febrile*. Boerhaave, *Aphor.* 708. Riviere, *de symptom. febr. putrid. cap.* 2. Insomnie fébrile. A.

La fièvre peut non seulement troubler le sommeil à cause de la soif, de la chaleur, des douleurs & des autres sensations incommodes dont elle est accompagnée, mais encore par la violente oscillation des artères du cerveau, de sa phlogose, d'où s'ensuit une céphalalgie pulsative, ou une pulsation importune.

On y remédie par le repos du corps & de l'esprit, par l'absence de la lu-

miere , du bruit , des objets qui excitent des idées trop vives ; par un froid modéré , un air humide , une nourriture douce , humectante , des boissons farineuses , douces , émollientes ; par un murmure continu , doux , agréable ; des remedes farineux , oléagineux , humectans , adoucissans ; par l'odeur des végétaux somniferes ; par l'usage des anodins , des parégoriques , des narcotiques , après avoir préalablement employé les moyens propres à calmer l'inflammation , comme la saignée , les potions nitreuses , &c. L'eau & le suc de laitue passent pour les remedes les plus efficaces.

9. *Agrypnia senilis*. Henri de Heers , *dissert. Langius , lib. 1. epistol. 26. de vigiliis senum. L.*

Les vieillards sont fort sujets aux insomnies , mais les narcotiques leur sont nuisibles , & leur causent souvent une ischurie , comme l'Auteur que nous venons de citer l'observe très-bien. Le meilleur remede qu'on puisse leur conseiller , est de boire un peu plus qu'à leur ordinaire , & de faire usage d'analeptiques stomachiques spiritueux ,

tels que les différentes especes d'ambre.

L'insomnie, lorsqu'elle n'est point excessive, est moins nuisible aux vieillards qu'aux jeunes gens. Elle paroît être occasionnée par la sécheresse & l'âcreté de leur sang, aussi-bien que par les soucis dont ils sont agités, & le vin est le meilleur remede pour les dissiper.

10. *Agrypnia critica*, Preysinger, class. 1. Insomnie critique. B.

Cette espece precede sur tout l'hémorragie du nez, & elle est accompagnée des signes avant-coureurs de ce saignement, tels que la douleur de tête, la tension du cou, la rougeur des yeux, le prurit des narines &c.

11. *Agrypnia ab insectis*; Insomnie causée par des insectes.

Les insectes qui nous inquietent le plus, sur-tout la nuit, sont la punaise, dont la morsure & la puanteur nous empêchent de dormir; la puce, qui, comme la punaise, pique les vaisseaux sanguins, dont le sang en s'épanchant fait naître ces taches rouges, qui ne sont pas exemptes de virulence; le cousin, dont les piqures nous inquie-

tent autant que celles des puces : *le pou*, qui habite principalement dans le cuir chevelu, & cause, sur-tout aux personnes mal-propres, des sensations fort désagréables ; *une autre espece de pou* familier aux personnes débauchées, qui se niche dans la région du pubis, d'où il rampe souvent jusqu'aux cils & aux fourcils : *le taon* dont l'aiguillon, semblable à une alêne, perce nos jambes pendant le jour ; enfin *les mouches* ordinaires, qui entrent par troupes dans nos maisons pendant l'été, & qui, lors sur-tout que le vent du midi souffle, nous piquent au visage, aux mains, &c. & interrompent notre sommeil de l'après-midi.

On chasse les punaises, en oignant les bois des lits avec l'onguent mercuriel, ou en les lavant avec l'esprit anti-vénérien de *Van Swieten*, ou avec une décoction de dentelaire ; l'odeur de la tanaïsie, de l'aurone, produit le même effet : on tue les pous avec les poudres de tabac, de cévadille, de staphisaigre ; on ne peut exterminer les puces qu'en changeant souvent de linges, & en leur faisant une chasse

continuelle ; pour éloigner les cousins des maisons , il faut tenir les fenêtres exactement fermées pendant le jour , habiter des endroits au voisinage desquels il n'y ait point des plantations d'arbres , ne point conserver la chandelle allumée pendant la nuit , & avoir soin d'envelopper le contour du lit , d'une toile de soie qui soit impénétrable aux insectes. Les Lappons oignent leur corps avec de la poix fondue pour se défendre des piqûres des cousins & des mouches ; les Américains , emploient au même but le suc de *rocou* pour prendre les mouches ; on suspend dans la chambre , des faisceaux de saule , qu'on enveloppe ensuite dans un sac , lorsqu'ils sont couverts de mouches , ou bien on expose à ces insectes du miel empoisonné avec l'arsenic , ou le sublimé corrosif ; mais le plus sûr moyen de s'en garantir , est de tenir les fenêtres des chambres , fermées pendant le jour , car ces insectes s'éloignent des lieux ténébreux.

Fin du septieme Volume.



T A B L E

D E S O R D R E S

ET GENRES DE MALADIES

*Qui sont contenus dans ce septieme
Volume.*

SOMMAIRE de la VIII. Classe, pag. 1
Maladies qui troublent la raison, ibid.

THÉORIE DE LA VIII. CLASSE. 5

CLASSE HUITIEME.

*Folies, ou Maladies qui troublent la
raison, Vefaniæ,* 31

ORDRE PREMIER.

Hallucinations, Hallucinationes, 43

T A B L E. 423

<i>Vertige, Vertigo,</i>	<i>pag.</i>	50
<i>La Berlue, Suffusio,</i>		77
<i>Bévue, Diplopia,</i>		130
<i>Tintouin, Syrigmus,</i>		141
<i>Hypocondrie, Hypochondriasis,</i>		161
<i>Somnambulisme, Somnambulismus,</i>		183

O R D R E S E C O N D.

<i>Bizarreries, Morositates,</i>		191
<i>Appétit dépravé, Pica,</i>		202
<i>Faim canine, Bulimia,</i>		217
<i>Soif excessive, Polydipsia,</i>		226
<i>Antipathie, Antipathia,</i>		233
<i>Maladie du pays, Nostalgia,</i>		237
<i>Terreur panique, Panophobia,</i>		242
<i>Satyriase, Satyriasis,</i>		247
<i>Fureur utérine, Nymphomania,</i>		255
<i>Tarentisme, Tarantismus,</i>		262
<i>Hydrophobie, Rage, Hydrophobia,</i>		276

O R D R E T R O I S I E M E.

<i>Délires, Deliria,</i>		296
<i>Transport au cerveau, Paraphrosine,</i>		305

<i>Démence</i> , Amentia,	<i>pag.</i> 334
<i>Mélancolie</i> , Melancholia,	342
<i>Démonomanie</i> , Dæmonomania,	373
<i>Manie</i> , Mania,	389

ORDRE QUATRIEME.

<i>Folies anomales</i> , Anomalæ vefaniæ,	402
<i>Oubli</i> , Amnesia,	405
<i>Insomnie</i> , Agrypnia.	411

Fin de la Table du septieme Volume.

DES ÉGARÉS.
pour tant d'infortunés qui ont be-
vous. Mais moi , à quoi suis-je bon
la terre : & quel est le bien que

DES ÉGARÉS.
des égarés. Il détourné les
œil de Julie. Souvent il regarde Julie
éclate malgré lui. Mais pourquoi il passe, elle
un air morne & pensif. Il détourné les

LES ÉGARÉS

est là , reprit-elle , en montrant son
c'est là , chère maman , qu'est mon
mal : je souffre de vous voir tant

— Moi , ma fille , je n'ai d'autres
que les tiennes. Si ta santé se réta-
serai trop heureuse. De quoi t'affli-
Presque à la veille d'épouser le
er , que te reste-t-il à désirer ? Qu'ai-

— Et si le ciel me destine un
poux ? — Un autre époux , chère

DES ÉGARÉS. 221

plaisir le plus doux de recevoir des mains
de mon papa le plus cher de ses amis ;
mais , Lausane , si la mort doit nous sé-
parer , ne nous rendons pas cette sépara-
tion plus sensible , & laissez-moi ne penser
qu'à bien mourir. Malgré sa résistance , le
chevalier nous presse avec tant de chaleur ,
il fait si bien valoir les promesses de mon
mari , il nous peint si vivement le déses-
poir qu'il ressentiroit , si , dans le cas même
où elle nous seroit enlevée , elle ne mou-

